

UNE VILLE DE L'ISLAM

---

# FÈS

HENRI GAILLARD

# UNE VILLE DE L'ISLAM

# FÈS

5 Plans, 42 Photogravures

PARIS

J. ANDRÉ, ÉDITEUR

27, RUE BONAPARTE, 27

—

1905



PANORA



DE FÈS

# INTRODUCTION

Le voyageur qui parvient à Fès, après de longues journées de route à travers les plaines du Gharb et les collines argileuses des Cherârda, possède encore la chance, unique à l'aube du xx$^{e}$ siècle, d'y trouver une civilisation maure que le contact de l'Europe moderne n'a pas encore entamée. Des prairies marécageuses du Saïs, il aperçoit d'abord, en arrivant, de hauts remparts aux créneaux pointus, les toits en tuiles vertes d'un palais et quelques minarets auxquels les sommets neigeux des Beni Ouaraïn et des Ghiata forment un arrière-fond lointain. C'est Fès Eljedid ou Fès le Neuf, mais ce Fès le Neuf date du xiii$^{e}$ siècle... Plus loin, la plaine du Saïs finit et dans la dépression qui conduit au Sebou, le petit affluent auquel la ville a donné son nom, la cité sainte de Mouley Idris, Fès Elbâli, Fès le Vieux, se révèle brusquement avec ses terrasses blanches, ses minarets, le toit vert du sanc-

tuaire où repose son saint fondateur, et, dans la ceinture verte de ses jardins, de très vieux remparts lézardés.

Derrière ces hautes murailles, c'est le moyen âge, et un moyen âge encore très vivant, avec ses industries primitives et un commerce actif entre l'Europe d'un côté et la région saharienne de l'autre; c'est surtout un centre de culture islamique très fermé à l'étranger, mais qui n'est pas sans charme et sans raffinement. La renommée de l'Université de Fès attire encore dans ses *medersas* des étudiants de tout le Maghreb, même de l'Algérie; ils viennent y chercher l'enseignement d'après les méthodes immuables et traditionnelles de l'Islam occidental. Près de deux mille musulmans originaires de Tlemcen et formant une colonie compacte sont venus à des époques diverses y chercher un refuge contre la brutalité des Turcs ou la conquête française; de nos jours encore cette colonie se grossit fréquemment de nombreuses individualités à qui notre civilisation et nos mœurs furent trop odieuses, notre contact et notre administration parfois trop rudes; ceux-là préfèrent les ruelles sombres où passent seuls leurs coreligionnaires drapés dans leurs haïks blancs, aux rues de leur ville natale éclairées à l'électricité, mais où l'infidèle commande.

Par ses origines, comme par son aspect et ses

institutions, Fès est la cité maure par excellence. Né de l'Islam il ne succède pas comme Tanger ou Ceuta à d'antiques cités phéniciennes ou byzantines, mais c'est la doyenne des villes musulmanes du Maghreb. Son type historique est celui des anciennes capitales de l'Andalousie : assez fréquent au moyen âge, il se trouve être actuellement unique au monde, car seul il a pu se maintenir dans son intégrité... C'est donc à Fès que l'on peut le mieux suivre la formation et le développement d'une cité maghrebine ainsi que d'une société maure qui est, en quelque sorte, la classe pensante et dirigeante du Maroc et qu'il nous est donc si utile de connaître et de pénétrer.

Aussi ai-je fait précéder la description de la ville et l'étude de sa population d'une première partie historique qui ne peut, d'ailleurs, dans un travail aussi réduit, avoir de prétention scientifique et se borne à être un court exposé. Mon but était surtout de suivre la capitale du Maroc à travers les siècles de son histoire, d'après les chroniques arabes, en faisant une large part aux citations et en recherchant sur place les vestiges ou les souvenirs du passé. Cette méthode prête peu aux développements littéraires et expose à tomber dans la monotonie, mais elle permet de suivre les conceptions des princes qui régnèrent sur Fès et de mieux pénétrer l'esprit de son histoire.

Les plans et croquis sont dus à M. de Flotte-Roquevaire, bien connu de tous ceux qui s'occupent de la géographie et de la cartographie marocaines. Je ne saurais trop lui exprimer ma gratitude, ainsi qu'à M. Veyre, ingénieur de S. M. Chérifienne, à M. le Dr Jaffary et à M. le lieutenant Anis, de la mission militaire française, à qui je dois la plupart des photographies contenues dans cet ouvrage.

## TEXTES CONSULTÉS

*Roud Elqartas :* histoire des souverains du Maghreb et Annales de la ville de Fès. Écrit à la cour de Fès en 1326 par Abou Mohammed Salah ben Abd Elhalim. Les citations sont empruntées à a traduction Beaumier, sauf le passage concernant la fondation de Fès où cette traduction se ressent de l'ignorance des lieux.

*Djedouet Eliqtibas* et le *Salouet Elanfas;* ces deux ouvrages contiennent l'énumération des Oulema et autres saints personnages qui illustrèrent ou sanctifièrent la ville de Fès. On y trouve d'utiles renseignements sur les mosquées et les zaouiya, ainsi que sur la topographie comparée de la ville. Le premier fut écrit à la fin du xvie siècle par Ibn Elqâli, et le second a pour auteur le chérif Mohammed Elkitâni, un des plus érudits des Oulema qui professent actuellement à Qarouiyin.

*Léon l'Africain :* description de l'Afrique (édition Ch. Scheffer).

*Nozhet Elhadi :* histoire de la dynastie saadienne au Maroc, par Mohammed Eloufrani (traduction Houdas).

*Ettordjeman Elmouarib* de Ezzaïani (traduction Houdas).

Les autres auteurs consultés sont : Ennasiri (Kitab Elistiqsa), Idrisi, Elbekri, Ibn Khaldoun, Marmol, Mouëtte, Budgett Meakin, etc.

## TRANSCRIPTION

Les mots arabes sont transcrits selon la prononciation vulgaire marocaine. N'ayant pas employé de signes conventionnels, l'orthographe arabe se trouve un peu simplifiée. Les lettres emphatiques comme le ط ou le ص seront par conséquent représentées comme le ت ou le س. Je me bornerai pour le reste à rappeler que د et ظ ذ et ض se confondent au Maroc dans le langage courant.

UNE VILLE DE L'ISLAM

# FÈS

**Esquisse historique et sociale.**

## CHAPITRE PREMIER

### LES ORIGINES DE FÈS

SOMMAIRE. — Établissement de la dynastie Idrissite au Maroc. — Fondation de la ville par Mouley Idris. — L'Adouat Elandalous et l'Adouat Elqarouiyin. — Les deux premières mosquées des deux Adoua; la Zaouiya de Mouley Idris et Jamaa Ennouar.

Au nord du Moyen Atlas, entre les cimes élevées du massif des Beraber et les montagnes du Rif, s'étend la vallée de l'Ouêd Innâouén, route naturelle de toutes les invasions arabes en Espagne et dans les plaines de l'ouest marocain. C'est à son débouché dans la plaine de Saïs au pied du Zâlagh que fut élevée la ville de Fès. Les écrivains musulmans font habituellement remonter l'histoire du Maroc à sa fondation qui est un des curieux épisodes de l'islamisation de leur pays.

Vers le milieu du IIe siècle de l'Hégire, Idris, descendant d'Ali, gendre du prophète, chassé d'Arabie par les Abbasides, arriva dans la petite ville de Oulili au milieu des Berbères du Maghreb, dont une partie était déjà

convertie à l'Islam. Ce fugitif allait être le chef d'une dynastie qui régna deux siècles et forma le Maroc.

Adopté par la tribu des Aouraba, qui, déjà musulmane, se donna pour chef le descendant du prophète, il prit rapidement de l'ascendant sur quelques tribus des environs et n'eut pas de peine à faire valoir aux yeux de ces Berbères guerriers et pillards les avantages de la guerre sainte. Les infidèles étaient près d'eux car tous les indigènes étaient loin d'être convertis; la plupart des tribus un peu éloignées de Tanger et des plaines, passages naturels des conquérants ou plutôt des missionnaires arabes, étaient chrétiennes, polythéistes ou même juives de religion. Idris combattit les tribus infidèles, les convertit de gré ou de force et arriva ainsi jusqu'à Tlemcen. Marié à la Berbère Kanza, de la tribu qui l'avait adopté, il eut un fils qui fut comme lui appelé Idris et allait achever son œuvre.

La rapidité avec laquelle se formait le nouvel empire aux portes mêmes de l'Ifriqiya n'était point sans inquiéter le Calife Abbaside, mais en même temps elle attirait les dissidents et Oulili[1] se remplissait d'Orientaux qui venaient se grouper autour d'Idris ben Idris, notamment deux groupes importants des tribus arabes de Qaïs et d'Azd. Tous les adhérents étaient les bienvenus. Soit calcul, soit orgueil de race, Idris était plus attiré par ces Arabes que par les Berbères, à qui pourtant il devait tout; il en faisait ses habituels compa-

1. La petite ville de Oulili est située sur le versant sud-ouest du massif montagneux du Zerhoun près des ruines de l'ancienne Volubilis; elle contient environ 4 000 habitants dont beaucoup sont Chorfa. La gloire d'être groupée autour du tombeau d'Idris rend toute la ville Zaouiya. Elle en a perdu son ancien nom que les lettrés lui donnent seuls parfois; pour le peuple c'est la Zaouiya de Mouley Idris ou simplement la Zaouiya.

gnons et choisit pour intendant ou Vizir l'un d'eux, Omeïr, de la tribu de Azd.

Le moment était arrivé d'achever l'Empire d'Occident par la conquête de l'Ifriqiya et de l'Andalousie. Mais à cet Empire il fallait une capitale et Idris résolut d'abord de construire une nouvelle ville où ses compagnons trouveraient place et où, surtout, les nouvelles traditions islamiques, c'est-à-dire, orientales et monarchiques, pourraient être plus facilement établies que dans la petite ville berbère de la montagne.

Sa décision ne fut pas prise en un jour. D'après la tradition rapportée par le Roud Elqartas, qui s'étend longuement sur la fondation de Fès, il avait déjà commencé des travaux sur les pentes du Djebel Zalagh, lorsqu'un torrent se précipitant une nuit de la montagne emporta ce qui avait été construit. Il chercha ensuite l'emplacement de la ville à Khaulân[1] sur les bords du Sebou, mais craignit, après réflexion, une inondation de ce fleuve. Alors il chargea son ministre Oméïr Elazdi d'explorer la région.

Après avoir parcouru la plaine de Saïs, Oméïr arriva à l'endroit appelé de nos jours Râs Elmâ où jaillissent les sources de la rivière de Fès. « Eau douce et légère! dit-il, après avoir bu à ces sources, climat tempéré, immenses avantages!... ce lieu est magnifique! Ces pâturages sont encore plus vastes et plus beaux que ceux du fleuve Sebou. » Une chapelle dont on voit encore le minaret en ruine marque près de Râs Elmâ la place où, d'après la légende, s'arrêta Oméïr. Suivant ensuite le cours de la rivière, il arriva un peu au-

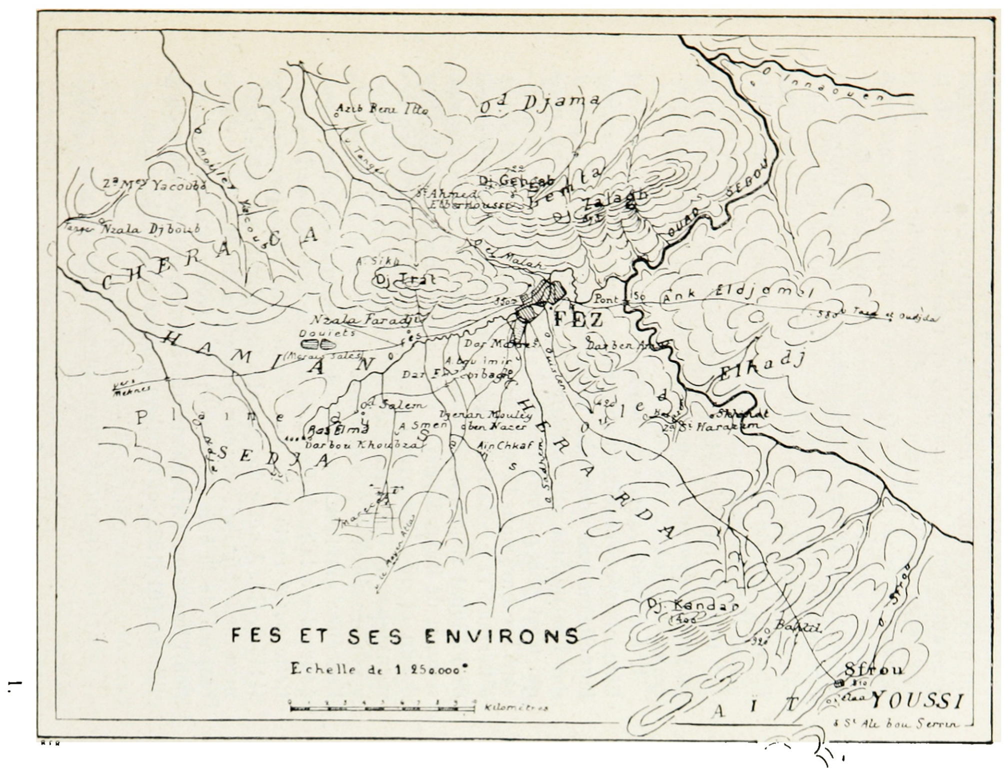
1. *Khaulân :* Sources sulfureuses situées sur la rive gauche du Sebou à 2 kilomètres environ en amont du pont.

dessus de son confluent avec le Sebou, dans un vallon entouré de collines et dominé au Nord par le Zàlagh. C'est là que devait être Fès, sur le territoire des Zouâgha et des Beni Yarghich, tribus Zenâta dont beaucoup de membres professaient encore les religions chrétienne ou juive, ce qui était fréquent à l'époque. Suivant un récit, sans doute légendaire, l'emplacement de l'Adouat Elandalous fut acheté 1 500 dirhems aux Beni Yarghich et l'acte de vente fut dressé par Abou Elhasen Abdallah Elregragi, secrétaire d'Idris; celui de l'Adouat Elqarouiyin coûta 3 500 dirhems qui furent payés aux Zouâgha.

La fondation de la ville fut commencée, dit l'auteur du Roud Elqartas, le mois de Rabi Ettâni 192 de l'hégire (808 J.-C.). La précision de cette date est controversée, mais à deux ans près les historiens sont d'accord. De chaque côté de la ville, Idris traça les limites de deux cités et entoura chacune d'elles de murs. On les appela bientôt Adouat Elqarouiyin et Adouat Elandalous, comme nous le verrons plus loin, du nom d'émigrants de Qairouan et de l'Andalousie qui vinrent les habiter.

Le Roud Elqartas nous montre Idris traçant les enceintes, faisant construire les murs, puis y plaçant des portes :

Il commença d'abord par l'Adouat Elqarouiyin et prit pour point de départ le sommet du tertre d'Aïn Alloun où il construisit une porte qu'il nomma Bab Ifriqiya; ce fut la première porte de la ville; de là, il dirigea le tracé des murs dans la direction de Aïn Dourdoura jusqu'à Aqbat Essaatâr et y construisit une porte qu'il nomma Bab Hisn Sadoun; continuant ensuite jusqu'à Aghlân, il y bâtit une porte qu'il nomma Bab Elfours (porte de Perse) puis descendant vers


FES ET SES ENVIRONS
Echelle de 1 : 250.000e
Kilomètres
FEZ
Od Djama
Dj. Zalagh
Dj. Trat
Nzala Faradji
Ank Eldjemel
Elhadj
Oued Sebou
Pont 150
Dj. Kandar
Sfrou
YOUSSI
AIT
CHERAGA
HAMIAN
Plaine du SEDJA

l'Oued Elkébìr qui sépare les deux Adoua[1], il y bâtit une autre porte Bab Elfasìl (porte de la Séparation) par laquelle on passe pour aller d'une Adoua à l'autre. Ensuite, passant sur l'autre bord, il construisit, en remontant le cours de la rive, cinq *mesâfa* de mur et bâtit une porte à laquelle il donna le nom de Bab Elferj et que l'on appelle de nos jours Bab Esselsela (porte de la Chaîne); repassant alors la rivière du côté de l'Adouat Elqarouiyin et remontant toujours le courant au bas de Elqelaa vers les sources situées entre Ellesâd et Eljorf, il y construisit une porte qu'il nomma Bab Elhadìd (la porte de Fer) et qui se trouve au sommet d'Elqelaa; il continua ensuite le mur d'enceinte de cette porte à Bab Ifriqiya. La ville d'Elqarouiyin était donc de grandeur moyenne, pourvue de nombreux jardins, sources ou ruisseaux et munie de six portes.

Il entreprit ensuite la fondation des murs de l'Adouat Elandalous et construisit au midi la porte Bab Elfouâra, par laquelle on sort pour aller dans la direction de Sijilmâsa, et que l'on nomme aujourd'hui Bab Zeitoun Ben Atiya, mais qui n'est plus ouverte depuis l'année 620. Ensuite, conduisant les murs dans le Mokhfia, vers l'Oued Elkebir, il arriva à Berzakh et y construisit une porte, vis-à-vis de Bab Elferj de l'Adouat Elqarouiyin, puis il dirigea les murs jusqu'au sommet de Hajar Elferh et y fit la porte nommée Bab Abou Sofian et que l'on prend pour aller dans la direction des montagnes de Ghomâra et du Rif. Ensuite il dirigea les murs vers Gerouaoua et y construisit la porte située à l'Orient de l'enceinte que l'on nomme Bab Elkenisa et que l'on prend pour aller à la maladrerie ou dans la direction de Tlemcen. Cette porte resta telle que l'avait bâtie Idris jusqu'en 540 (1145 J.-C.). A cette époque elle fut détruite par Abdelmoumen ben Ali qui, devenu souverain du Maghreb, s'était emparé de la ville de Fès; elle fut construite par Ennasar ben Elmansour l'Almohade qui reconstruisit les murs de la ville en 601 (1204) et fut alors nommée Bab Elkhoukha.

Ces renseignements nous permettent de nous rendre

1. Adoua : bord, contrée.

assez exactement compte de l'emplacement des deux Adoua.

*Aïn Alloun* existe encore aujourd'hui sous ce nom; c'est donc au sommet de la petite éminence de Aïn Alloun, près de Ras Tiali que se trouvait Bab Ifriqiya.

*Aqbat Esaatar* a également conservé son nom jusqu'à nos jours et se trouve à Elhaffarin près de Bab Elgisa. Nous pouvons ainsi nous rendre compte de l'emplacement de l'ancienne porte Hisn Saadoun qui s'est conservée assez longtemps et qu'Idrisi appelle porte Hisn Jedid (château neuf).

*Aghlan*, au contraire, n'est plus connu, mais l'emplacement approximatif de Bab Elfours se détermine aisément. C'est là que se trouvait l'extrémité du quartier juif qui commençait près de Bab Hisn Saadoun avant la fondation du Mellah (ghetto). Encore aujourd'hui cette partie de l'ancien quartier juif porte le nom de Fondaq Elihoûdi et c'est près de la porte de ce quartier que, de l'avis de tous les lettrés de Fès, se trouve l'emplacement de l'ancienne Bab Elfours.

*Bab Elfasil* (porte de la Séparation) qui conduisait d'une Adoua à l'autre et s'appela ensuite Bab Elqnâter (porte des ponts) se trouve sur la rive gauche de la rivière vis-à-vis du pont de Beïn Elmoudoun (entre les villes).

Le nom de *Bab Esselsela* s'est conservé jusqu'à nos jours. Lorsque les deux Adoua ne formèrent qu'une seule ville, cette porte ne fut plus qu'une porte de quartier qui donna son nom au petit souq de Bab Esselsela actuel, situé sur la rivière à une cinquantaine de mètres en aval du pont du Resif.

Il existe également aujourd'hui une porte de la ville qui a conservé le nom de *Bab Elhadid* (porte de Fer).

On retrouve le nom de cette porte dans les auteurs de presque toutes les époques. Bien que les murs aient été reconstruits sous les Zenata et les Almohades, il est à croire que l'on a toujours redonné le nom de Bab Elhadid à la porte située à l'emplacement ou près de l'emplacement de l'ancienne porte de ce nom. L'endroit tel que le désigne le Roud Elqartas répond tout à fait au Bab Elhadid actuel, dont les murs récemment réparés ne présentent, d'ailleurs, aucun détail remarquable.

L'Adouat Elqarouiyin s'étendait donc en longueur dans le sens de la rivière et comprenait la partie de Fès Elbâli actuel qui se trouve sur la rive gauche, moins une partie de Ras Eljenan, et, dans la partie supérieure de la ville, les quartiers actuels du Talaa et la casba des Filala.

L'Adouat Elandalous, vis-à-vis et de l'autre côté de la rivière ressemblait davantage à ce qu'elle est actuellement.

*Bab Elfouara* (porte de la Source jaillissante), qu'Idrisi désigne encore par ce nom, se trouvait, nous dit l'auteur du Roud Elqartâs, à la place de la porte qui s'appelait de son temps *Bab Zeitoûn ben Atiya*[1]. Cette porte avait été construite par Yaqoub ben Abdelhaq, sultan Mérinide qui avait, nous dit le Jedouet Eliqtibas[2], « relevé la muraille de Zeitoun ben Atiya et construit à côté le grand borj sur lequel il écrivit son nom ». On la voit encore dans le mur de la ville, à gauche en entrant par Bab Fetouh et à 200 mètres environ de cette porte dans

1. A son arrivée à Fès, le 1er Emir des Zenata, Ziri ben Atiya avait fait camper sa tribu en dehors des murs à cet endroit, ce qui valut au bois d'oliviers qui s'y trouvait déjà à cette époque le nom de Zeitoun ben Atiya, olivette de Ben Atiya.

2. Jedouet Eliqtibas, écrit vers 1003 H, par Ibn Elqadi.

le cimetière. Les ruines accumulées ont élevé le terrain et l'on n'aperçoit plus que le sommet de la voûte, le reste étant comblé ; un marabout obscur a été enseveli à l'ombre de cette voûte et la vieille porte Zeitoun ben Atiya est maintenant transformée en tombeau. On la désigne de nos jours sous le nom de Elbab Elhamra (la Porte rouge), car elle est construite en briques pétrifiées qui ont un reflet rougeâtre, et près d'elle se trouvent encore les vestiges du bordj (bastion) auquel fait allusion le Jedouet Eliqtibas précédemment cité.

De là, nous dit le Roud Elqartas, les murs se dirigeaient vers la rivière en passant par *Elmokhfiya* (lieu encore ainsi nommé), et arrivaient vis-à-vis de Bab Elferj de l'Adouat Elqarouiyin, c'est-à-dire, vis-à-vis du souq Bab Esselsela actuel. L'auteur se borne à mentionner là une porte sans la nommer ; la position semble indiquer qu'il s'agit de la porte de l'abreuvoir (Bab Elhaoud) mentionnée par Idrisi dans sa description de Fès.

*Hajar Elferh*, petit mamelon à la partie supérieure duquel se trouvait la porte Abou Sofian, est situé entre Erremila[1] et la porte actuelle de Sidi Bou-Jida. L'enceinte engloba plus tard, probablement sous les Zenata, tout le mamelon et la porte Abou Sofian fut remplacée par la porte Beni Msafar dont les anciens auteurs font mention. Cette porte prit ensuite le nom d'un marabout enterré près d'elle et se nomme actuellement *Bab Sidi Bou-Jîda*.

De Hajar Elferh les murs allaient vers Gerouaoua. On appelle encore cet endroit *Bab Elkhoukha*, du nom de la porte construite par Ennaser ben Elmansour l'Al-

1. Transcrit Roumelia dans la traduction Beaumier du Roud Elqartas.

mohade, sur l'emplacement de Bab Elkenisa de l'Adouat Elandalous.

La porte du Sud, *Bâb Elqibla*, construite par Idris entre Bab Elkenisa et Bab Ezzéitoun, fut remplacée à l'époque des Zenata par Bab Fetouh qui porte le nom de l'émir qui la construisit. Bab Fetouh, reconstruite par Mouley Slimân, est toujours une des principales portes de Fès.

Pendant la construction de la ville, Idris avait d'abord campé dans la partie haute de l'Adouat Elandalous[1], puis au Keddân...

« Il bâtit alors, nous dit le Roud Elqartas, la mosquée qui est à côté du puits connu sous le nom de *Bir jâmâa elachiakh*, puits de la réunion des Cheikh et il y établit la Khotba... Ensuite il se transporta de l'Adoua des Andalous à celle d'Elqarouiyin, s'y établit dans l'endroit connu sous le nom de Kermouda et y planta sa tente. Il commença d'abord la construction de la mosquée connue de nos jours sous le nom de Dar Elqitoun (maison de la tente) où habitent les Chérifs Djoûtis, ses descendants. Il construisit enfin la Qaïsâriya qui est à côté de la grande mosquée. »

La Zaouiya de Mouley Idris, sanctuaire le plus vénéré du Maroc, recouvre de nos jours tout le Kermouda. Les princes Zenata, désireux d'effacer le souvenir des Idrissites, avaient laissé tomber en ruines la mosquée des Chorfa où se trouvait le tombeau d'Idris. Elle ne fut relevée qu'en 1308, sous les Mérinides, par le Mufti Elhadj Elmoubarek qui la reconstruisit d'après son ancien mo-

1. On montre encore dans un jardin voisin de Bab Elkhoukha l'endroit où campa d'abord Idris et la source où il faisait ses ablutions. Près d'un vieux térébinthe, les restes du mihrab indiquent l'existence d'un ancien oratoire.



Cliché Veyre

Le minaret de la Zaouiya de Mouley Idris.

dèle[1]. Mais la Zaouiya actuelle est bien plus récente et ne date que du règne de Mouley Ismaïl. En 1720, ce prince ordonna en effet, de démolir le mausolée de Mouley Idris afin de l'agrandir sur ses quatre faces. Il acheta, pour cela, les terrains contigus à la mosquée et les ouvriers ne quittèrent les travaux qu'après leur complet achèvement[2]. La piété des fidèles et des sultans s'est plu à se manifester depuis par de fréquentes réparations. La mosquée attenante à la qoubba étant devenue insuffisante, Mouley Abderrahman fit élever, en 1820, la belle et spacieuse mosquée qui existe à présent et dont on aperçoit au loin l'élégant minaret recouvert de briques vernies. Enfin, le Dar Elqitoun a été réparé dernièrement par le sultan Mouley Elhasen pour servir de refuge aux Cherifas Idrissites pauvres.

La Zaouiya comprend donc actuellement la qoubba, la mosquée et les dépendances. La qoubba est une construction carrée, d'une vingtaine de mètres de côté, dont le plafond, en bois sculpté et peint, est protégé par une toiture en tuiles vertes[3]; le tombeau est surmonté d'un *derbouz* (baldaquin) en bois sculpté avec des incrustations d'or ou de cuivre recouvert lui-même intérieurement du *kesoua* en étoffe. Attenant à la qoubba se trouvent, d'un côté, la nouvelle mosquée et de l'autre, l'ancienne. Un bâtiment attenant à cette mosquée abrite les *Mzaougin*, c'est-à-dire, ceux qui vont se réfugier dans le sanctuaire. Toute la Zaouiya et les rues aboutissantes sont en effet sacrées et inviolables; des traverses en

1. Roud Elqartas.
2. Ettordjeman Elms'arib de Aboulqâsem Ezziani (traduction Houdas).
3. A Fès, les édifices religieux se reconnaissent à leurs toitures en tuiles vertes réservées aux mosquées, marabouts et aussi au palais du Sultan.

bois barrant ces rues indiquent les limites du *horm* où seuls les musulmans peuvent pénétrer; l'infidèle peut seulement de la rue du Souq Elattârîn apercevoir au bout d'une allée une des entrées de la mosquée.

Deux fils de Mouley Idris, Mohammed et Omar y sont enterrés; de nos jours encore la Zaouiya sert de sépulture aux chérifs idrissites.

L'oubli s'est fait au contraire pour la première mosquée où Idris pria, mais qui n'eut pas la gloire de recevoir ses cendres. Seuls, quelques chorfa et de pieux tolbas savent que l'oratoire dit Jamaa Ennouar (mosquée des fleurs) est la vieille mosquée construite par Idris près du « puits des Cheikh ». Fort modeste d'ailleurs, elle a dû être bien des fois réparée ou partiellement reconstruite et son architecture ne présente rien de remarquable. Mouley Ahmed ben Idris, fils du fondateur de la ville, y fut enseveli et après lui beaucoup de chérifs Idrissites; on y enterre encore actuellement les cherifa de cette famille. Aussi, bien que cette chapelle soit mentionnée sous le nom de Jamaa Ennouar, qui est son nom officiel, sur le registre des habous de Fès, elle est plus usuellement nommée Jamaa elachraf (mosquée des Chérifs).

Dans la cour, se trouve le puits des Cheikh, et le vieil olivier à l'ombre duquel, selon la légende, s'asseyait le fondateur de la ville. A droite du mihrab sont les ruines de l'ancien minaret que l'on dit dater de Mouley Idris. Près de là, un petit carrelage marque la place où, d'après la tradition, il venait se reposer en surveillant les travaux de construction de la ville.

Situé dans le quartier excentrique du Keddân, cet oratoire est peu fréquenté et l'herbe pousse entre les pierres disjointes qui en pavent la cour. Les fidèles

habituels sont les Bédouins, Arabes et Berbères qui viennent passer la nuit dans un fondaq voisin. Aussi le chant du Moueddin ne s'y élève-t-il que le soir pour les prières du Maghreb et de l'Acha. Cependant, tous les jeudis, des tolbas y viennent en pieux pèlerinage réciter le Coran sur les tombes de Mouley Ahmed ben Idris et des autres défunts idrissites.



Femmes de Fès sur leur terrasse.

# CHAPITRE II

## LES ORIGINES DE FÈS (SUITE)

SOMMAIRE. — Les premiers habitants de la ville : Arabes et Berbères, émigrés de Cairouan et de Cordoue. — Étymologie du mot Fès d'après les auteurs arabes. — Fondation des mosquées Elqarouiyin et Elandalous.

Ainsi que nous l'avons vu, l'entourage d'Idris était surtout composé d'Arabes venus de toutes les parties de l'Afrique, mais cette suite était loin de suffire à peupler la ville nouvelle; des emplacements y furent aussi distribués pour les tribus berbères.

Les Arabes de Qaïs s'établirent dans la partie supérieure de l'Adouat Elqarouiyin entre Bab Ifriqiya et Bab Elhadîd et, près d'eux, les Arabes de Azd et les Asfioum.

Dans l'autre Adoua se fixèrent surtout les Berbères. Presque toutes les tribus des environs, les Gerouaoua, Aourba, Haouara, Louata, eurent à Fès des colonies établies dans des quartiers à part qui prirent leur nom et conservèrent longtemps leur physionomie propre. Encore aujourd'hui la branche de la rivière qui, détournée de son cours pour servir à l'irrigation,

entre dans la ville par Bab Echchebbâk[1], porte le nom de Oued Mesmouda, du nom de l'ancienne tribu berbère qui habitait près du quartier d'Elmokhfiya ; le quartier des potiers à l'est de la ville s'appelle encore Guerouaoua.

Dans l'Adoua des Andalous, près du Keddan, se fixèrent aussi les chefs arabes au lieu même où ils avaient d'abord campé avec Idris.

Bientôt un grand nombre de familles andalouses chassées de Cordoue pour avoir pris part à un soulèvement contre l'Emir Hakim ben Hicham, et aussi trois cents familles[2] de Qairouan vinrent chercher un refuge à Fès. Ces nouveaux venus, population plus policée que les Berbères et plus sédentaires que les Arabes de la suite d'Idris, militaires suivant leur chef dans ses campagnes, contribuèrent beaucoup au peuplement de la ville et donnèrent leur nom aux deux Adoua... Les gens de Qairouan s'établirent sur la rive gauche de la rivière et les Andalous sur la rive droite, du Keddan à Masmouda et Erremila, c'est-à-dire dans tous les espaces que les tribus berbères n'avaient pas encore occupés.

Suivant les instructions d'Idris, nous dit le Roud Elqartas, on fit des plantations sur les bords de l'oued Fés jusqu'au Sebou. Dans la ville même on cultivait des jardins.

Les deux Adoua construites un peu à la hâte devaient

1. Bab Echchebbâk « porte de la Grille », ainsi nommée parce que la rivière entre dans la ville à travers un grillage fixé dans le mur d'enceinte.

2. Le Roud Elqartas donne le chiffre de 800 pour le nombre de familles venues de l'Andalousie et de 300 pour celui des familles venues de Qairouan, chiffre que l'on trouve également dans Elbekri.

alors ressembler à ces casbas de caids bédouins que l'on voit dans les Chaouiya et autres provinces méridionales du Maroc, et pendant assez longtemps elles conservèrent cette physionomie de bourgs militaires et ruraux. « Les habitants de l'Adouat El-Andalous, dit le Roud Elqartas, étaient forts, valeureux et la plupart adonnés aux travaux de la terre et des champs; ceux de l'Adouat El-Qarouiyin, au contraire, généralement haut placés et instruits, aimaient le luxe et le faste chez eux, dans leurs vêtements, à leur table, et ils ne se livraient guère qu'au négoce et aux arts. Les hommes de l'Adouat Elqarouiyin étaient plus beaux que ceux de l'Adouat El-Andalous; mais, en revanche, les femmes de l'Adouat El-Andalous étaient les plus jolies. »

Les maisons et édifices de Fès étaient tous ou presque tous en pisé. Ce n'est que plus tard, quand la population augmenta, qu'ils comprirent plusieurs étages. Actuellement encore on y construit, soit en briques, soit en pisé recouvert d'une couche de plâtre ou simplement blanchi à la chaux. De telles constructions ne résistent pas à l'action du temps; aussi ne peut-on montrer aucun mur ou aucun monument datant de cette époque. La Zaouiya de Mouley Idris elle-même a dû, nous l'avons vu, être reconstruite dès l'année 1308 de notre ère, ses terrasses et ses murs étant complètement effondrés. Les plus anciennes parties des murs de la ville, souvent réparées et en partie reconstruites, datent des Almohades.

Aucun des auteurs qui mentionnent la fondation de la ville de Fès ne peut donner sur l'étymologie de ce nom une explication convaincante. Le Roud Elqartas nous fournit quatre versions que le Jedouet Eliqtibas

et le Kitab Elistiqsa ont reproduites faute de mieux. Voici ce passage dans la traduction Beaumier :

On n'est pas d'accord sur l'étymologie du mot Fès. On raconte que lors des premiers travaux, l'imam, par humilité et pour mériter les récompenses de Dieu, se mit lui-même à l'ouvrage avec les maçons et les artisans et que ceux-ci, voyant cela, lui offrirent un *fès* (pioche) d'or et d'argent. Idris l'accepta, et s'en servit pour creuser les fondements; de là le mot fès fut souvent prononcé; les travailleurs disaient à tout instant: « Donne le fès, creuse avec le fès », et c'est ainsi que le nom de Fès est resté à la ville. L'auteur du livre intitulé Elistibsâr fi ajâïb Elamçar[1] rapporte qu'en creusant les premiers fondements du côté du midi, on trouva un grand fès, pesant soixante livres et ayant quatre palmes de long sur une palme de large, et que c'est là ce qui fit donner à la ville le nom de Fès.

Selon un autre récit, on commençait déjà à construire lorsque le secrétaire d'Idris demanda quel serait le nom de la nouvelle ville. « Celui du premier homme qui se présentera à nous », lui répondit l'imam. Un individu passa et répondit à la question qui lui en fut faite. « Je me nomme Farès », mais comme il blésait, il prononça « Fès ». On raconte encore qu'une troupe de gens du Fars (Persans) qui accompagnaient Idris tandis qu'il traçait les murs d'enceinte, furent presque tous ensevelis par un éboulement, et qu'en leur mémoire on donna au lieu de l'accident le nom de Fers, dont plus tard on fit Fès. Enfin, on rapporte que lorsque les constructions furent achevées, l'imam Idris dit : « Il faut donner à cette ville le nom de l'ancienne cité qui exista ici pendant dix-huit cents ans et qui fut détruite avant que l'Islam ne resplendît sur la terre. » Cette ville se nommait Sèf et, en renversant le mot, on en fit Fès. Cette version dernière est la plus probable de toutes; mais Dieu seul connaît la vérité.

L'auteur, obéissant à un sentiment commun chez les écrivains musulmans du nord de l'Afrique, où

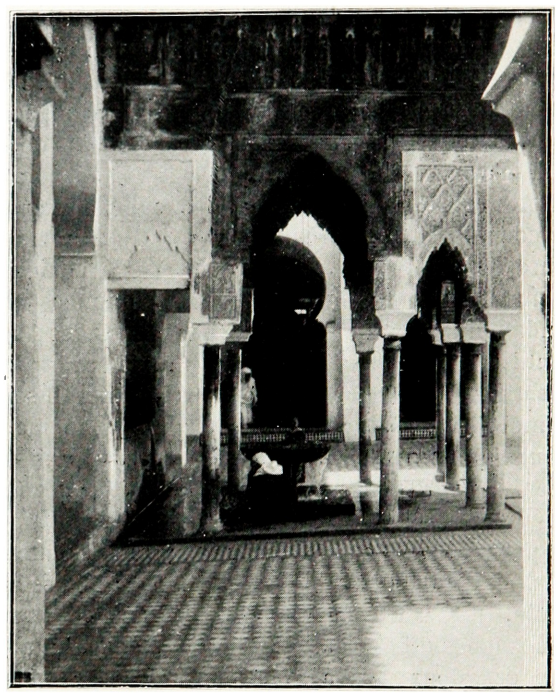
1. Considérations sur les merveilles des grandes villes.

l'individualisme berbère conserva si profondément son caractère, nous montre la fondation de la métropole de l'Islam occidental sous une forme solennelle. Le fondateur, qui est en même temps le patron religieux (*moulelblad*), traçait les limites, dirigeait les ouvriers, plaçait des portes et invoquait enfin pour son œuvre la bénédiction du Très-Haut... En réalité, l'établissement de sa dynastie naissante et les campagnes qu'il avait entreprises laissaient à Idris moins de loisirs. Il n'avait même pas songé à doter d'un nom les deux Adoua; elles ne reçurent les appellations que nous connaissons qu'après l'arrivée à Fès d'un certain nombre de familles de Qairouan et de l'Andalousie, événement qui n'eut lieu que plusieurs années après la fondation de la ville. De même, les portes des Adoua durent leurs noms seulement à leur situation et à leur destination. Il ne semble pas non plus qu'Idris ait solennellement baptisé la ville de Fès et il n'est même pas sûr que son nom lui ait été donné dès les premières années. L'étymologie de Fès est, en réalité, inconnue.

Le petit-fils de Mouley Idris, Yahia ben Mohammed ben Idris, paraît s'être particulièrement intéressé à sa capitale. C'est sous son règne que furent construites les mosquées d'Elqarouiyin et d'Elandalous. La population des deux Adoua s'était déjà, à cette époque, suffisamment accrue pour rendre insuffisantes les deux mosquées existantes, celle des Chorfa, de l'Adouat Elqarouiyin et celle des Cheikh, de l'Adouat Elandalous.

La mosquée d'Elqarouiyin, assez modeste à l'origine, était destinée à devenir, après les agrandissements et l'ornementation qu'elle reçut sous le règne

des Merabtin (Almoravides) et des Beni Merin, l'édifice grandiose que l'on peut encore admirer aujourd'hui. C'est sous ses arcades que se font les cours de cette



Cliché Veyre

Fontaine d'Elqarouiyin.

Université de Fès qui fut un des centres intellectuels de l'Islam et conserve encore dans tout le Maghreb le prestige de ses gloires passées. La construction d'Elqarouiyin fut commencée en 248 (859 J.-C.).

Les murs furent bâtis en tabiah et en keddhân, que l'on extrayait au fur et à mesure d'une carrière située sur le terrain même qui fournissait aussi la terre, les pierres et le sable dont on avait besoin. Fatma[1] fit creuser le puits qui existe aujourd'hui encore au milieu de la cour, et d'où l'on tira toute l'eau nécessaire aux travailleurs, de sorte que cette mosquée sacrée fut entièrement bâtie avec les matériaux de son propre sol, et que l'on eut ainsi la certitude que rien de ce qui aurait pu n'être pas parfaitement légitime et pur n'avait été employé. La sainte femme jeûna tout le temps que durèrent les travaux, et lorsqu'ils furent achevés, elle adressa des actions de grâces au Dieu Très Haut qui l'avait secondée. La mosquée bâtie par Fatma mesurait 150 empans (environ 30 mètres) du nord au sud; elle avait quatre nefs, une petite cour, un mibrâb qui occupait la place située aujourd'hui sous le grand lustre. Son minaret était peu élevé et construit sur l'Aueza du côté du Sud. Telle est la version que rappelle Abou-El-Kassem ben Djenoum, dans ses Commentaires sur l'Histoire de Fès[2].

Tout en étant suffisant pour l'importance de la ville qui venait d'être construite, ce temple était donc bien loin d'avoir alors ses dimensions actuelles. Il resta dans cet état à l'époque des Idrissites et fut plus tard agrandi par l'imam Zenata Ahmed ben Boubeker.

Ce fut ce prince qui construisit le minaret actuel en 345 (956 J.-C.). Ce minaret, de même que celui de la mosquée des Andalous construit aussi par les Zenata,

1. Parmi les familles de Cairouan qui vinrent s'établir à Fès, se trouvait celle d'un nommé Mohammed Elfeheri qui était venu d'Ifriqiya avec ses deux filles Fatma et Meriem : la première consacra sa fortune à bâtir la mosquée d'Elqarouiyin et la seconde celle des Andalous. Il est probable, qu'au moins en ce qui concerne la mosquée des Andalous, ce récit est légendaire, et c'est sans doute le goût de la symétrie qui a porté les chroniqueurs du temps à attribuer à la piété de deux sœurs la fondation des deux mosquées. Ce qui paraît du moins constant, c'est qu'elles datent de la même époque.

2. Roud Elqartas.

est loin d'avoir l'élégance qui devait distinguer les édifices similaires de l'époque almohade ou mérinide. L'auteur du Roud Elgartas cite l'inscription suivante qui était gravée dans le plâtre du minaret à son époque et que de multiples réparations ont fait disparaître :

Au nom de Dieu clément et miséricordieux! Louange à Dieu, l'unique, le Tout-Puissant! Ce minaret a été élevé par Ahmed ben Abou Beker Saïd ben Otsmân Ezzenâti. Que Dieu Très Haut le conduise dans la vraie voie, lui donne la sagesse et lui accorde ses récompenses les plus belles! Sa construction fut commencée le premier mardi du mois de Radjeb, l'unique de l'année 344 (955 J.-C.) et fut entièrement achevée dans le mois de Raby el Tany, en 345 (956 J.-C.). On lit également sur un des côtés de la porte : « Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mohammed est l'apôtre de Dieu,» et sur le côté opposé : « Dites, ô mes serviteurs, vous qui avez agi iniquement envers vous-mêmes, ne désespérez point de la miséricorde divine; car Dieu pardonne tous les péchés! il est indulgent et miséricordieux.

D'après une légende mentionnée par le Roud Elgartas, à l'époque où fut terminée ce minaret, les descendants d'Idris se disputaient la propriété de l'épée de leur ancêtre. L'imam Ahmed ben Boubeker la leur acheta afin de les mettre d'accord, et la plaça au sommet du minaret, surmontant une pomme en métal doré [1].

A l'époque des Almoravides, la mosquée devint trop étroite, par suite de l'accroissement considérable de la population. Yousef ben Tachefin autorisa le qadi de Fès, Mohammed ben Daoud à l'agrandir. Celui-ci acheta donc tous les terrains et les maisons situés au sud et à l'est de la mosquée. Les propriétaires de ces maisons furent indemnisés sur les fonds des Habous. Un certain

1. La plupart des minarets de Fès sont surmontés d'une tringle en fer doré, traversant trois boules de métal également doré.

nombre d'entre eux, qui étaient juifs, et refusèrent de céder leurs propriétés, furent expulsés après une estimation[1]. C'est à cette époque que furent construites les portes de la mosquée Bab Elfakhkharin (porte des Potiers), et Bab Echchemaïn (porte des Vendeurs de cire), qui existe encore. C'est également alors que furent construits le minaret et la coupole qui le surmonte, ainsi que le jet d'eau qui se trouve au milieu de la cour.

Elqarouiyin reçut alors ses dimensions définitives, qui en font la plus vaste mosquée du Maghreb. Couvrant tout un quartier de la ville, elle comptait, nous dit le Roud Elqartas, 270 colonnes formant 16 nefs de 21 arcs chacune, tant en longueur qu'en largeur[2]. Si elle est remarquable par son étendue, elle ne l'est pas, d'ailleurs, par l'élégance de son architecture. Ses nefs trop basses sont supportées par des piliers carrés qui donnent à tout l'édifice une apparence de lourdeur. C'est de cette époque que datent le bassin de marbre rouge situé près de la grande porte et la fontaine qui se trouve dans la cour intérieure, et pour laquelle on fit venir l'eau de Bab Elhadid au moyen d'un conduit[3].

Lorsque les deux Adoua ne formèrent qu'une seule ville, la mosquée des Andalous plus éloignée du centre que celle d'Elqarouiyin, eut des destinées moins brillantes. Elle conserva les proportions qu'elle avait à l'époque des Almohades, et qui en font un temple

1. Le mellah n'existait pas encore, et les Juifs, habitant près de Bab Elgisa, n'étaient pas parqués dans un quartier spécial.

2. L'auteur du Roud Elqartas donne une description très complète de la mosquée à son époque, avec ses portes blindées, comme aujourd'hui, de cuivre rouge, ses lustres, la canalisation nécessaire à l'eau de ses fontaines, etc.

3. Roud Elqartas.

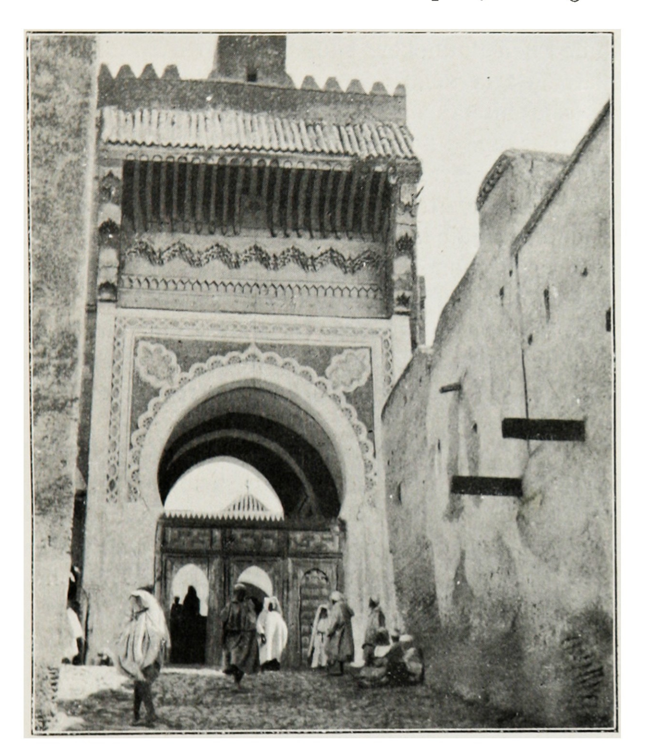
spacieux, bien qu'il soit loin d'avoir l'étendue d'Elqarouiyin.

Ces deux mosquées n'étaient, à l'origine, que des oratoires. Les mosquées officielles des deux Adoua, celles qui avaient la Khotba, étaient la mosquée des chorfa et celle des cheikh[1]. Mais à l'époque des Zenata, qui cherchaient à effacer le plus possible le souvenir des Idrissites, on prétexta l'exiguïté et le mauvais état de ces deux édifices pour faire passer la Khotba aux mosquées d'Elqarouiyin et d'Elandalous. Cette mesure fut prise, en 321, par l'Émir Zenati Ahmed Elhamdani. Le Roud Elqartas et le Jedouet Eliqtibas nous donnent le nom des cheikh qui prononcèrent les premiers khotba dans ces deux mosquées ; ce furent, pour Elqarouiyin, Abou Abdallah, ben Ali Elfarsi, et pour Elandalous, Abou Elhasen ben Mohammed El Kasdi[2]. Si l'architecture d'Elqarouiyin n'a rien de remarquable, les deux fontaines qui se font face aux extrémités de la grande cour sont, au contraire, admirables. La plus ancienne semble avoir été construite sous le règne de Yousef ben Tachefin, lors des grandes réparations dirigées par le Cadi Ben Daoud; c'est la plus belle des deux. L'autre, au pied du minaret, date du Sultan Abdalla Echcheikh, de la dynastie Saadienne, et sa vasque de marbre avait été offerte à la mosquée par le Sultan Mansour, de la même dynastie. Les dômes qui les surmontent sont soutenus par des colonnes de

1. Chaque vendredi, l'iman ou le khetib prononce, à la prière du milieu du jour, une sorte de prône, la khotba, où il invoque le nom du prophète, des premiers khalifes, et du Sultan actuellement régnant.

2. Le Roud Elqartas donne le nom de tous les prédicateurs successifs de Qarouiyin, ainsi que de nombreux détails sur cette mosquée.

marbre dont la légèreté contraste avec la lourdeur des piliers des nefs. La toiture en tuiles vertes, s'avançant en auvent, est bordée de boiserie sculptée, et l'élégance



Porte des Andalous.

de ses arcades rappelle le kiosque de la Cour des Lions à l'Alhambra.

La mosquée d'Elandalous, construite à la même époque que celle d'Elqarouiyin, était, comme celle-ci,

très modeste à son origine. D'après Elbékri, auquel se réfère l'auteur du Jedouet Eliqtibas, elle comprenait six nefs et une petite cour ombragée par quelques arbres. Son minaret fut construit par l'Émir Zenata Ahmed ben Boubeker, sous le règne d'Ennaser Lidin Allah, et à la même époque que celui d'Elqarouiyin, et son architecture n'est pas plus intéressante.

La mosquée d'Elandalous resta dans cet état jusqu'au règne de Ennaser l'Almohade. Ce prince, qui effectua à Fès de grands travaux publics[1] donna ordre de réparer et d'agrandir la mosquée, et fit construire la grande porte nord, monument d'une imposante hauteur, dont on peut encore admirer les lignes élégantes.

Tant que les Idrissites furent au pouvoir, la ville suivit les vicissitudes de leur politique et subit des sièges et des assauts, mais sans être profondément modifiée.

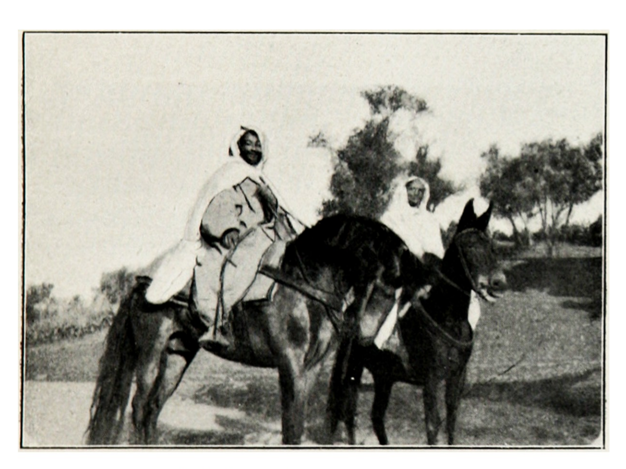
A la fin du IVe siècle de l'hégire, lors de l'avènement de la dynastie berbère des Zenata, les deux Adoua formaient toujours deux villes complètement distinctes ayant chacune ses mosquées, ses souq (marchés), ses qaïsâriya (bazars) et aussi un Dar Essikka (établissement de la monnaie).

Les populations très diverses et chaque jour plus nombreuses qui s'y trouvaient agglomérées apprenaient dans les écoles et les mosquées les éléments de la religion musulmane; dans ces écoles et aussi par l'usage quotidien, elles apprenaient la langue arabe, la seule dont se servissent les gens instruits. Ce rôle joué par Fès dans la formation religieuse et intellectuelle du pays était fort important. Bien que située sur le

1. Il fit reconstruire les fortifications de Fès. C'est aussi à lui que l'on doit Bab Elmahrouq. (V. chapitre III.)

passage de l'Ifriqiya et de Tlemcen à l'Espagne, Fès se trouvait en effet, en plein pays berbère[1]. Ce ne fut que plus tard, au XIIe siècle, sous le règne de Yaqoub Elmansour, que se produisit la grande invasion arabe Hilalienne qui amena dans les plaines du Maghreb Elaqsa les tribus que, de nos jours encore, les indigènes appellent arabes par opposition aux autres tribus de langue ou d'origine berbère.

Au lieu d'être comme de nos jours entourée de tribus de langue arabe : Oulad Elhadj, Cherarda, Cheraga, etc., Fès avait pour voisins des berbères Zenata, Ghomara, Senhadja très superficiellement islamisés au milieu desquels il formait un centre de réelle civilisation.



Caïd Errha de l'armée marocaine.

1. A leur arrivée à Fès les Almohades révoquèrent les Khatib de Qarouiyin sous prétexte que, ne connaissant point la langue berbère, leur ministère devenait inutile.

# CHAPITRE III

## LES DYNASTIES BERBÈRES

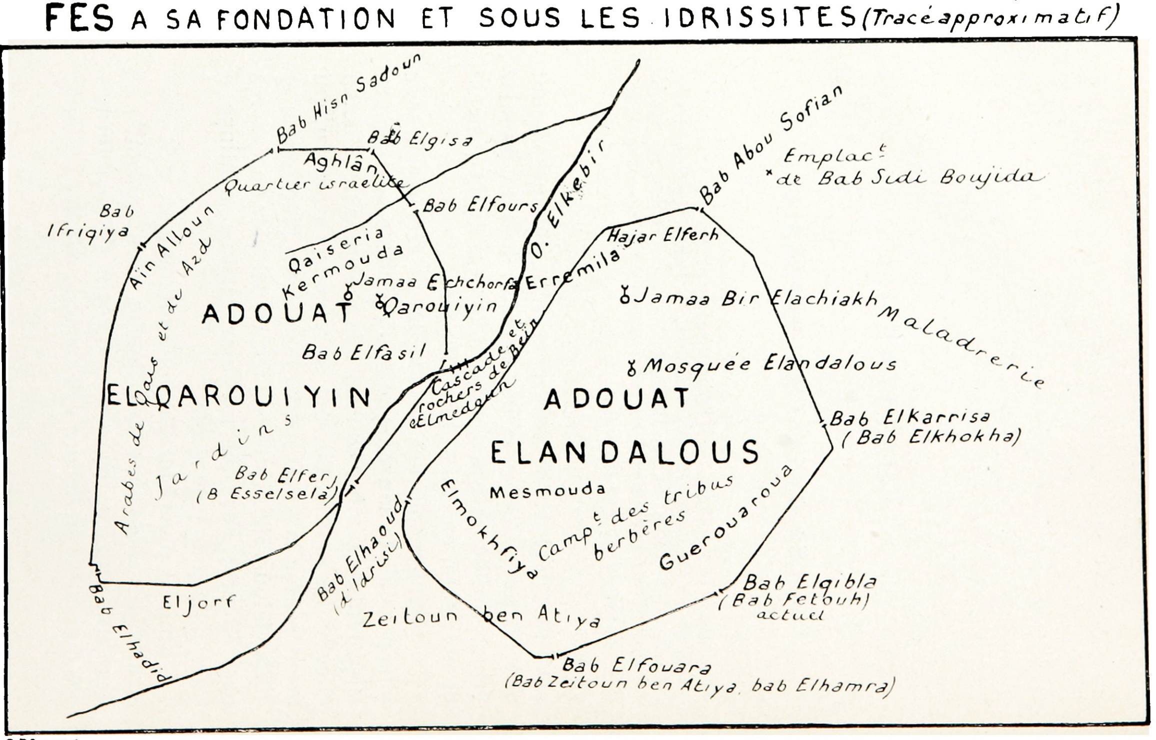
SOMMAIRE : Les Zenata. — L'Émir Dounas et ses fils Fetouh et Adjisa. — Réunion des deux Adoua. — Ponts sur l'Oued Fès. — Développement de la ville sous les Almoravides, les Almohades et les Mérinides. — Les Israélites de Fès. — Fondation du Mellah et de Fès Eljedîd.

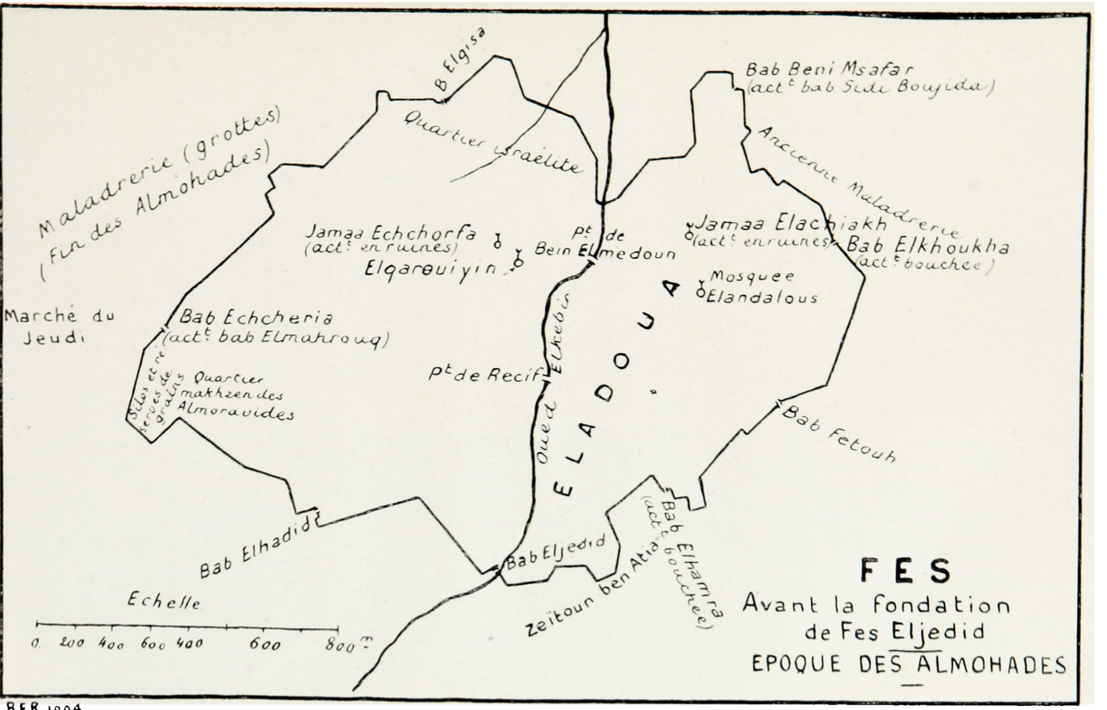
La première des dynasties berbères, qui succédèrent aux Idrissites fut celle des Zenata, dont le premier prince, Ziri ben Atiya, s'établit à Fès à la fin du xe siècle de notre ère, en l'an 375 de l'Hégire.

Le premier soin des Zenata devait être d'effacer le plus possible le souvenir de leurs prédécesseurs ; aussi laissèrent-ils tomber en ruines la mosquée des Cheïkh et celle des Chorfa. Ce sont eux, nous l'avons vu, qui firent passer la khotba aux mosquées d'Elqarouiyin et d'Elandalous. Mais cette négligence calculée ne s'exerça pas ailleurs ; Fès qui fut leur capitale continua à s'agrandir sous leur règne.

L'Émir Dounas Elmaghraoui, notamment, y fit construire des mosquées, des fondaq (caravansérails) et des bains publics. Déjà sous son règne s'étaient formés des faubourgs en dehors de l'enceinte des deux Adoua ;

3.


FES A SA FONDATION ET SOUS LES IDRISSITES (Tracé approximatif)
Bab Hisn Sadoun
Bab Elgisa
Aghlân
Quartier israelite
Bab Ifriqiya
Aïn Alloun
Arabes de Qais et de Azd
Bab Elfours
Qaiseria
Kermouda
Jamaa Echchorfa
Qarouiyin
ADOUAT
EL QAROUIYIN
Bab Elfasil
Jardins
Bab Elferj
(B Esselsela)
Eljorf
Bab Elhadid
O. Elkebir
Erremila
Cascade et rochers de Beïn Elmedoun
Bab Elhaoud (d'Idrisi)
Zeitoun ben Atiya
Bab Abou Sofian
Emplact de Bab Sidi Boujida
Hajar Elferh
Jamaa Bir Elachiakh
Maladrerie
Mosquée Elandalous
ADOUAT
ELANDALOUS
Mesmouda
Elmokhfiya
Campt des tribus berbères
Guerouaroua
Bab Elkarrisa
(Bab Elkhokha)
Bab Elqibla
(Bab Fetouh)
actuel
Bab Elfouara
(Bab Zeitoun ben Atiya, bab Elhamra)
RFR. 1904


FES
Avant la fondation
de Fes Eljedid
EPOQUE DES ALMOHADES
Bab Beni Msafar
(actt bab Sidi Bouyida)
Ancienne Maladrerie
Jamaa Elachiakh
(actt en ruines)
Bab Elkhoukha
(actt bouchée)
Mosquee
Elandalous
Bab Fetouh
Bab Elhamra
(actt bouchée)
ELADOUA
Pt de
Bein Elmedoun
Oued Elkebir
Zeitoun ben Atia
Bab Eljedid
Pt de Recif
Jamaa Echchorfa
(actt en ruines)
Elqarouiyin
Quartier Israélite
B. Elgisa
Maladrerie (grottes)
(Fin des Almohades)
Marché du
Jeudi
Bab Echcheria
(actt bab Elmahrouq)
Silos et réserves de grains
Quartier
makhzen des
Almoravides
Bab Elhadid
Echelle
0 200 400 600 400 600 800m
RFR 1904

il les fit entourer de murs. Il fit aussi construire des ponts sur l'Oued Elkebir afin de rendre plus aisée la communication d'une Adoua à l'autre.

Le premier de ces ponts, dit le jedouet Eliqtibas, fut celui de Boutouba qui fut réparé par Bou Saïd le Mérinide; le second fut celui de Berqouqa qui est sur l'Oued-Erresîf[1], et qui fut reconstruit par Abou Elabbas Elouattâsi; le troisième fut le pont de Bab Esselsela; le quatrième celui de Essebbaghin; le cinquième celui de Kehf Elouqqâdîn et le sixième celui de Erremîla. Lors de la grande inondation de l'année 725, le pont de Bab Esselsela et ceux qui sont en aval de ce dernier furent emportés, mais l'Emir Bou Saïd[2] ordonna de faire reconstruire les ponts de Bab Esselsela, des Sebbaghîn et de Kehf Elouqqâdîn, travail qui fut fait par les musulmans de bonne volonté.

Deux de ces ponts, d'ailleurs plusieurs fois réparés ou reconstruits depuis cette époque, existent encore à Fès : ce sont ceux d'Erresîf, près de la mosquée de ce nom et celui de Erremîla, très pittoresque au milieu des rochers, qui a pris le nom de pont de Béïn Elmoudoun (entre les villes). L'ancien pont de Bab Esselsela qui était vis-à-vis de la porte de ce nom n'existe plus à proprement parler; la rivière est à cet endroit canalisée et recouverte par les habitations, mais sur l'emplacement de l'ancien pont se trouve le marché dont nous avons déjà parlé, Souq Bâb Esselsela. De même, les noms de Essebbaghin, Kehf Elouqqâdin et de Berqouqa n'ont pas disparu mais servent à désigner l'emplacement des anciens ponts, la rivière étant canalisée dans ce quartier. Il ne reste par contre aucune trace du pont Boutouba.

1. L'Oued Elkebir prend souvent le nom des quartiers qu'il traverse, c'est ainsi qu'on lui donne ici le nom de Oued Erresif.

2. Il s'agit de l'Émir Bou Saïd le Mérinide.

Cliché Veyre

Bab Fetouh.

L'Émir Dounas eut deux fils, Elfetouh et Adjisa ; chacun d'eux régna après sa mort sur l'une des deux Adoua, et les luttes de ces deux frères ennemis sont célèbres dans les fastes de la ville de Fès.

Elfetouh qui régnait sur l'Adoua des Andalous y construisit la grande porte nommée de nos jours encore Bab Elfetouh, à l'emplacement de Bab Elqibla, l'ancienne porte du sud de Mouley Idris. Il éleva aussi, nous dit l'auteur du Jedouet Eliqtibas, une casba au Keddân et y fixa sa résidence. Adjisa était le souverain de l'Adouat Elqarouiyin ; il construisit près de l'ancienne porte Hisn Saadoun une casba[1] et ouvrit près de là une porte à laquelle il donna son nom. Ce nom, altéré par la prononciation, devint celui de Bab Elgisa[2], une des portes actuelles de Fès.

Ces deux Émirs dont la rivalité entraîna de longues guerres entre les deux Adoua se livrèrent de fréquents combats qui finirent par la victoire d'Elfetouh, et les deux Adoua se trouvèrent de nouveau réunies sous le sceptre d'un seul prince.

L'œuvre de Dounas fut continuée par Yousef ben Tachefîn, le premier Émir de la dynastie des Merabtîn[3] de Lemtouna. Arrivés du Sahara, les Lemtouna, berbères de la souche des Senhadja, s'établirent en grand nombre à Fès à la suite de leur chef et ces nomades,

1. Les deux casba construites par Elfetouh et Adjisa sont détruites depuis de longs siècles et il n'en reste plus trace. Quelques années après leur construction Fès fut pris, par Yousef ben Tachefin et les Almoravides qui résidèrent peu dans cette ville.

2. Le nom de Elgisa s'écrit en arabe عجيسة, mais le ج se prononce souvent au Maroc comme un *g* dur.

3. C'est la dynastie berbère connue sous le nom fameux des Almoravides, corruption espagnole du mot Elmerâbet, marabout, ou de son pluriel Elmerâbetin.

ancêtres de nos Touaregs actuels, s'y civilisèrent rapidement. Yousef ben Tachefîn, fondateur de Marrâkech, préférait la résidence de cette dernière ville; ses successeurs l'imitèrent, et d'ailleurs les guerres d'Espagne entraînaient souvent les Almoravides dans la péninsule. Mais si Fès cessa alors d'être la capitale exclusive de la Berbérie occidentale, elle ne fut pas pour cela délaissée. Yousef ben Tachefin contribua beaucoup à la grandeur et à l'embellissement de la ville. Il amena d'Espagne de nombreux ouvriers et ce fut sous son règne que l'on commença à construire à Fès les moulins hydrauliques qui y sont encore si nombreux de nos jours. Il fit abattre, en 462, les murs qui séparaient les deux Adoua et acheva ainsi d'unifier la ville, œuvre qu'avait commencée Dounas, lorsqu'il avait fait comprendre dans une seule enceinte les Adoua et leurs faubourgs.

Ce fut à partir de cette époque que Fès commença à perdre sa physionomie primitive. Mais les deux Adoua possédant chacune leur grande mosquée, leur marché et leur qaïseriya, étaient organisées pour une existence indépendante et ne se confondirent que lentement. Idrisi, qui écrivit au commencement du XII^e^ siècle de notre ère sa description de la ville de Fès, nous parle encore des deux Adoua comme de deux villes distinctes, séparées par une rivière sur laquelle se trouvent des ponts et des moulins. Toutes les industries qui exigent de l'espace et se rencontrent habituellement dans les faubourgs étaient concentrées entre les deux Adoua sur les deux rives de l'Oued Elkebir. C'est dans ces terrains vagues que Elfetouh et Adjisa se livraient leurs combats à l'endroit nommé Kehf Erraqqâd (Roud Elqartas) ou Kehf Elouqqadîn (Jedouel) qui se trouvait entre le

pont du même nom et les portes Bâb Slimân[1] et Bab Elhaoud de l'Adouat Elandalous. Ces terrains se peuplèrent peu à peu lorsque l'on abattit les murs séparant les deux Adoua et les constructions couvraient déjà, à l'époque des Almohades, les bords de la rivière.

Les Almohades entrèrent à Fès en l'année 540 de l'hégire (1145-46 de notre ère). Leur Émir, Abdelmoumen ben Ali, ne pouvant s'en emparer, malgré un long siège, imagina d'inonder la ville en construisant sur la rivière un barrage qu'il fit rompre ensuite. Vainqueur au moyen de ce stratagème, Abdelmoumen fit mettre à mort les Almoravides et détruisit la qasba et la majeure partie des remparts en disant : « Je n'ai pas besoin, moi, d'être défendu par des murs; mes remparts ce sont mon épée et ma justice[2]. » Mais l'épée des Almohades était plus souvent en Andalousie ou à Marrâkéch qu'à Fès, et le désir de justice n'est jamais qu'une velléité chez les princes de l'Islam; Yaqoub Elmansour, le vainqueur d'Alarcos, petit-fils d'Abd Elmoumen, fit relever les remparts de la ville. Ce travail ne fut achevé que sous le règne de son fils, Ennâser ben Elmansour, en l'an 600 de l'hégire (1204 J.-C.).

Fès avait déjà pris à l'ouest ses limites actuelles comprenant le Talaa, Souîqat Ben Sâfi et Echcherâbligin qui ne se trouvaient pas dans l'ancienne Adouat Elqarouiyin, car ce fut à cette époque que l'on construisit

1. Bab Slimân n'existait pas du temps de Mouley-Idris. Elle était, nous dit Idrisi, près de Bab Elhaoud et avait sans doute été ouverte pour rendre les communications plus aisées entre les deux Adoua lorsque des ponts eurent été construits sur la rivière.

2. Cette citation est reproduite du Roud Elqartas. Le Kitab Elistiqsa en donne une version analogue : les poitrines des musulmans, aurait dit l'Émir, doivent être assez fortes pour défendre la ville.



Cliché Veyre

Bab Elmahrouq.

la porte qui existe encore à présent entre Bou-Jeloûd et la qasba des Filala. Cette porte reçut d'abord le nom de Bab Echcherîa, dénomination qu'un événement tragique vint bientôt changer. L'année même de sa construction, on brûla vif, sous ses voûtes, le berbère Elobéïdi chef d'une révolte dans les montagnes de Ghomara ; le peuple prit dès lors l'habitude de la désigner sous le nom de Bab Elmahrouq (porte du brûlé), nom qu'elle a conservé jusqu'à nos jours. — Cette origine semble l'avoir destinée aux exhibitions sinistres ; c'est au-dessus de ses vantaux que depuis un temps immémorial on suspend les têtes des rebelles tués au cours des expéditions périodiquement entreprises par le sultan chez les tribus insoumises de son empire [1].

L'Émir Ennâser reconstruisit aussi la Casba détruite par son aïeul Abdelmoumen ben Ali. Le Roud Elqartas et le Jedouet Eliqtibâs en mentionnent la reconstruction sans en citer le nom, car c'était alors la seule Casba de Fès, mais il s'agit, la situation l'indique, de la casba de Bou-Jeloûd dont les murs d'enceinte et quelques constructions datent de cette époque. Aucun des auteurs arabes ne parle de sa première construction ; elle fut probablement construite par les Almoravides de Lemtouna qui y résidaient pendant les séjours qu'ils faisaient à Fès. Léon l'Africain la décrit ainsi :

Devers ponant (du côté qui confine avec la cité royale [2])

1. Le but de ces exhibitions très fréquentes encore de nos jours est de donner au peuple, que l'annonce officielle des succès du Sultan laisse souvent sceptique, une preuve effective des victoires. On ne coupe d'ailleurs que les têtes des gens tués pendant le combat (les prisonniers ne sont pas décapités) et ces têtes avant d'être expédiées à Fès ou dans telle autre ville sont plongées dans du goudron afin de retarder la décomposition.

2. Par cité royale, Léon l'Africain entend ici Fès Eljedid.

est la forteresse qui fut édifiée par les roys de Luntune[1], se pouvant bien égaler en grandeur à une cité et fut en icelle anciennement le siège des seigneurs et gouverneurs de Fez, qui n'estoit encore cité royale comme on peut facilement entendre par le discours des historiographes, pour ce qu'après que les roys de la maison de Marin eurent édifié Fez la neuve, l'autre fut délaissée seulement pour la résidence des gouverneurs. Dans la forteresse, il y a un temple bâti du temps qu'elle estoit habitée; mais tous les édifices et bâtimens qui estoyent restés ont été de notre temps démolis et aplanis en fleur de terre, là où on a fait des jardins et de ces beaux bâtimens n'est demeuré sinon un palais où réside le gouvernement avec autres lieux pour loger sa famille, là où il y a sièges et sales dans lesquels le gouverneur sied en jugement pour rendre droit et faire raison à un chacun comme il appartient. Outre ce il y a une prison en forme de cave voûtée et appuyée sur plusieurs colonnes et est de telle largeur que troys mille personnes y pourroyent bien entrer, et n'y a aucun lieu secret, ny séparé car il ne s'use en Fez de tenir prison secrette. Par la forteresse passe un fleuve qui est fort commode pour le gouverneur...

Des constructions mentionnées par Léon l'Africain, l'enceinte seule avec ses vieux remparts crénelés existe encore; on y voit aussi les ruines d'un vieux palais au milieu desquelles de petites maisons en pisé fort pauvres d'aspect ont été construites à l'époque moderne. L'ancienne forteresse des Lemtouna est devenue un quartier mal famé abritant une population de bédouins étrangers à la ville et de prostituées de bas étage.

Au commencement du XIII[e] siècle de notre ère, à la fin du règne des Almohades, la ville de Fès était donc en superficie ce qu'est de nos jours Fès Elbâli. Fès Eljedîd n'existait pas encore, mais, sur le bord du plateau qui domine la cité à l'ouest, s'élevaient déjà les

1. C'est-à-dire les Lemtouna.

hautes murailles de la Casba de Bou-Jeloùd. Bien que les Almoravides et les Almohades eussent leur capitale à Marrâkech, Fès avait continué à s'accroître pendant leur règne et était devenue la Métropole islamique du Maghreb Elaqsa. Les Almohades surtout, plus policés que les Almoravides qui conservèrent longtemps leur rudesse saharienne, imprimèrent à la ville le cachet d'une civilisation que leur avait révélée leur séjour au milieu des Maures d'Espagne. Le Roud Elqartas nous énumère ainsi les richesses de la ville à cette époque :

C'est à l'époque des Almohades que Fès fut dans toute la splendeur de la richesse, du luxe et de l'abondance. Elle était la plus florissante des villes du Maghreb. Sous le règne d'Elmansour l'Almohade et de ses successeurs, on comptait à Fès sept cent quatre-vingt-cinq mosquées ou chapelles; quarante-deux diar loudhou et quatre-vingts seqqàyàt, soit cent vingt-deux lieux aux ablutions à eau de fontaine ou de rivière; quatre-vingt-treize bains publics[1]; quatre cent soixante-douze moulins situés autour et à l'intérieur des murs d'enceinte et non compris ceux du dehors. Sous le règne de Ennâser, on comptait en ville quatre-vingt-dix-neuf mille deux cent trente-six maisons; dix-neuf mille quarante et un mesriya (petites maisons sans patio); quatre cent soixante-dix-sept fondouks, destinés aux marchands, aux voyageurs et aux gens sans asile; neuf mille quatre-vingt-deux boutiques, deux qaïsâriya, dont une dans l'Adouat Elandalous et l'autre dans l'Adouat Elqarouiyin; trois mille soixante-quatre fabriques; cent dix-sept lavoirs publics; quatre-vingt-six tanneries; cent seize teintureries; douze établissements

1. Le Roud Elqartas mentionne comme bâtis par les Zenata les bains suivants :

Adouat Elqarouiyin : Hamman Kerkoufa; Hamman Elamir; Hamman Errechacha; Hamman Rbata.

Adouat Elandalous : Hamman Guerouaoua; Hamman Keddan; Hamman Cheikhin; Hamman Djezira.

Il existe encore de nos jours deux des bains de l'ancienne Adouat Elandalous : ceux du Keddân et de Djezira.

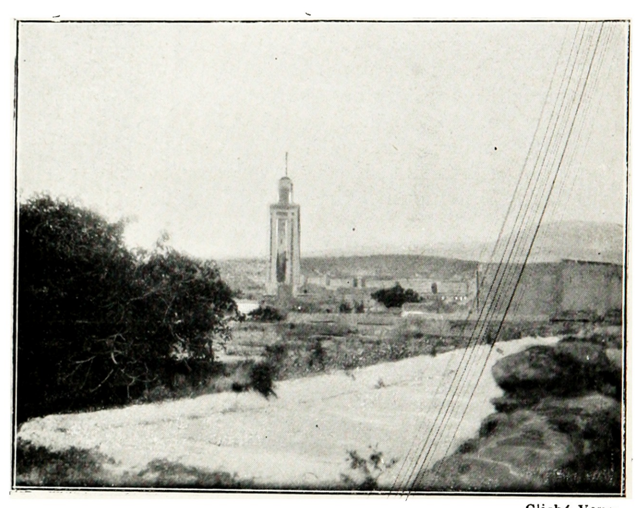
où l'on travaillait le cuivre; cent trente-six fours pour le pain et mille cent soixante-dix fours divers. Les teinturiers s'établirent à cause de la proximité de l'eau des deux côtés de la langue de terre qui partage l'Oued Elkebir depuis son entrée en ville jusqu'à Erremila. Les faiseurs de beignets et les marchands de gazelle ou autre viande cuite bâtirent également leurs petits fours à cet endroit et au-dessus d'eux, au premier étage se fixèrent tous les fabricants de haïks. Le Oued Elkebir est le seul qui se présente aujourd'hui encore nettement à la vue; tous les autres ruisseaux de la ville sont couverts par les constructions. La plupart des jardins aussi ont disparu; il ne reste plus, des anciennes plantations, que les Oliviers de Ben Atiya. Il y avait à Fès quatre cents fabriques de papier; mais elles furent toutes détruites à l'époque de la famine sous les gouvernements de Eladel et de ses frères Elmamoun et Errechid de l'an 618 à l'an 638...

Il faut évidemment tenir compte des exagérations dans ce qui précède, mais il est certain que la population de Fès était alors sensiblement plus nombreuse qu'elle ne l'est de nos jours[1], où une très grande partie de l'espace compris entre les remparts n'est pas habitée. La partie Est de la ville s'est d'ailleurs graduellement dépeuplée, le centre s'étant porté à l'Ouest. L'endroit que l'on appelle encore de nos jours Guerouaoua, du nom de ses anciens habitants berbères qui s'étaient établis dans la partie haute de l'Adouat El Andalous, ne comprend plus que des terrains vagues où sont établis les potiers (fakhkhârîn), mais les fondations des anciennes constructions y sont visibles encore. Il en est de même de la partie de la ville située entre Bab Elfetouh et l'ancienne porte Bab Elhamra qui sert actuellement de cimetière; les moellons et les briques, débris d'anciennes constructions, jonchent le

1. Elle devait être au moins égale à ce qu'est actuellement l'agglomération formée par Fès Elbâli et Fès Eljedid.

sol ainsi qu'une quantité de zellij (petits carreaux de faïence). La mosquée des Andalous, maintenant à l'extrémité de la ville, se trouvait alors au centre d'un quartier fort peuplé.

Les Beni Merin, successeurs des Almohades, s'emparèrent, en 1248 de notre ère, de Fès qui redevint alors



Cliché Veyre

Vue de Fès Eljedid, avec le minaret de Mouley Abdallah.

la capitale du Maghreb Elaqsa et le resta tant que ces princes furent au pouvoir. De toutes les dynasties berbères, c'est la seule dont le peuple de Fès répète encore le nom ; les lettrés seuls connaissent celui des Almoravides et des Almohades. C'est qu'indépendamment des *medersas* fameuses qu'ils créèrent, une ville nouvelle, celle où résident encore les sultans, perpétue leur mémoire.

Les différentes dynasties indigènes qui régnèrent sur le Maghreb Elaqsa depuis la chute des Idrissites, s'appuyaient toujours sur leurs tribus d'origine pour affermir leur pouvoir. Ces tribus suivaient leur Emir dans sa fortune; elles avaient toujours la plus grande part du butin dans les guerres, car il était nécessaire pour le prince qu'elles fussent puissantes. Les Mérinides continuèrent cette tradition; les Cheikh Beni Merin formaient leur entourage, mais toute la tribu ne pouvait trouver place dans la ville dont la population, nous l'avons dit, était déjà très dense; et la Casba[1] était trop étroite pour loger à la fois les Emirs et leurs armées qu'il était nécessaire de grouper. Ce furent ces considérations qui amenèrent l'Emir Yaqoub ben Abdelhâqq, qui consolida la dynastie mérinide, à fonder aux portes de Fès une véritable ville qui comprendrait le palais, les édifices destinés à l'administration et où, près du souverain, trouveraient place ses soldats. A l'origine, les blanches constructions de la ville nouvelle contrastant avec les couleurs plus ternes de l'ancienne, la firent nommer Elmedina Elbaïda (la ville blanche); on l'appela depuis Fès Eljedid, Fès le Neuf, par opposition à Fès Elbâli ou Fès l'Ancien.

Ce fut le 3 chouâl 674 de l'hégire (1276 J.-C.), nous dit le Roud Elqartas, que l'Emir décréta la fondation de la nouvelle ville :

...Le jour même, les premiers fondements furent jetés sur la rive du fleuve en présence de l'Emir, à cheval, et les feqih Aboulhasen Ben Ketân et Abou Abdallah ben Elhabak en tirèrent l'horoscope. La ville fut fondée sous l'influence d'un astre propice et d'une heure bénie et heureuse, comme on l'a vu depuis, puisque le Khalifa n'a jamais péri dans ses

1. Les premiers mérinides résidaient à la Casba de Bou-Jeloûd.

murs et que jamais un étendard ni une armée partis de son sein n'y sont rentrés vaincus ou en fuite [1]...

En même temps que Fès Eljedid, Yaqoûb ben Abdelhaqq fit construire le Mellâh, quartier juif, qui fait partie de la nouvelle ville. Depuis la fondation de la ville jusqu'au règne de cet Emir, les Juifs, qui furent de tout temps fort nombreux à Fès, habitaient, nous l'avons dit, dans le quartier appelé, de nos jours encore, Fondaq Eliehoûdi (caravansérail du juif) et qui se trouvait dans l'ancienne Adouat Elqarouiyin entre Bab Aghlan et Bab Hisn Saadoun. Les Israélites, à l'étroit dans cet espace assez restreint, s'étaient peu à peu répandus dans tous les quartiers environnants, car à l'époque des Almohades, lorsqu'on voulut agrandir la mosquée d'Elqarouiyin, on dut exproprier un certain nombre d'entre eux dont les maisons se trouvaient près de la mosquée et qui refusaient de les vendre [2]. Ils étaient d'ailleurs bien moins séparés, même moralement, du reste de la population qu'ils ne le furent depuis et qu'ils le sont encore de nos jours. Ce n'est que plus tard qu'on leur imposa un costume particulier et qu'il leur fut interdit, au Maroc, de porter comme les Musulmans la chechia rouge et les babouches jaunes [3].

1. Depuis l'époque à laquelle a été écrit le Roud Elqartas, plusieurs armées sorties de Fès y rentrèrent vaincues. Quelques souverains du Maroc moururent aussi à Fès Eljedid, mais ils sont très peu nombreux; presque tous moururent à Marràkech, à Mequinez ou dans diverses expéditions; aussi y a-t-il à Fès fort peu de sépultures royales ainsi que nous le verrons en étudiant ce point spécial.

2. Roud Elqartas.

3. Les Juifs marocains doivent être coiffés d'une calotte noire et porter des babouches également noires. S'ils portent un burnous, il doit être ouvert sur le côté droit et non devant, enfin ils ne

Revendeur juif.

Mais cette situation n'était pas pour eux sans inconvénients ; aux époques de révolution et de trouble, à la mort des souverains[1], les Juifs étaient souvent maltraités et pillés par une population qui avait trop fréquemment eu à souffrir du pillage pour ne pas vouloir l'exercer à son tour. Le fait se produisit précisément la veille du jour où fut décrétée la fondation de Fès Eljedid. A la suite d'une émeute, quatorze Juifs furent tués et le massacre aurait été général si l'Emir, informé aussitôt, n'était monté à cheval et intervenu en personne pour arrêter les émeutiers.

Cet incident détermina Yaqoûb ben Abdelhâqq à construire pour ses sujets israélites un quartier distinct[2]. Attenant à Fès Eljedid, dont un mur le sépare, et au palais du Sultan, le Mellah[3] était, comme il l'est

doivent monter que des ânes et des mules à l'exclusion du cheval et se déchausser en passant devant les mosquées. Ces prescriptions, qui tombent en désuétude dans les ports où nombre de Juifs sont protégés européens, sont encore strictement exécutées dans l'intérieur, notamment à Fès.

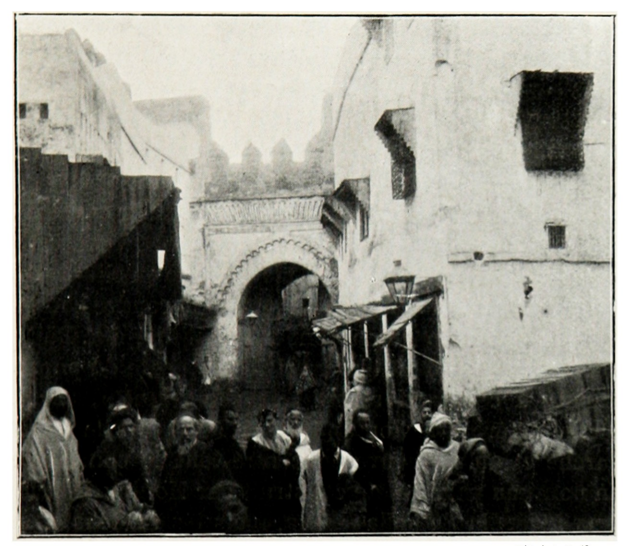
1. La mort de chaque souverain ouvre toujours au Maroc une période plus ou moins longue de troubles, car, étant donnée l'incertitude des successions au pouvoir suprême, plusieurs prétendants se trouvent souvent en présence.

2. Les Israélites marocains sont sous la protection et la responsabilité directe du sultan (du moins dans les régions sur lesquelles le sultan possède une autorité effective) ; en échange ils lui doivent le payement d'un impôt spécial, la *djezia*, et sont soumis à certaines obligations qu'il leur impose, comme celles qui concernent le costume et l'interdiction du cheval, etc. ; le tout constitue le pacte de demma (شروط الذمة) c'est-à-dire de responsabilité, d'où le nom de demmi souvent employé pour désigner les Israélites au Maroc. Si le Juif s'acquitte de ces obligations, le sultan doit garantir sa sûreté ; s'il s'en affranchit, il rompt le demma et alors, le sultan n'étant plus tenu à le protéger, la foule croit avoir le droit de se ruer sur lui. Cette conception est encore parfois à Fès la cause de véritables actes de sauvagerie.

3. Dans toutes les villes du Maroc on appelle Mellah le quartier réservé aux Israélites.

encore de nos jours, tout à fait séparé de la ville et protégé des émeutes par la proximité du souverain ainsi que par de hautes murailles percées d'une seule porte que l'on ferme au coucher du soleil.

La nouvelle ville, telle que les limites en furent tra-



Cliché Jaffary

Porte du Mellah (quartier israélite).

cées par Yaqoub ben Abdelhâqq, comprenait donc trois parties : la cité proprement dite, le palais et le Mellah ; elle était complètement séparée de l'ancienne. Ce n'est que sous le règne de Mouley Elhasen, prédécesseur du sultan actuel, que la construction du palais et des jardins de Bou-Jeloûd relia les deux villes. Une année après le commencement des premiers travaux (675 de

l'hégire) Yaqoub ben Abdelhàqq avait ordonné la construction de la Grande Mosquée de Fès Eljedid à proximité de son palais.

Le premier édifice construit fut naturellement le palais et ses dépendances destinées au logement des Emirs et des différents membres de leur famille. Au nord du palais étaient les bâtiments réservés aux différents services du Gouvernement et qui ont jusqu'à nos jours conservé leur destination; enfin, au sud et à l'est, dans tout l'espace compris entre l'enceinte de la nouvelle ville et le palais, les soldats Mérinides purent se construire des maisons.

Des constructions suburbaines, comme la casba des Cherarda et les palais de Bou-Jeloud, sont venues depuis se joindre à Fès Eljedid, mais la ville en elle-même n'a pas changé, ainsi que l'on peut s'en rendre compte par la description qu'en donne Léon l'Africain. Déjà à son époque elle était traversée de la « porte du ponant jusques à celle qui regarde vers le levant », par la longue artère que l'on appelle de nos jours le Grand Marché et où se trouve concentré tout le commerce. Un nouveau palais a été construit par Mouley Elhasen dans le jardin de Lalla Amîna, mais les anciens n'ont pas été modifiés; il en est de même de la grande enceinte rectangulaire, comprenant les constructions attenantes au *mechouàr*[1], dont les hautes murailles crénelées et flanquées des hautes tours carrées que l'on rencontre dans toutes les constructions Mérinides sont encore intactes.

1. Dans chacune de ses résidences le sultan a un mechouar, espace assez vaste situé près du palais où il peut tenir ses audiences publiques. C'est là qu'il reçoit les tribus qui viennent à certaines fêtes de l'année présenter la hediya ou présents d'usage.

La mosquée élevée par le fondateur de Fès le Neuf n'a subi depuis son origine que des réparations de détail; c'est la « Grande mosquée » de Fès Eljedid, celle où prie le sultan[1] et où le peuple est convoqué lorsque le souverain a quelque communication à lui faire[2]. Elle est située près du mechouar dans le quartier de Mouley Abdallah, et son architecture, sans être remarquable, est un intéressant spécimen de l'époque mérinide.

Les Mérinides ne paraissent pas avoir eu un goût très vif pour les jardins chers aux souverains orientaux. Le parc attenant au palais était fort réduit; l'immense enclos que l'on peut voir à présent à l'ouest de la ville et dont la superficie est presque égale à celle de tout Fès Eljedid, n'existe que depuis Mouley Elhasen.

Bien qu'à proximité de l'Oued Fès, la nouvelle ville ne fut pas arrosée par la rivière; les souverains Mérinides y amenèrent l'eau de Aïn Ameïr[3] au moyen de l'aqueduc récemment reconstruit et qui part de cette source pour aboutir près de l'ancienne porte Bad Elkhedar. Cet aqueduc aurait été construit, d'après Léon l'Africain, par un Genevois favori d'un de ces princes. Les grandes roues dont parle le même auteur et qui

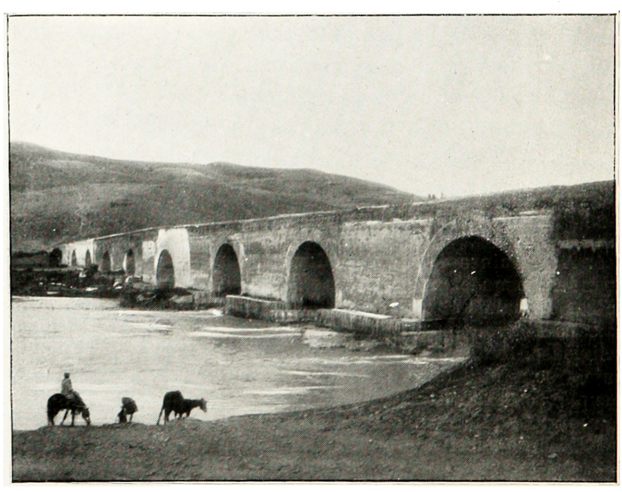
1. A certaines fêtes, le sultan se rend solennellement à la grande mosquée, mais il possède un oratoire dans l'enceinte même du palais et c'est là qu'il prie en temps ordinaire.

2. Le Pouvoir marocain étant une autocratie essentiellement religieuse, toutes les proclamations faites par le souverain à ses sujets sont lues dans la principale mosquée de chaque ville au peuple assemblé à cet effet par le Gouverneur. Il ne s'agit pour la mosquée qui nous occupe que du peuple de Fès Eljedid, car Fès Elbâli a aussi sa grande mosquée qui est celle d'Elqarouiyin.

3. Cette source doit son nom à Omeïr Elazdi, conseiller et vizir de Idris ben Idris, qui y fit ses ablutions lorsqu'il cherchait dans la plaine du Saïs l'emplacement de la future ville de Fès. (Roud Elqartas.)

amenaient au palais l'eau de la rivière ne sont plus en usage, mais les ruines de l'aqueduc qu'elles alimentaient sont encore visibles.

Fès Eljedid possédait aussi sous les Mérinides un établissement pour la fabrication de la monnaie; il paraît avoir été situé sur la place rectangulaire où a lieu de nos jours la réception solennelle des ambassadeurs européens par le sultan, autant qu'on peut s'en rendre compte par la description de Léon l'Africain. « Le lieu où se bat la monnaye est auprès du palais du roy et en forme d'une place car ce estant environnée d'aucunes petites logettes, là où demeurent les maîtres; puis au milieu d'icelle il y a une loge seule qui est le logis du maître de la monnaye avec notaires et écrivains. »



Cliché Veyre

Pont du Sebou.

# CHAPITRE IV

## LES DYNASTIES BERBÈRES (SUITE)

SOMMAIRE. — L'Université de Fès. — Création des Medersas. — La Medersa Bouanania. — Fès sous les derniers Mérinides. — Description de Léon l'Africain. — La Qaïseria. — Les faubourgs et la Maladrerie. — Les châteaux des princes Mérinides et leurs tombeaux.

A partir du règne de Yaqoub ben Abdelhaqq, les historiens arabes ne mentionnent plus que des modifications de détail dans la ville de Mouley Idris. La construction de Fès le Neuf lui acquit sa physionomie et ses dimensions définitives.

Le règne des Mérinides fut l'apogée de la métropole du Maghreb. Bien que les nécessités de leur politique les appelassent souvent à Fès, les Almoravides et les Almohades habitaient de préférence Marrâkéch qui les éloignait moins de leurs tribus d'origine; tant que les Beni Merin furent au pouvoir, Fès fut au contraire la résidence de prédilection des émirs.

Il semble que ces princes qui virent l'Islam perdre peu à peu l'Espagne aient voulu lui rendre en Afrique ce qu'on lui avait arraché en Andalousie. Ils n'y par-

vinrent d'ailleurs pas complètement; les nombreuses medersas qu'ils créèrent attirèrent à Fès une foule d'étudiants africains qui contribuèrent au renom de son Université, mais l'enseignement islamique devait parcourir en sens inverse l'évolution qui se produisit aux mêmes époques dans l'enseignement européen, et, après avoir traité l'universalité des matières enseignées au moyen âge, en arriver à cette scolastique étroite qui forme encore aujourd'hui la matière presque exclusive des cours de l'Université de Fès; aussi, des jurisconsultes de renom professèrent à Elqarouiyin mais l'Islam n'y retrouva jamais les savants qui avaient fait sa gloire en Espagne [1].

Avant le règne du Mérinide Yaqoub ben Abdelhâqq les historiens marocains — du moins ceux que nous connaissons — ne mentionnent pas l'existence de medersas à Fès. Cela ne veut pas dire qu'il n'y eût pas d'Université; des fqih renommés avaient déjà enseigné sous les arcades d'Elqarouiyin ou d'Elandalous. La medersa est un édifice où les tolba peuvent trouver logement et nourriture. Des professeurs avaient bien été affectés à l'origine à chacune d'entre elles, mais tous les savants en renom professaient dans les deux grandes mosquées d'Elqarouiyin et d'Elandalous — surtout dans la première — où un auditoire plus nombreux et provenant des diverses medersas pouvait venir entendre leur enseignement. De nos jours, l'enseignement est donné à Elqarouiyin seulement; les medersas ne sont fréquentées que par les étudiants pauvres ou

1. Cette sorte de contraction de l'enseignement islamique fut le corollaire de la réaction religieuse de cette époque qui modifia profondément le caractère de l'Islam africain, en lui donnant son étroitesse d'esprit et son intolérance actuelles.

étrangers à la ville qui y trouvent un gîte et souvent la nourriture [1].

Des neuf medersas actuelles de Fès, six sont dues aux Mérinides. Ce sont :

Medersat Esseffarin, Medersat Elattarin, Medersat Essahridj, Medersat Elmesbahiya, Medersat Elbouananiya, Medersat Elmechouar (Fès Eljedid); les trois autres, nous le verrons [2], ont été construites par différents princes de la dynastie chérifienne actuellement au pouvoir.

Le Roud Elqartas mentionne, sans en citer le nom, la fondation d'une medersa par Yaqoub ben Abdelhâqq. Cette medersa, la doyenne de celles qui existent à Fès, est celle des *Seffarin*, d'après l'opinion des Ouléma. Étant la première créée, disent-ils, elle ne reçut d'abord pas de nom, on l'appelait la medersa tout court; plus tard, pour la distinguer des autres, on lui donna le nom de la rue où elle se trouve, Esseffarin (les relieurs). Son architecture semble d'ailleurs justifier cette opinion. Toutes les autres medersas construites par ces princes sont mentionnées par leur nom dans les auteurs ; on peut donc en déduire que la medersa des Seffarin est celle à laquelle l'auteur du Roud Elqartas fait allusion [3].

Son fondateur, le grand souverain Mérinide, la pourvut bientôt d'une riche bibliothèque. Une des clauses du traité de paix qu'il conclut en 1284 avec le roi de Castille

1. Une certaine partie des habous est consacrée aux medersas afin de pourvoir à leurs frais. Les musulmans aisés et pieux font souvent pour les étudiants des dons en espèces ou en nature.

2. Voir chap. V.

3. Les archives de cette école, d'après le dire des étudiants que j'ai pu interroger, mentionneraient le nom de son célèbre fondateur.

fut que celui-ci lui remettrait tous les livres arabes qui se trouveraient entre les mains des chrétiens et des juifs de ses États...

Sancho (le roi de Castille) lui en envoya treize charges composées de Korans, de commentaires, comme ceux de Ben Athya, Elthâleby et autres; de Hadits et de leurs explications, telles que Eltadhîb, Elistidhkhâr et autres, d'ouvrages de doctrine spéciale, de philologie, de grammaire et de littérature arabe et autres. L'Emir des musulmans (que Dieu lui fasse miséricorde) envoya tous ces livres à Fès et les fit déposer pour l'usage des étudiants dans l'École qu'il avait fait bâtir par la grâce de Dieu et sa générosité[1].

Tous ces livres furent transportés plus tard à Elqarouiyin, et l'école des Seffarin, comme toutes les autres écoles de Fès, ne possède plus de bibliothèque[2].

La sollicitude témoignée à l'enseignement attira à l'Université de Fès de nombreux étudiants et bientôt la première école ne suffit plus, mais les Emirs Abou Saïd, Abou Elhasen et Abouânan, fils et petits-fils de Yaqoub ben Abdelhâqq continuèrent son œuvre et fondèrent d'autres medersas.

Ce furent d'abord la medersa de Fès Eljedid et celle des Attarîn dues à Abou Saïd le Mérinide. La première achevait pour ainsi dire l'œuvre du père de cet Emir en dotant d'une école la ville nouvelle. Elle fut construite en 720 de l'hégire (1320 de notre ère) et son fondateur y plaça des *fqih* pour l'enseignement du

1. Roud Elqartas, traduct. Beaumier.

2. La bibliothèque d'Elqarouiyin, la seule qui existe encore à Fès, ne mérite plus sa réputation. Elle est tenue avec le plus grand désordre : les Oulema, les câdis, ou les lettrés appartenant au makhzen oublient souvent de rendre les livres rares qu'ils empruntent, ce qui explique que la plupart des anciens ouvrages provenant d'Espagne ont disparu aujourd'hui.

Koran et de ses commentaires. La seconde, construite l'année suivante, surpassait par sa magnificence tous les monuments de l'époque. L'Emir, entouré de tous les savants de la ville, présida à sa fondation le 1er Chaaban et en confia la construction au Cheik Abdallah ben Qâsem-Elmezouar. On affecta à ces deux écoles, dit l'auteur du Kitâb Elistiqsa, auquel nous empruntons tous ces détails, des revenus pour pourvoir à l'appointement des professeurs et à l'allocation des étudiants; la *Djezia*, impôt de capitation dont les juifs étaient frappés, y pourvut en partie[1].

Ces deux medersas ont suivi des destinées diverses. L'ancienne école de Fès Eljedid se trouve actuellement dans l'enceinte du Dar Elmakhzen (palais du Gouvernement) par suite des agrandissements faits à l'époque contemporaine par le sultan Mouley Elhasen. Les tolba ont dû l'abandonner, mais on y fait toujours — lorsque le Makhzen est en résidence à Fès — des cours de géométrie et d'arpentage pour les *Mohendisin*[2]. Cette école porte actuellement le nom de Medersat Elmechouar.

La medersa Elattârîn[3] existe encore dans le quartier de ce nom. Comme tous les édifices analogues, cette école est *horm*, c'est-à-dire que les infidèles n'y peuvent pénétrer, mais on peut apercevoir de la porte de vieilles boiseries artistement sculptées qui montrent le soin avec lequel elle fut ornée jadis, et font ressortir le manque d'entretien dans lequel on la laisse de nos jours.

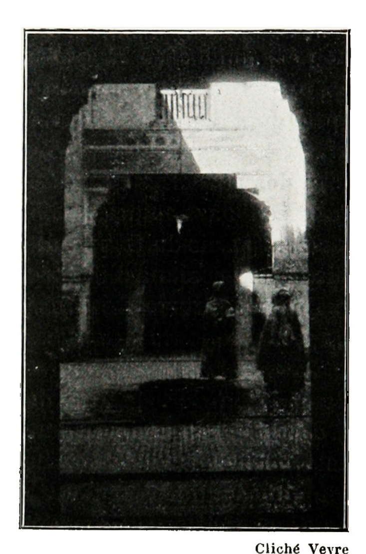
Le sultan Aboulhasen Ali fit construire, en 721 de l'hé-

1. Kitab Elistiqsa.

2. Le gouvernement marocain possède à son service un certain nombre de *mohendisin* ou géomètres, sorte de corps du génie chargé d'exécuter certains travaux d'art.

3. Attarin : en arabe, droguistes.

gire, alors qu'il était encore héritier présomptif, l'école attenante à la mosquée des Andalous[1]. Afin de pourvoir d'eau le nouvel édifice, il fit le canal qui existe encore et va de Bab Jedîd à Elandalous. La cour centrale de cette medersa est encore ornée d'une fontaine alimentée par ce moyen. Cette fontaine qui se déverse dans un bassin spacieux lui a valu le nom de *Medersat Es-sahrij*, c'est-à-dire école du Bassin.



Cliché Veyre

Cour de la medersa des Attarin.

Aboulhasen fit construire aussi la medersa Elmesbâhiya, située près de Elqarouiyin. Ce nom lui fut donné parce que le premier *fqih* qui y enseigna après sa construction fut Mesbah ben Abdallah. On l'appelait aussi *Medersat errokham*, ou école du marbre, à cause d'une fontaine en marbre blanc qui s'y trouvait. Le marbre d'une seule pièce et de grande dimension fut apporté d'Algéziras et débarqué à Larache. De là, on le transporta par le Loukkos jusqu'à Elqsar; de cette ville au Sebou, il fut porté sur des poutres par des porteurs requis dans les tribus; enfin, on lui fit remonter le cours

1. Kitab Elistiqsa, 2e vol., p. 54.

de ce fleuve jusqu'à sa jonction avec l'Ouêd Fès. D'abord placé dans la medersa du Bassin, il fut transporté pendant le règne du sultan Ahmed-Elmansour à la medersa Elmesbâhiya[1]. Cette école est encore habitée par des étudiants mais elle est presque en ruines. La terrasse de la partie centrale, effondrée depuis longtemps, n'a pas encore été reconstruite[2].

La dernière des medersas élevées par les Mérinides est la *Bouanania* située dans la partie haute de la ville à l'extrémité supérieure de la longue rue du Talaa. Son nom rappelle celui de son fondateur l'Emir Abou Iuân[3] Fâris, fils de Aboulhasen Elmrini. C'est la plus belle des anciennes medersas[4]: son minaret est un des plus remarquables de l'époque mérinide à Fès. Elle sert également de mosquée et l'on y prononce la khotba le vendredi. L'inscription suivante en maïoliques fort bien conservées nous donne la date exacte de sa fondation, le nom du *nâdir* qui la surveilla, et une curieuse énumération des immeubles constitués en *habous* pour subvenir à son entretien.

Louange à Dieu seul. Que Dieu répande ses bénédictions sur Notre Seigneur Mohammed et sur sa famille.

Cette Medersa bénie et magnifique appelée Elbouanania a été bâtie dans un but de piété pure et pour mériter la satisfaction divine. Destinée à l'enseignement de la science

1. Jedouet Eliqtibâs.

2. Cette medersa a été plusieurs fois réparée depuis sa fondation. L'ancienne fontaine en marbre blanc a disparu et fut remplacée par un bassin également en marbre mais de dimensions très modestes.

3. La prononciation vulgaire de Abou-Inân est Bouanân, d'où le nom de Bouanania.

4. Elle a été réparée vers le milieu du siècle dernier sous le règne de Mouley-Slimân, mais sans que sa disposition intérieure ni les motifs d'ornementation aient été modifiés.

et à la lecture du Coran, elle a été honorée de la prière obligatoire du vendredi et pourvue des avantages les plus complets et les plus précieux. Sa fondation est due à la volonté de Notre Seigneur le Khalife, l'Imâm, le Porteur de l'étendard de l'Islam qui lutte pour la cause de Dieu, le Victorieux avec l'appui du Très-Haut, le Savant, le Pieux, le Saint, le Juste, le Commandeur des Croyants, celui qui fait la guerre sainte pour la cause du Maître de l'Univers et qui met sa confiance en Dieu, Abou Inân Fâris, fils de Notre Seigneur le Juste, le Vertueux, le Parfait, le Très Pieux, l'Emir qui craint son Dieu, le prince des musulmans qui lutte pour la cause du Maître de l'Univers, Aboulhâsen, fils de Notre Seigneur le Brillant, le Victorieux, le Pur, le Généreux des généreux, le Lion des lions, l'Émir des Musulmans, le Défenseur de la religion qui lutte pour la cause du Maître de l'Univers, Abou-Saïd, fils de Notre Seigneur l'Imâm, le Dévot, l'Assidu à la prière, l'Ascète, celui dont les guerres saintes ont rehaussé l'éclat de l'Islam, le Très Juste, l'Illustre par la tradition, l'Émir des Musulmans, le Défenseur de la religion, le Combattant pour la cause du Maître de l'Univers Abou Yousef ben Abdelhâq. Dieu (qu'il soit exalté) lui a accordé la haute dignité des origines de grandeur et de capacité et lui a facilité les victoires puissantes et les conquêtes évidentes; qu'il conserve à sa postérité la gloire de le représenter jusqu'au jour du jugement dernier et qu'il leur accorde au nom de l'Islam et des Musulmans la plus belle des récompenses.

Le seul but du Fondateur a été de plaire à son Dieu, de faire revivre la science et de donner une extension nouvelle à l'étude du *menqoul* et du *mefhoum* [1], d'acquérir le plus large des pardons par un acte de piété et la distribution d'aumônes durables et éternelles. Dieu est le Défenseur des œuvres solides et sait multiplier les récompenses.

Le Fondateur, que Dieu l'assiste, a constitué en *habous*

1. Le *Mengoul* est la science qui découle des textes sacrés, comme l'étude de la Loi et de ses commentaires. Le *Mefhoum* comprend les études qui ne relèvent pas de textes immuables mais sont plutôt des travaux de l'esprit, comme la poésie, la rhétorique, l'algèbre, etc.

pour cette medersa, au profit des étudiants, plusieurs immeubles énumérés ci-dessous, par respect pour la science et pour encourager son enseignement. Ces immeubles sont : le *hammâm* connu sous le nom de Hammâm Echchetar; la petite maison attenante à ce hammâm est située en face de la medersa; le moulin contigu à la medersa du côté est; un autre moulin connu sous le nom de Rha Elhattab, sous lequel se trouve le réservoir d'eau qui dessert la medersa et sa chambre des ablutions; le four situé dans la rue qui sépare ce moulin de la medersa; deux écuries situées l'une rue de Rahbet Elqezr et attenante aux boutiques constituées en habous pour la medersa, l'autre à Zanqa Eddiouan et contiguë à la chambre des ablutions précédemment citée; soixante-quatorze boutiques situées au Qezr avec tous les droits qui s'y rattachent. Le revenu de ces immeubles servira aux réparations de la medersa, à l'entretien des professeurs, des tolba et de ceux qui seront chargés de l'administer. Ces habous devront être maintenus sans modification par celui qui héritera du Pouvoir.

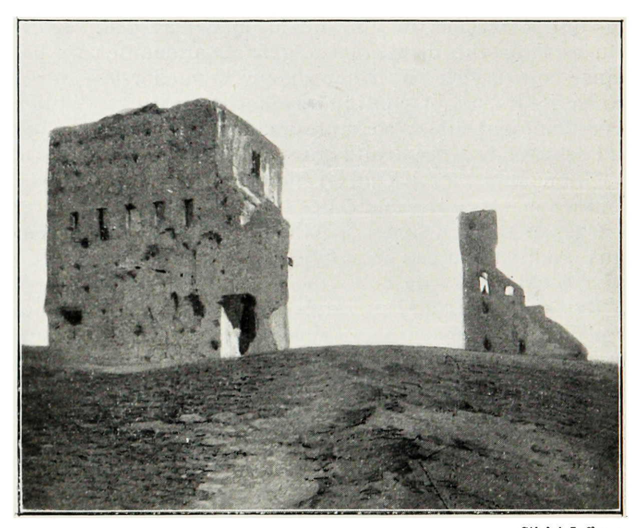
La construction de cette medersa a été commencée le 28 Ramadan béni de l'an 751 et terminée à la fin de Chaabân 756. Sa construction a été effectuée sous la surveillance du *nadir* des habous de Fès le bien gardé, Aboulhasen ben Ahmed ben Elachqar, que Dieu le dirige. Louange à Dieu abondamment et qu'il répande sa bénédiction sur Notre Seigneur et notre Maître Mohammed, prophète du Généreux et sur sa famille. Salut [1].

La construction des medersas et la fondation de Fès le Neuf furent les deux grandes œuvres des Beni Merin à Fès. Ils ne dotèrent pas leur capitale de ces mosquées monumentales, aux minarets audacieux, qui perpétuent encore, au Maroc et en Espagne, le souvenirs de Almohades. C'est qu'ils trouvaient une ville déjà pourvue : les deux grandes mosquées d'Elqarouiyin et d'Elanda-

1. Le texte de cette inscription a été copié par un tâleb de la medersa et traduit par M. Benghabrit, interprète de la légation de France à Tanger.

lous existaient déjà, ainsi que la mosquée zaouiya de Mouley Idris; ils n'eurent donc pas à construire de monuments religieux importants hors les medersas et la grande mosquée de Fès Eljedid qui n'est pas d'une très remarquable architecture.

Le règne des Mérinides fut, en effet, pour Fès, une



Cliché Jaffary

Tombeaux mérinides sur la butte du Qolla.

époque brillante, mais ce que l'on appelle la Civilisation Arabe était déjà à son déclin ; vaincu et refoulé en Espagne, l'Islam entrait en décadence. Il est à remarquer, d'ailleurs, que si Fès possède incontestablement les palais et les édifices les plus remarquables du Maroc, si ses portes et ses hauts remparts lui donnent

un cachet unique, on n'y voit pas un seul minaret dont l'élégance soit comparable à celle de la Koutoubiya de Marrakech, ou de la tour de Hassân à Rabat.

Léon l'Africain, qui visita le Maroc pendant le règne de Saïd Elouattâsi, laisse de Fès une description qui permet d'en reconstituer aisément sur place la vie sociale à l'époque des derniers Mérinides. Les Arabes et les Berbères qui l'avaient d'abord occupé s'étaient fondus et avaient formé cette population citadine relativement civilisée, mais fanatique, pleine de morgue et hostile à tous les étrangers même Musulmans. Ce dernier trait avait déjà frappé Léon l'Africain. Il est à remarquer que, depuis la fondation de Fès, les Israélites y furent toujours très nombreux et que les conversions à l'Islamisme y étaient fréquentes; elles le furent surtout sous le règne de Yaqoub ben Abdelhaqq, lorsque les Juifs furent contraints d'habiter le Mellah qui venait d'être établi. Nombre d'entre eux étaient propriétaires de maisons en ville et furent mis alors en demeure de les abandonner ou de devenir Musulmans. Ces Israélites convertis forment une notable partie de la population citadine de Fès; ils ne perdirent point leurs aptitudes au commerce en changeant de religion et plusieurs de leurs familles comptent aujourd'hui parmi les plus riches et les plus influentes de la ville[1].

Ainsi que de nos jours, la ville renfermait de nombreux fondaq, et, nous dit Léon l'Africain, devait à l'eau dont elle est abondamment pourvue près de

1. Parmi ces familles musulmanes d'origine israélite, on peut en citer plusieurs qui existent encore et dont les membres occupèrent des fonctions, parfois élevées, dans les finances de leur pays : Gessoûs, Ben-Kirân, Bennâni, Bennis, Kohen, etc. Les Chorfa eux-mêmes, pour des motifs intéressés, recherchent souvent leurs filles en mariage.

400 moulins hydrauliques. Ce chiffre est manifestement exagéré, mais il ne faut pas oublier que, ainsi que nous l'avons dit, toute la partie Est de la ville, presque inhabitée actuellement, était alors recouverte d'habitations; il y avait en outre, comme nous le verrons, plusieurs faubourgs en dehors des murs. Fès pouvait compter alors 125 000 habitants, et bien que très inférieur aux évaluations des écrivains arabes, toujours à réduire en pareille matière, ce chiffre en faisait la plus grande ville du Maghreb[1].

La description que Léon l'Africain donne du moristan[2] serait encore exacte aujourd'hui; il en est de même pour les boutiquiers et les adoul (notaires) : ce sont les mêmes échopes, les mêmes produits vendus aux mêmes endroits; les officines des adoul étaient déjà groupées devant la porte à laquelle ils ont donné leur nom, Bab Eladoul, de la mosquée de Elqarouiyin. La vie sociale est restée identique à ce qu'elle était alors: rien ne peut mieux qu'elle donner une idée du sommeil dans lequel l'Islam Africain s'est engourdi depuis cette époque, là où il a pu, comme à Fès, s'isoler dans son songe religieux.

Un passage intéressant à noter est celui qui concerne la « Qaïsâriya ». Dans presque toutes les villes du Maroc on donne ce nom à une rue ou à un quartier spécialement réservé à la vente au détail de tous les objets dont citadins et bédouins ont à s'approvisionner en Afrique. C'est exactement le *bazar* des villes d'Orient ou le *souq* de Tunis; on y trouve maintenant comme alors

1. Fès compte actuellement 90 000 habitants environ.
2. Le Moristan est une sorte de prison-hôpital divisée actuellement en deux parties ; dans l'une on enferme les fous dangereux et dans l'autre les prostituées qui ont encouru quelque punition.

étoffes diverses, foulards, babouches, articles de sellerie, etc. Les rues elles-mêmes de la Qaïsâriya, traversées à leur entrée d'une chaîne en fer ou d'une barre en bois[1], sont encore « en forme d'une petite cité environnée de murailles qui contiennent douze portes en leur circuit, dont chacune d'icelle est traversée d'une chaîne en fer de sorte que les chevaux ny autres bestes n'y sauraient entrer ».

Le même auteur donne de Qaïsâriya une étymologie intéressante. Ce vocable vient du mot César. Lorsque, en effet, les villes commerçantes de la Mauritanie étaient occupées par les Romains, on construisait des murailles autour des marchés et des entrepôts de marchandises afin de les défendre contre les surprises toujours possibles des Berbères pillards. Ces enceintes, où marchandises et marchands se trouvaient en sûreté par les soins de l'empereur, portaient le nom qui leur est resté de Cesaria ou Qaïsâriya [2].

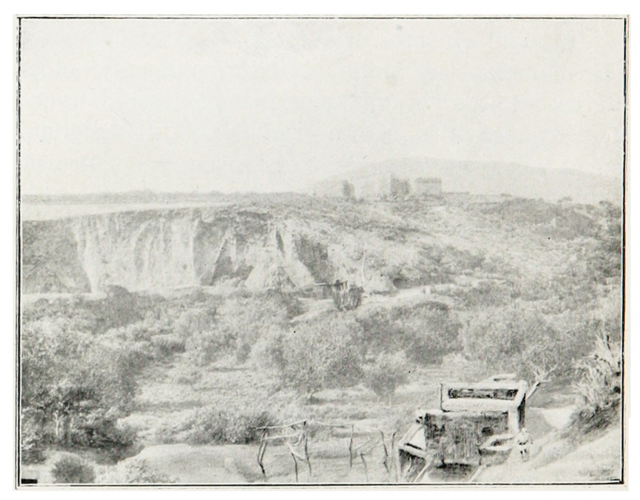
Le corps des portefaix qui est une des particularités de Fès est mentionné par Léon l'Africain... « Plus outre est la place des portefaix qui sont jusques au nombre de 300 ayant un consul ou chef qui a la puissance d'élire et choisir ceux qui doivent travailler et servir aux choses occurentes tout le long de la semaine. » Les portefaix que l'on appelle à Fès « zerzâï » forment toujours une corporation ayant à sa tête un *amin* comme les autres corps de métier. On n'est agréé comme zerzâï à Fès qu'en offrant des garanties sérieuses, car

1. Les ruelles de la Qaïsâriya sont fort étroites et on n'y circule qu'avec peine à certaines heures.

2. La prononciation arabe avec le ق est conforme à la prononciation grecque. — Il ne faut pas oublier que la Mauritanie appartint à l'Empire d'Orient.

la corporation est responsable de la probité de chacun de ses membres[1].

Il était déjà de coutume à Fès, à l'époque que nous étudions, de transporter la fiancée à la maison de son époux, le jour de son mariage, avec le cérémonial



Cliché Veyre

Grotte de l'ancienne maladrerie, près de Bab Elmahrouq.

encore usité... « quand le temps vient que les noces doivent être célébrées et que l'époux veut mener l'épouse en sa maison, il la fait premièrement entrer en un tabernacle de boy à huit triengles couverts de beaux draps d'or ou de soye dans lequel elle est soute-

1. Les zerzâï sont non seulement des portefaix, mais aussi des commissionnaires; ils sont parfois employés également comme gardiens de magasins par les négociants.

nue, est portée sur la teste de huit faquins ou portefaix accompagnée de ses pères et mères et amys avec trompettes, phifres et grand nombre de torches. » Cette coutume existe encore à Fès, mais elle constitue un privilège des chorfa et des familles d'origine arabe, à l'exclusion des autres citadins. La caisse dans laquelle on transporte la fiancée est appelée « qoubba[1] ».

Les faubourgs étaient, au moyen âge, une des particularités de Fès. — Il n'y existe actuellement aucune construction hors murs, si l'on en excepte les mausolées ou marabouts[2] qui font à la ville une funèbre et pittoresque ceinture. Quelques instants après le coucher du soleil, lorsque, sur les nombreux minarets, les Moueddins ont convoqué les fidèles à la prière du Maghreb on ferme les portes, les abords de la métropole marocaine sont déserts, et les seuls humains que l'on y puisse voir sont des bédouins pillards à l'affût des voyageurs attardés. Aussi, les caravanes de muletiers ou de chameliers qui ne peuvent arriver avant le Maghreb s'arrêtent-elles toujours pour y passer la nuit dans des douars, établis pour cela en nzâla[3] à quelques kilomètres de la ville.

Le pays ne devait pas être autrefois beaucoup plus sûr qu'aujourd'hui, mais la ville était plus peuplée :

1. A Tanger cette coutume existe aussi, mais ne constitue pas un privilège, la caisse dans laquelle on transporte la fiancée est dite « ammâriya », corruption du mot espagnol...

2. Le mot marabout est employé ici dans son sens algérien pour la clarté du texte. On ne donne pas au Maroc le nom de marabout (mrâbet), mais celui de Seyid aux mausolées des saints personnages ou aux chapelles élevées en leur mémoire.

3. On appelle au Maroc *nzâla* certains villages ou douars, à proximité des voies de communication, où les voyageurs et les caravanes peuvent camper en sûreté.

aussi les industries qui exigent de l'espace, celles des potiers et des briquetiers actuellement établies sur l'emplacement de l'ancien quartier de Guerouâoua formaient-elles alors de petits villages suburbains.

De même que beaucoup de nos villes du moyen âge Fès possédait aussi sa maladrerie qui formait un important faubourg.

La maladrerie avait d'abord été établie à l'Est de la ville, en dehors de Bab-Elkhoukha, mais, en 619 de l'hégire (1222 J.-C.) à la suite d'une famine, les lépreux allèrent s'établir dans les grottes situées au dehors de Bab-Echcherîa (actuellement Bab-Elmahrouq)[1]. Ils n'y restèrent que quelques années. Cet endroit, en effet, avait l'inconvénient d'être sur le bord de la rivière, en amont de la ville; aussi l'Émir mérinide Abou Yousef Yaqoub ben Abdelhaqq les fit-il reléguer, en 658 (hégire), dans les cavernes de Boudj Elkoukab, près de Bab-Elgisa. Ce fut sans doute leur dernière odyssée; aucune trace ne subsiste actuellement de la maladrerie et les historiens des deux derniers siècles n'en font pas mention. — On trouve dans Léon l'Africain une intéressante description du bourg des malades et de son administration, ainsi que des autres faubourgs :

...Il y a un autre bourg hors de cette cité, qui contient environ deux cens maisons, là où habitent les ladres qui ont des chefs et gouverneurs, recevans le revenu de plusieurs possessions qui leur ont esté données par l'amour de Dieu[2] par quelques gentilzhommes et autres : et par ce moyen ils sont tant bien traitez et accomodez que je ne leur souhaiterois que santé. Ces chefz ont la charge de faire vuider la cité à ceux qui sont entachez de cette maladie, pour les

1. Roud Elqartas.
2. Il s'agit de biens constitués en « habous » pour cette œuvre de charité.

faire mener et demeurer en ce bourg-là, ou avenant que quelqu'un d'entre eux vienne à mourir sans héritier, la moitié du bien revient à la commune de ce bourg et l'autre demeure à celuy qui donne cognoissance de cecy; mais survivant quelque enfant, il hérite sans qu'on lui puisse rien quereler. Il faut aussi noter que tous ceux qui se trouvent avoir des taches blanches sur leurs corps et autres choses incurables sont compris au nombre des malades.

Outre ce bourg icy, il s'en trouve encore un autre petit, contenant environ cent cinquante feus, ou habitent les muletiers, potiers de terre, maçons et charpentiers. Sur le grand chemin, du côté du ponant, est situé un autre grand bourg qui fait environ quatre cens feus, mais pauvrement baty, et auquel demeurent les gens fort pauvres et mécaniques qui ne veulent ou ne peuvent demeurer au contour.

Auprès de ce bourg, y a une grande campagne, laquelle s'étend jusques au fleuve qui en est à deux milles et se jette sur le ponant environ troys milles. Là se fait un marché tous les jeudis [1] auquel s'assemble grande quantité de personnes avec bestail.

Il y a encore hors la cité certains rochers très hauts qui environnent une combe large de deux milles et sur iceux taillent les pierres desquels ont fait la chaux... [2].

De toutes les constructions suburbaines, les seules dont les traces soient encore nettement visibles sont celles d'un palais et d'un cimetière mérinides.

Indépendamment de leur résidence officielle à Fès-le-Neuf, les derniers souverains mérinides possédaient hors ville un château [3] qui paraît avoir été leur résidence

1. Il s'agit de la plaine qui s'étend actuellement entre l'Oued Fès, le Msalla et Bab Essêgma. Le bourg susmentionné devait être près de la casba actuelle des Cherarda. Près de là, au-dessus de Bab-Elmahrouq, a encore lieu tous les jeudis le marché au bétail dont parle Léon l'Africain.

2. Ces carrières et ces fours à chaux, situés au nord de la ville, sont toujours en usage.

3. Les auteurs arabes l'appellent le qsar des Beni-Merin.

favorite. Léon l'Africain en fait mention. « Il y a un palais hors de la cité du côté de tramontane, sur un assez haut coteau, là où se peuvent veoir plusieurs et diverses sépultures d'anciens roys de la famille de Mérin, lesquelles sont décorées de fort beaux ornements et pierres de marbre avec épitaphes et lettres gravées en icelles, enrichies de vives couleurs, etc. »

Les ruines de ce palais sont encore visibles sur la hauteur qui domine le bastion nord de la ville. L'emplacement était admirablement choisi. La vue passant au-dessus de l'étroite vallée où se pressent les constructions de Fès-Elbâli, s'y étendait jusqu'aux lointaines cimes du Moyen Atlas. Par sa situation comme par sa structure, ce palais devait avoir l'aspect d'un de ces châteaux forts que certains cheikh chleuh (berbères) construisent encore aujourd'hui dans les montagnes du Sous.

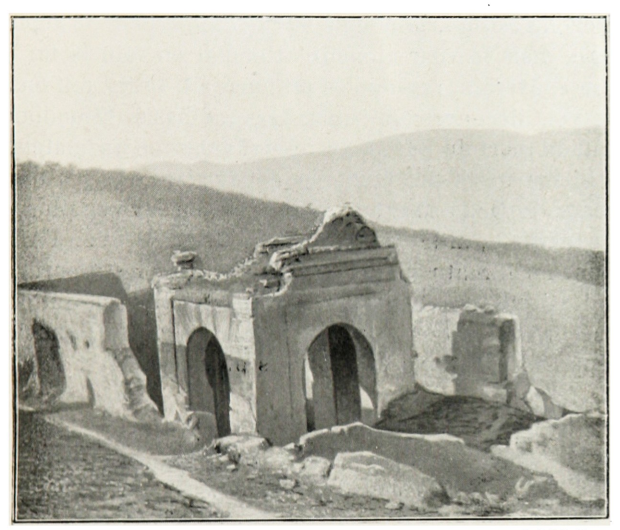
A une courte distance de ce palais, au Qolla, butte [1] dominant le cimetière actuel de Bab-Elgisa, sont les tombeaux décrits par Léon l'Africain. Le Kitâb Elistiqsa nous donne le nom des princes qui y sont enterrés. Le premier fut l'Émir Abdelaziz ben Aboulhasen, mort près de Tlemcen (794 H.) et transporté à Fès où il fut enterré « dans la mosquée de son qsar [2] ». Les trois autres furent : Aboulabbas ben Abousâlem, mort à Taza et transporté au Qolla (796 H.); Abdelaziz ben Aboulabbas, fils du précédent, enterré près de son père (799 H.); enfin Abdelhaqq ben Abou Saïd, égorgé

1. Cette butte nommée Qolla par les historiens arabes est communément appelée aujourd'hui Qboub Beni Merin, c'est-à-dire tombeaux des Mérinides; les taleb pourtant emploient parfois le mot Qolla ou Qlal.

2. Intiqsa, tome II, pages 124 et suivantes.

à Fès, enterré d'abord dans une mosquée de Fès le Neuf et transporté ensuite au Qolla.

Les tombeaux sont encore au nombre de quatre, deux au sommet de la butte, le troisième, dont la qoubba est encore intacte, un peu au-dessous, enfin le qua-



Cliché Jaffary

Ruines d'un mausolée mérinide.

trième au centre d'une petite mosquée ruinée : c'est sans doute celui de Abdelaziz ben Aboulhasen. Presque tous les autres princes mérinides furent enterrés hors Fès, à Marrâkech, comme Yaqoub ben Abdelhâqq, ou à Chêlla, près de Rabat.

L'un d'eux, pourtant, et non des moins fameux, l'émir Abou Inân ben Elhasen finit tragiquement ses

jours dans sa capitale. Étant tombé gravement malade, il avait désigné pour lui succéder son fils Abou Zidân. Le choix ne plut pas à son vizir Elhasan-Elfondoudi qui, profitant de la maladie de son maître, fit proclamer le frère cadet de Bou Zidân sur lequel il comptait avoir plus d'action. Le lendemain, comme il avait annoncé la mort du Sultan, le peuple se rassembla pour la sépulture, mais le vizir anxieux attendait en vain la fin de son souverain, l'agonie se prolongeait. Craignant enfin de voir découvrir sa supercherie, Elhasan Elfondoudi hâta la mort du Sultan en l'étouffant sous un matelas.

Si les murs des coupoles construites sur les tombeaux du Qolla sont encore debout, on n'y voit plus ni les marbres, ni les inscriptions dont parle Léon l'Africain. Ils furent ruinés, sans doute, lors des désordres qui mirent fin au règne des Mérinides et les Sultans chérifs se gardèrent d'entretenir ces constructions qui rappelaient le souvenir de leurs prédécesseurs.

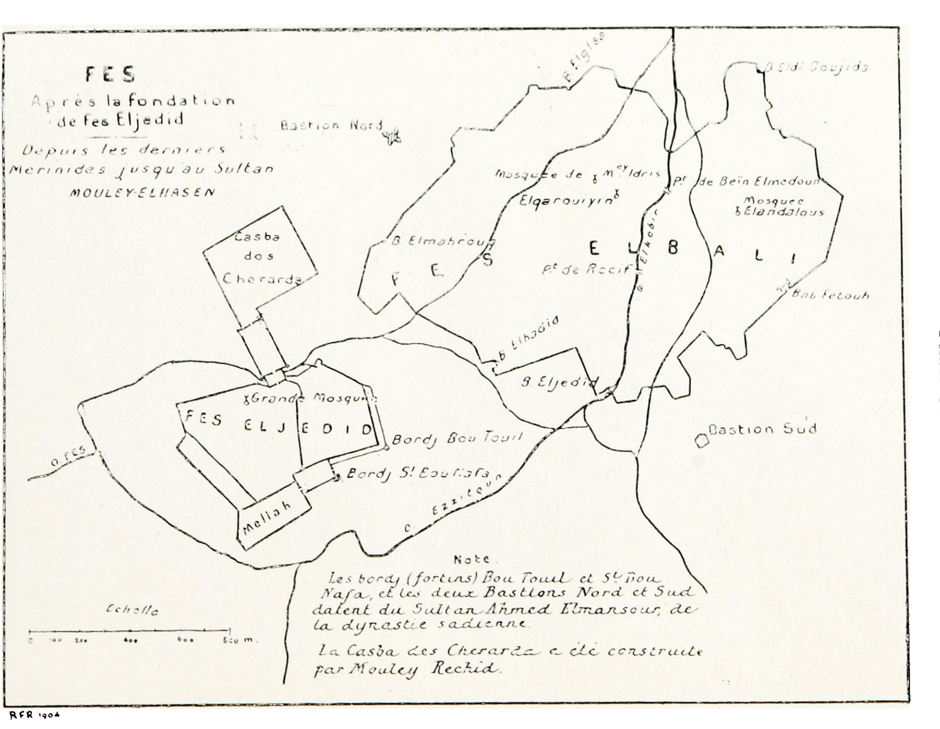
# CHAPITRE V

## ÉPOQUE MODERNE
## LES DYNASTIES CHÉRIFIENNES

SOMMAIRE. — Les défenses de Fès : les deux bastions et les borj. — Mouley Rechid : organisation du Guich de Fès; la Casba du Khemis et le pont du Sebou. — Fès délaissé par Mouley Ismaïl. — Travaux entrepris par Mouley Sliman : mosquées et medersas nouvelles, — Mouley Elhasen : réunion de Fès Eljedid et de Fès Elbâli. L'Aguedal et le nouveau Mechouar.

Fès resta jusqu'en 1550 au pouvoir des derniers Mérinides. Le 15 février de cette année il tomba, après un long siège, au pouvoir du fondateur de la dynastie Saadienne, Mohammed Elmehdi.

Une ère nouvelle s'ouvrait pour le Maroc. Depuis la chute des Idrissites, les dynasties berbères avaient déchiré le Maghreb de leurs rivalités et de leurs luttes, mais ces dissensions cessaient devant le sentiment de crainte qu'inspirèrent la chute des dernières monarchies musulmanes d'Espagne et l'établissement des Espagnols et des Portugais les uns sur la côte méditerranéenne, les autres sur la côte atlantique du Maroc. Forts de l'autorité que leur donnait leur qualité de descendants du prophète, les Chorfa essayèrent de


FES
Après la fondation
de Fes Eljedid
Depuis les derniers
Merinides jusqu'au Sultan
MOULEY-ELHASEN
Bastion Nord
B. Elglse
B. Sidi Boujida
Mosquée de Mey Idris
Elqarouiyin
Pt de Beïn Elmedoun
Mosquee Elandalous
B. Elmahrouq
F E S   E L B A L I
Elkebir
Pt de Recif
Bab Fetouh
Casba des Cherarda
B. Elhadid
B. Eljedid
Grande Mosquée
FES ELJEDID
Bordj Bou Touil
Bordj St Bou Nafa
Bastion Sud
O. FES
Mellah
C. Ezzitoun
Note.
Les bordj (fortins) Bou Touil et St Bou Nafa, et les deux Bastions Nord et Sud datent du Sultan Ahmed Elmansour, de la dynastie sadienne.
La Casba des Cherarda a été construite par Mouley Rechid.
Echelle
0 100 200 400 600 800 m.
RFR 1904

redonner à l'Islam occidental la cohésion qui lui faisait défaut sous les derniers Mérinides.

Fès, qui avait déjà la prépondérance religieuse, devait jouer un rôle important dans la Renaissance islamique du XVIe siècle qui aboutit à l'état social actuel du Maroc. Il eut aussi la mission civilisatrice qu'il avait déjà remplie pour les Almoravides et les Almohades. Les Chorfa, comme leurs devanciers, perdirent rapidement leur rudesse saharienne dans la capitale des Mérinides[1]. C'est là que Mohammed Elmehdi organisa l'administration du pays et régla le cérémonial de la Cour. Mais Fès n'allait plus être comme sous les Mérinides capitale exclusive. Les nouveaux venus qui avaient entrepris l'unification de l'Empire — œuvre à laquelle ils ne réussirent qu'imparfaitement — allaient dorénavant et jusqu'à nos jours résider alternativement à Fès ou à Marrâkèch, selon que les soulèvements des tribus du nord ou du sud de l'Empire exigeaient leur présence dans l'une ou l'autre des deux capitales[2].

Les seuls monuments qui perpétuent à Fès le souvenir de la première dynastie chérifienne sont les deux bastions qui dominent au nord et au sud Fès Elbâli. Ces deux bastions furent construits en 990 (H.) sur l'ordre du sultan Ahmed Elmansour en même temps

1. « On raconte que depuis leur entrée à Fès le prince et ses courtisans, qui étaient alors vêtus de casaques jaunes et portaient la trace visible de leur existence bédouine, avaient fait les plus grands efforts pour acquérir les manières des gens des villes et en prendre les habitudes. » Nozhet Elhadi (traduction Houdas).

2. Les Chorfa Saadiens, originaires du Draa, résidaient cependant de préférence à Marrakech. Les Chorfa Filala ou Alaouites (dynastie actuellement au pouvoir) au contraire préféraient le séjour de Fès ou de Meknès.

que les bastions de Larache. Solidement bâtis en pierres de taille par des esclaves chrétiens, leur architecture, qui n'a rien d'arabe, rappelle les fortifications européennes du XVIe siècle[1]. Le même prince, d'après le Jedouet Eliqtibâs, fit également construire les grands borj qui sont près de Fès Eljedid[2]. Ces deux fortins, dominant l'un Bâb Fetouh, l'autre Bab Elgisa, semblent plutôt destinés à dominer Fès qu'à le défendre. Il ne faut pas oublier que les premiers Saadiens n'avaient pu s'emparer qu'après un siège long et pénible de la ville restée fidèle aux Mérinides. Depuis cette époque, le loyalisme de ses habitants a toujours été assez précaire. Fier de la protection de Mouley Idris et du prestige que lui donnent ses savants et ses chorfa, Fès a conservé jusqu'à nos jours un esprit frondeur et prompt à la critique. Sa population fut presque constamment favorable aux marabouts contre lesquels le pouvoir central eut à lutter et ses révoltes eurent souvent un caractère religieux[3]. Aussi, pendant les deux derniers siècles son histoire est-elle étroitement mêlée à celle de toutes les séditions et à tous les soulèvements. A l'origine, les deux Adoua de la ville primitive étaient souvent en guerre entre elles; de même, on vit parfois, à l'époque moderne, Fès Elbâli fermer ses portes et

1. Il doit s'agir du borj de Sidi Bou Nâfa, de celui de Bou-Touîl et de Borj Elmeherres (borj brisé) qui fut miné sous le règne de Mouley Abdallah et n'a pas été relevé de ses ruines.

2. Le nom français de bastions, qu'employaient sans doute les esclaves chrétiens leur est resté en arabe... On désigne encore sous le nom de *bastioun* ces deux fortins au lieu d'employer le mot borj.

3. Ce furent tout récemment les critiques des Oulema et des Chorfa de Fès et les bruits qu'ils faisaient répandre dans les tribus sur le genre de vie et les tendances du Sultan actuel qui déterminèrent l'insurrection de Bou Hamara.



Cliché Veyre

Le borj Elmeherres; fortin appartenant au parc du palais et miné lors du siège de Fès sous le règne de Mouley Abdallah.

soutenir des luttes contre Fès Eljedid résidence du souverain et des guich, c'est-à-dire des familles militaires.

Nous avons vu que les différentes dynasties berbères qui régnèrent sur le Maroc depuis la chute des Idrissites, s'appuyèrent toujours sur leurs tribus d'origine. C'était pour avoir près de lui les Beni Merin que Yaqoub ben Abdelhaqq construisit Fès Eljedid.

Lorsque les chérifs furent au pouvoir, ils comprirent la nécessité d'avoir aussi autour d'eux quelques troupes sur lesquelles ils pussent particulièrement compter. Ils s'appliquèrent donc à former dans la population certains éléments qui leur fussent liés par l'intérêt et la tradition. C'est ainsi que les Cheraga et les Oudeya furent amenés à camper au nord de Fès, et dans la plaine de Saïs. Ces tribus, que l'on nomme tribus de Guich[1] ou tribus makhzen étaient destinées à constituer l'armée ; en échange des services militaires qu'elles devaient rendre au souverain, elles reçurent des terres et des exemptions d'impôts.

Ce fut pour les Cheraga qu'il venait de constituer en Guich que Mouley Rechîd, le premier sultan de la deuxième dynastie des Chorfa, les Alaouides, actuellement au pouvoir, fit construire la *casba du Khemis*, sur l'emplacement de l'ancien camp des Lemtouna (Almoravides), au lieu dit alors parc de Ben Salah[2].

1. Guich est la prononciation marocaine du mot arabe djich جيش, armée. — L'organisation du guich, commencée par les Saadiens, fut définitivement achevée par Mouley Ismaïl, qui créa le guich des Abid ou des Bouakhar. Le Kitâb Elistiqsa (traduction Fumey) en donne l'historique complet.

2. Ben Salah, chef des Andalous, avait dirigé la défense de Fès, lors du siège entrepris par Mouley Rechid pour s'emparer de la ville. Il fut mis à mort, ainsi que ses compagnons, après la victoire de ce prince. Ettorjemân (traduct. Houdas).

Cette casba, attenante par un de ses angles à la porte nord de Fès Eljedid, doit son nom à la proximité du grand marché qui se tient le jeudi[1] près de Bab Elmahrouq. Elle porta successivement le nom des tribus de Guich, auxquelles elle fut affectée; d'abord casba des Cheraga, elle devint casba des Oudeya; puis, lorsque les Oudeya furent dispersés après leur révolte contre Mouley Abderrahman, en 1824, elle fut attribuée aux Cherarda, qui les remplacèrent dans le Guich de Fès. Le nom de Casba des Cherarda lui est actuellement donnée, concurremment avec celui de Casba du Khemis.

Mouley Rechîd paraît avoir eu pour Marrakech moins de goût que ses prédécesseurs, les Saadiens; ses préférences étaient pour Fès, où il fut transporté après sa mort[2]. Indépendamment de la casba des Cherarda, on lui doit le pont du Sebou, le plus beau du Maroc[3], qu'il fit construire à une demi-heure de la ville, pour rendre plus aisées les communications avec la vallée de Taza et la région Est de son empire. C'est aussi à lui qu'on doit la medersa Echcheratîn[4], élevée dans le quartier appelé de son temps Dar Ebacha Azzouz, et qui est, après la Bouanania, la plus belle medersa de Fès.

Le séjour de prédilection de Mouley Ismaïl et de ses fils était Meknès, le Versailles marocain. Ce n'était

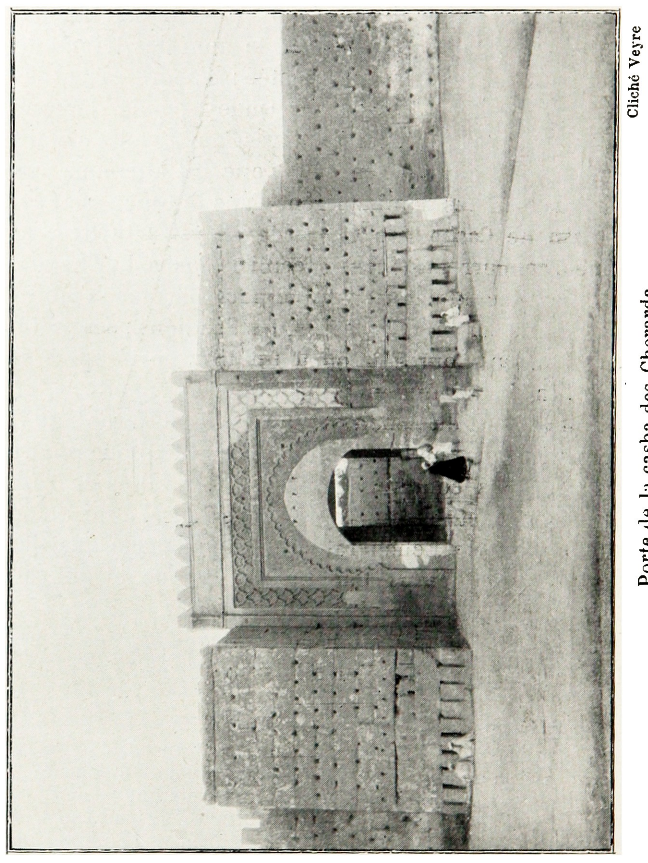
1. Jeudi se dit en arabe *Elkhemis*.

2. Mort à Marrakech, Mouley Rechîd fut transporté à Fès, et enterré dans la qoubba de Sidi Harazem, près de Bab Fetouh.

3. Les ponts sont fort rares au Maroc, et ceux qui existent ont été jetés sur des cours d'eau de peu d'importance, où leurs constructions ne pouvaient présenter de grandes difficultés; aussi le pont du Sebou, unique en son genre, est-il l'objet de l'admiration des indigènes.

4. Echcheratîn... les Cordeliers. La rue porte encore ce nom aujourd'hui; elle était anciennement occupée par des établis de cordeliers.

qu'avec appréhension, et d'une façon passagère, que



Cliché Veyre

Porte de la casba des Cherarda.

les princes Alaouides venaient alors habiter leur palais de Fès Eljedid, au milieu des turbulentes et exigeantes

tribus du Guich, et près de la population citadine, frondeuse et pleine de morgue, de Fès Elbâli.

Mouley Ismaïl poursuivait même les habitants de Fès d'une haine telle, qu'à la suite des vexations qu'il leur faisait subir, ces derniers commencèrent à émigrer, et la ville se dépeupla. Aussi ce prince, qui disposait pour ses travaux de tant d'esclaves chrétiens, et qui fut à Meknès un si grand bâtisseur[1], ne laissa-t-il pas de monuments à Fès. Il n'en fut pas de même de ses successeurs[2].

Mouley Abdallah, son fils, éleva à proximité du palais, la mosquée qui porte son nom, et où se trouve son tombeau. Il y adjoignit, pour les étudiants de Fès Eljedid, la medersa qui existe encore. C'est aussi au règne de ce prince que remonte la création du parc du *Dar Eddebibagh*, situé à 3 kilomètres environ de Fès Eljedîd, dans la direction de Ras Elma, et dont le nom se retrouve souvent dans les chroniques des deux derniers siècles.

Lors de son avènement au pouvoir, en 1729, Mouley Abdallah eut à soutenir un long siège contre Fès. Au cours des opérations d'investissement, que dirigeait le fameux Ripperda, il campait avec ses troupes à l'emplacement du Dar Eddebibagh actuel[3]; il y construisit une maison et y fit des plantations. Il dut souvent s'y

1. Mouley Ismaïl voulait imiter à Meknès l'existence de Louis XIV à Versailles. La gloire du roi de France l'avait beaucoup frappé. On sait qu'il avait envoyé à Versailles un ambassadeur, Ben Aïssa, demander la main de Mlle de Conti; lui-même reçut un ambassadeur français, le baron de Saint-Amand.

2. On sait pourtant (voir chap. Ier) que Mouley Ismaïl fit agrandir et réparer la Zaouiya de Mouley Idris.

3. L'endroit portait déjà son nom qui signifie en arabe *la maison du petit tanneur;* mais il n'y existait alors aucune construction importante.

réfugier au cours de son règne fort troublé, lorsque les séditions le contraignaient à fuir de Meknès ou de Fès, et cette maison de campagne devint son séjour de prédilection [1]. Il songea même à en faire une ville, car à la fin d'un autre siège de Fès, en 1747, une des conditions qu'il imposa aux habitants de Fès Eljedîd était de détruire les maisons que les Arabes révoltés possédaient en ville pour les rebâtir ensuite avec les matériaux de démolition à Dar Eddebibagh [2].

Le Dar Eddebibagh resta dans l'état où le laissa Mouley Abdallah jusqu'au règne de Mouley Elhasen, qui le répara. Fort modeste d'apparence, le château ou plutôt la maison de campagne du sultan, aurait l'air d'une grande ferme carrée sans la petite mosquée dont le minaret apparaît au-dessus des murs d'enceinte. En dehors de l'habitation proprement dite se trouve un enclos où l'on peut faire camper des troupes. Le parc fort spacieux et entouré seulement d'une haie de roseaux donne à l'ensemble l'aspect pittoresque d'une sorte d'oasis dans la plaine humide et nue de Saïs.

Les princes Alaouides témoignèrent comme les Mérinides une grande sollicitude pour l'instruction et semblent avoir voulu donner un éclat nouveau à l'Université Idrissite, qui n'avait pas traversé sans en souffrir la période tourmentée qui suivit la mort de Mouley Ismaïl. Toutes les medersas de Fès dont nous n'avons pas mentionné la construction par les Beni Merin [3] furent élevées par eux. Le fondateur de la dynastie, Mouley Rechîd, fit construire la medersa Echcheratin. Mouley

1. Ce fut là qu'il mourut, en 1757.
2. Ettorjemân (traduct. Houdas).
3. Voir page 53.

Abdallah adjoignit à la mosquée qui porte son nom une medersa pour les étudiants de Fès Eljedid. Son fils Sidi Mohammed (1757-1790) fit élever la mosquée et la medersa de Bab Elgisa attenantes à la porte de ce nom. Enfin plus récemment Mouley Slimân fit reconstruire la mosquée et la medersa Eloued [1] dans le quartier des Andalous.

Ce dernier prince entreprit au commencement du XIX^e siècle de grands travaux publics dans sa capitale. Il fit notamment paver Fès Eljedîd, réparer le pont du Résif et reconstruire les portes Bab Fetouh et Bab Beni Msafar [2] tombées en ruine. On lui doit aussi les belles mosquées de l'époque moderne à Fès : celle du Resîf, commencée par son père Mouley Yezid et les mosquées du Diouân et de Echcherabliyin qui n'étaient avant son règne que de simples oratoires[3]; il fit élever en outre la Zaouiya et la coupole de Sidi Boughâleb près de Bab Fetouh [4].

Jusqu'au règne de Mouley Elhasen, le père et le prédécesseur du sultan actuel, les deux villes étaient encore complètement séparées. Si l'on en excepte la casba des Cherarda, — qui ne fait pas à proprement parler partie de la ville, — Fès Eljedîd était resté, du moins dans son ensemble, tel que l'avait laissé l'Emir Yaqoub ben

1. La medersa Eloued n'est plus qu'une mosquée; l'école attenante a été supprimée sous le règne de Mouley Elhasen sur la demande des habitants du quartier qui avaient à se plaindre de la turbulence des tolba qui la peuplaient.

2. Actuellement Bab Sidi Bou-Jida.

3. Ces mosquées ont reçu leurs noms des quartiers où elles se trouvent. Le minaret des Echcherabliyin semble être de l'époque mérinide; l'entrée et le minaret de cette mosquée sont d'un effet très pittoresque.

4. Kitâb Elistiqsa (4^e partie, page 171) et *Salouet Elanfas*.

Abdelhaqq son fondateur. Mais de grands travaux entrepris par Mouley Elhasen modifièrent profondément sa physionomie.

Ce souverain, après son avènement, en 1873, dut s'emparer de vive force de Fès Elbâli qui, soulevé par un tribun populaire, Elhadj Ahmed Erraïs, avait fermé ses portes et refusé la *beïa*[1]. L'opération ne fut pas aisée. Même avec une artillerie rudimentaire le bombardement de la ville, enserrée entre deux hautes collines qui la dominent, est facile, mais on n'osait y procéder[2] de crainte que quelque obus n'atteignît le sanctuaire de Mouley Idris, ce qui eût produit le plus mauvais effet; or, le nouveau Sultan dont le pouvoir était encore mal assuré devait ménager le fanatisme susceptible de son peuple.

La lutte se fût prolongée longtemps et la résistance de Fès eût produit dans le pays un effet désastreux, si un soldat audacieux, le caïd Menou, n'avait pu réussir à pratiquer une brèche dans la casba des Filala, ce qui contraignit les habitants de Fès à mettre bas les armes. Mouley Elhasen, très frappé de cet événement, comprit l'avantage qu'il y aurait à relier les deux villes de façon à pouvoir, de Fès Eljedîd, ville militaire et makhzen, pénétrer dans Fès Elbâli, la grande cité mauresque; c'est dans ce but qu'il construisit le palais de Bou-Jeloûd et fit enclore le long faubourg de ce nom, où campent actuellement les troupes. Ce faubourg n'est qu'une sorte de passage muré conduisant du *méchouar*

1. La *beïa* est le serment d'obéissance que les tribus et les villes du Maroc doivent prêter à chaque souverain lors de son avènement.

2. On bombarda pourtant le haut du quartier du Talaa, éloigné de Mouley Idris; le minaret de la Bouanania fut en partie endommagé par un boulet.

à la rue qui aboutit à Bab Elmahrouq. De même le palais possède une entrée à proximité de Fès Eljedîd et une autre dans la partie supérieure de la ville, au Betha.

Les travaux que Mouley Elhasen effectua au Dar Elmakhzen furent aussi considérables. Presque tous les palais furent réparés ou reconstruits, notamment celui de Lalla Amina auquel il adjoignit une mosquée privée construite selon ses indications. Le parc du palais fut augmenté de deux immenses enclos : l'aguedal et le nouveau Mechouar. Enfin, il fit construire près de Bab Segma, à l'entrée de Fès Eljedîd, la fabrique d'armes, actuellement dirigée par des officiers italiens et pour laquelle il détourna une partie de l'Oued Fès.



Cour du palais et minaret de Lalla Amina.

# CHAPITRE VI

## FÈS ELJEDID

SOMMAIRE. — Les populations de Fès Eljedid. — Le Mellah et les Israélites. — Le Dar Elmakhzen. — Les Mosquées. — La casba des Cherarda et Bou-Jeloud. — Gouvernement de Fès Eljedid.

Bien qu'elles soient désormais comprises dans une même enceinte, les deux villes de Fès, séparées par le palais et les jardins de Bou-Jeloud, ont conservé leurs caractères profondément différents : la nouvelle ville est arabe, l'autre est une cité mauresque.

Situé en plaine au bord du plateau qui termine aux premiers contreforts du zalagh la plaine de Saïs, Fès Eljedid a conservé l'apparence d'une cité bédouine. On n'y voit pas les *zellij*, faïences vernies et coloriées, et les colonnades qui embellissent les demeures des maures de Fès Elbâli ; les maisons, presque toutes pauvres et quelques-unes en ruine, n'ont qu'un seul étage et le sol des cours intérieures est en terre battue. La ville étant légèrement plus élevée que le niveau de la rivière, il n'a pas été possible d'y aménager un système d'irrigation perfectionné. Il ne peut donc y avoir les *riad*[1]

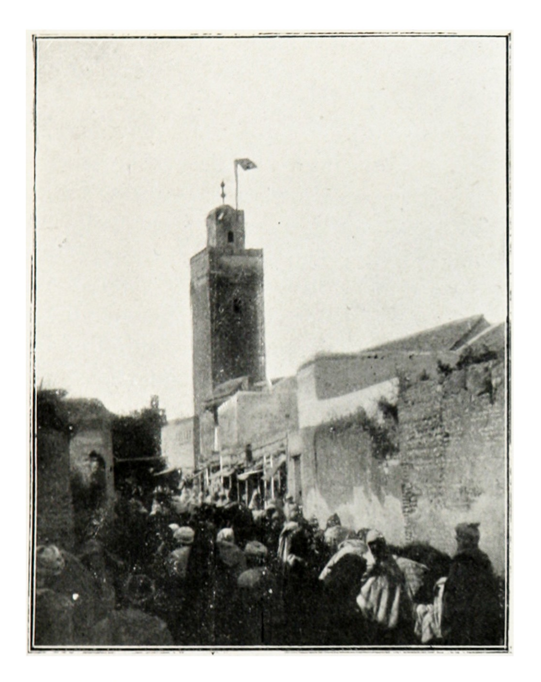
1. Voir chapitre X.

et les jardins d'orangers, de citronniers et de grenadiers qui sont d'un si pittoresque effet dans certains quartiers de la ville basse; de vieux ceps et des figuiers séculaires ombragent seulement les cours de quelques maisons et de certaines rues, comme dans les villages berbères. — C'est là que demeurent ou campent avec leurs familles les mokhaguis, msakherin et autres soldats du guich, Cheraga, Oudeya, Ehl Sous, etc. Une grande partie d'entre eux suit le Sultan dans ses expéditions ou pendant ses séjours à Marrakech, sa capitale du Sud. Pendant ces absences de la cour et du Makhzen, Fès Eljedîd est morne et désert.

Une longue et large artère, traversant du nord au sud la ville des Mérinides, du vieux mechouar à *Bab Essemarîn*[1], constitue le souq ou marché. Elle contraste par son aspect avec les ruelles étroites et sombres qui forment la qaïseriya de Fès Elbâli. Entre les deux rangées de boutiques, les *dellal*, crieurs publics, vendent à la criée tout ce qui peut tenter la convoitise des bédouins et les objets nécessaires à la vie des camps : vieux tapis, vieilles selles, bouillottes en cuivre ou en ferblanc, burnous d'occasion, en laine ou en drap gros bleu déteint par la pluie, armes à profusion, depuis le long fusil à pierre jusqu'au plus moderne winchester, enfin les poignards marocains : *qoumiya* aux lames recourbées, ou *khandjar* droits, que les soldats savent employer aux usages les plus variés. Lorsque le Sultan est en résidence à Fès, un peuple bariolé se presse au-

1. *Bab Essemarîn*, la porte des maréchaux ferrants, doit son nom aux établis de maréchaux qui se trouvaient à proximité. C'est une haute porte voûtée et coudée qui fait communiquer Fès Eljedîd avec le borj de sidi Bou-Nafora et le Mellah. Un passage s'ouvrant sous la voûte même de Bab Essemarîn donne accès au Dar Elmakhzen.

tour de ce bric-à-brac en quête d'une « occasion » : askars bruyants à la courte veste rouge, cavaliers du guich à la haute chechia pointue et au burnous flot-



Grande rue de Fès Eljedid avec le minaret de Jamaa Elhamra.

tant, nègres *bouâkhar*, enfin la foule grise des *nouaïb*[1].

1. L'institution du corps des Bouakhar, ou garde nègre, remonte à Mouley Ismaïl. Ils sont ainsi nommés parce qu'ils avaient été placés à leur origine sous la protection de sidi Elboukhari.

Les *Nouaïb*, pluriel arabe de naïba, sont les contingents que les tribus naïba, c'est-à-dire celles qui ne font pas partie du guich, envoient au Sultan lorsqu'elles en sont requises.

A l'est de cette longue artère sont le Dar Elmakhzen et le quartier de Mouley Abdallah; de l'autre côté, les quartiers de Cheraga près des jardins de Bou-Jeloud et de *Zebbala* ou Zebbâlet Ennesara[1]. Ce dernier était autrefois habité par les esclaves chrétiens; on y montre encore la prison souterraine où ils étaient enfermés à l'époque de Mouley-Ismaïl.

Indépendamment de ces quartiers, deux *borj*, fortins construits à l'européenne par des esclaves chrétiens sous le règne du sultan Saadien Elmansour[2], dominent l'étroite vallée au fond de laquelle serpente la brancbe sud de l'Oued Fès et défendent de ce côté l'abord de la ville haute. Ce sont le *Borj Touil* et le *Borj de Sidi Bou Nafaa*, près desquels quelques maisons de pauvre aspect, habitées par des familles du Tafilelt et du Sous, faisant partie du guich, forment deux quartiers spéciaux. Le Borj Touil attenant à Zebbala est un enclos long et étroit terminé par la redoute qui constitue le borj proprement dit. Au-dessous, en dehors des murs, sont le pont de Bou-Touil, et un vaste bassin qui sert de lavoir public à Fès Eljedîd; par les ouvertures dépourvues de canons du fortin les femmes y puisent, le soir, balançant à l'extrémité de longues cordes de primitives amphores de grès. Le bordj de Sidi Bou-Nafaa doit son nom à un obscur *seyid* (marabout) enseveli à proximité. Il défend l'entrée du Mellah qui, en temps de troubles, est parfois menacé de pillage par les Beni Mtir. Deux portes y donnent accès, *Bab Essemarin* qui communique avec les autres quartiers de Fès

1. Littéralement : fumier ou dépotoir des chrétiens. La prison de zebbala est actuellement affectée aux prisonniers politiques, caïds destitués, prisonniers faits dans les insurrections, etc.
2. Voir au chapitre précédent.

Cliché Veyre

Le Borj Boutouil.

Eljedib et *Bab Sidi Bou-Nafaa*, ou *Bab Eljiâf*[1], qui s'ouvre sur la campagne. Entre les deux s'étend un petit marché, le souq de Sidi Bou-Nafaa, à l'extrémité duquel s'ouvre la porte du Mellah.

Adossé aux murs et au parc du palais, presque séparé de la ville par Bab Essemarin qui, plus que Bab Eljiâf, est la véritable porte de Fès Eljedid, le quartier juif, est, comme toute chose à Fès, resté ce qu'il était il y a des siècles. De nos jours encore, les israélites sont tenus de résider dans le quartier construit à leur intention par le sultan mérinide Yaqoub ben Abdelhaqq, fondateur de Fès Eljedid; mais ils se sont multipliés, depuis des siècles et y sont fort à l'étroit. La population israélite compte environ dix mille âmes, dépassant d'un tiers la population musulmane sédentaire du reste de la ville haute. Les étages ont donc dû s'ajouter aux étages, les maisons sont hautes et les rues étroites; une foule s'y presse aussi bruyante et agitée que la foule islamique est silencieuse.

Tous portent le costume indigène dont les israélites des villes de la côte commencent à s'affranchir : la lévite noire, la jellaba ou le burnous ouvert sur le côté pour ceux d'entre eux qui sont aisés, des haillons quelconques pour les autres. Mais chaussures et coiffures doivent être uniformément noires; les babouches jaunes et les chechias rouges des musulmans leur sont interdites. Les femmes ne portent pas le costume pittoresque des juives de Tunis : une robe et un corsage en

1. Le nom de Bab Eljiaf, littéralement porte des Charognes, qui lui est donné concurremment avec celui de Bab Sidi Bou Nafaa, provient de ce qu'à proximité se trouve un dépotoir où l'on transporte les cadavres des chevaux, ânes ou mules qu'on y laisse pourrir en plein air.

velours guilloché les jours de fête, un jupon et une sorte de camisole trop échancrée, pour les personnes de condition modeste, un fichu ou un châle imitant souvent le cachemir, constituent leurs costumes habituels. Elles ne diffèrent guère ainsi des juives des autres villes du Maroc ou de la province d'Oran; la seule particularité de Fès est, pour les juives comme pour les musulmanes, le *hamtouz*, foulard de soie rigide disposé sur la tête comme une mitre et serré autour du front par un bandeau formant une couronne de bijoux, lorsque la femme est parée.

Dans la ville musulmane, les femmes sortent peu et traversent rapidement les rues, silencieuses et uniformément drapées dans leurs haïks blancs. Ici, au contraire, elles vont librement faire leurs emplettes, le visage et la gorge à découvert, encombrant les marchés de leurs disputes et de leurs marchandages bruyants. Les jeunes musulmans venus au Mellah pour s'enivrer en cachette de *Mahiya*[1], malgré le Koran et les ordres sévères du pacha, s'attardent souvent à contempler cette foule féminine; parfois des intrigues se nouent qui se terminent par un mariage et par la conversion à l'Islam d'une jeune israélite, au grand scandale de la communauté. Rares pourtant sont les beautés parmi les filles d'Israël; la plupart sont vite flétries par les mariages précoces[2]: hommes, femmes et enfants, poussés trop vite dans la chaleur humide des rues étroites et profondes où le soleil ne pénètre jamais, ont presque tous l'air étiolé et le teint blafard.

1. Eau-de-vie de fruits fabriquée au Mellah et dont les juifs marocains font grand abus.

2. Les jeunes juives se marient vers dix ou douze ans, parfois plus tôt. On ne voit donc au Mellah que des fillettes et des femmes mariées.

Le Dar Elmakhzen, longue suite de cours et de constructions enchevêtrées, est à lui seul aussi grand que tout Fès Eljedid.

D'abord, à partir de Bab Segma, un vaste enclos entre de hautes murailles flanquées aux quatre coins de tourelles carrées : c'est là qu'est la fabrique d'armes



Cliché Veyre

Cour du Vieux Mechouar.

de construction récente, dont la porte, de style mi-oriental, mi-européen, détonne étrangement au milieu des murs mérinides. Puis la cour du vieux méchouar. La porte monumentale qui y donne accès, haute ouverture ogivale ornée d'arabesques en briques émaillées, a été réparée par Mouley Elhasen, et une inscription en mosaïque donne la date de cette réparation, 1292 de l'hégire (1876). C'est sous cette porte que le Pacha du

guich des Cheraga rend la justice au milieu des ses mokhaznis. Vis-à-vis, à l'entrée du méchouar, est le prétoire du Pacha de Fès Eljedid [1]. Le public a accès dans ses deux premières cours qui conduisent de Bab Essêgma à Bou-Jeloûd et au souq.

A la porte du méchouar commence le Dar Elmakhzen proprement dit. Au rez-de-chaussée de hauts bâtiments blanchis à la chaux et sans ornements extérieurs sont les pièces affectées à chaque vizir pour les services de son ministère; toutes donnent sur une place rectangulaire. C'est là que chaque matin siège le makhzen et les affaires y sont traitées avec la simplicité apparente d'un gouvernement patriarcal. Chaque vizir est assis sur une natte au centre de sa *benika;* à sa droite et à sa gauche prennent place ses secrétaires selon leur rang hiérarchique; 1er secrétaire de droite, 1er secrétaire de gauche, etc. Au premier étage, un pavillon ayant vue sur le méchouar par une large baie ogivale est réservé au Sultan.

Un pavillon pour le souverain, quelques pièces analogues à nos corps de garde pour ses ministres, une cour où pêle-mêle causent entre eux mokhaznis, msakhkherin, caïds des tribus mandés à la cour, solliciteurs, fonctionnaires révoqués attendant un retour de la fortune, etc. Tel est le décor, le même depuis des siècles, dans lequel siège le makhzen... Les étrangers seuls en sont frappés. Ce genre de simplicité est naturel aux musulmans maghribins et n'exclut pas l'orgueil. Ces vizirs habitent presque tous de superbes palais,

1. Fès est administrativement divisé entre trois gouverneurs; celui de la ville proprement dite, c'est-à-dire, Fès Elbâli; celui de Fès Eljedid, et le Pacha des Cheraga qui a juridiction sur ses contribuables habitant la ville et aussi sur le Mellah.

mais n'y reçoivent que leurs invités. De même, les riches négociants maures qui habitent avec leurs familles de luxueuses maisons n'ont dans le quartier des affaires qu'une échoppe dont ne voudrait pas le plus humble de nos boutiquiers. Toute la vie publique se passe sans aucun apparat, sauf le luxe des vêtements et des montures. De plus, il y a là pour le Makhzen une nécessité ; il faut qu'il puisse se déplacer facilement et que les affaires de l'État puissent être traitées de la même façon pendant les expéditions qui durent parfois de longs mois.

A l'extrémité du Dar Elmakhzen, près du Mellah est une autre porte, Bab Boujât, qui donne accès dans la cour des petites fontaines « Elkhesisât » où siège parfois aussi le Makhzen.

Attenant au Dar Elmakhzen sont les palais où habitent le Sultan et son harem. De la plaine de l'Oued Fès on peut en apercevoir les hautes constructions recouvertes de tuiles vertes, privilège chérifien, et le pavillon bleu où a lieu la réception solennelle des ambassadeurs [1]. Le parc de Lalla Amina prolongé par les plantations nouvelles de l'Aguedal termine le palais. De même, attenant à l'Aguedal, le Dar Elmakhzen est complété par le

1. Il est d'usage que les Ministres plénipotentiaires accrédités à Tanger aillent présenter au Sultan leurs lettres de créance en ambassade extraordinaire. Jusqu'en 1902, les ambassadeurs étaient reçus dans la cour du Méchouar par le Sultan à cheval, cérémonial décrit par les historiographes des Ambassades (Loti, Charmes, De Amicis, etc.). Depuis le séjour de la cour à Rabat au commencement de l'année 1902, les Ambassadeurs sont reçus dans une salle du palais.

Le pavillon bleu de Fès construit en 1902, au retour du Sultan actuel à Fès, domine un long jardin dessiné à l'européenne. Sur l'un des côtés sont les cages des animaux féroces, lions, panthères, etc., dont les Sultans marocains ont de tout temps été très amateurs.

grand enclos qui forme le nouveau méchouar où le Sultan passe ses troupes en revue et reçoit, aux fêtes, les délégations des tribus. Dans les orangers du parc de Lalla Amina, long et effilé comme une aiguille, s'élève le minaret de l'oratoire du palais, construit récemment par Mouley Elhasen.

En dehors du Dar Elmakhzen, les seuls monuments de Fès Eljedîd sont ses mosquées, car s'il y a plusieurs oratoires comme Lalla Gheriba, Sidi Bounafaa, etc., aucun de ces marabouts n'est intéressant. Toutes les maisons sont de pauvre aspect : les membres du Makhzen, et même ceux des caïds du guich qui sont dans une situation aisée ont leurs demeures en ville [1]. On les voit chaque matin arriver au palais à mule, entourés de leurs serviteurs, à l'heure de la *makhzenia*. Au Mellah même, où l'on compte quelques Juifs aisés, l'espace est trop mesuré, les maisons les moins vilaines sont étroites et sans aucun style; l'ornementation intérieure même, analogue à celle des Maures, est plus clinquante sans en avoir la grâce. De même, les synagogues ne se distinguent par aucun indice extérieur : ce sont des lieux de réunion, aux murs nus et sans aucun cachet.

La grande mosquée remonte à l'époque de la fondation de Fès Eljedîd. Nous avons mentionné déjà sa construction par l'Émir Mérinide Yaqoub ben Abdelhaqq. Le Sultan, lorsqu'il est en résidence à Fès, s'y rend solennellement pour la prière du vendredi, entouré de son makhzen. Des losanges, formés par des briques en relief, font de la base du minaret jusqu'à sa lanterne

1. Lorsqu'on dit la *medina*, la ville tout court, il s'agit toujours de Fès Elbâli.

une sorte de treillis qui augmente la légèreté et la grâce de l'édifice. A la partie supérieure, le minaret se termine par un pourtour de briques vernies et disposées



Cliché Jaffary

Grande rue du Mellah.

en rosaces, où les siècles ont mis leur patine et harmonisé les teintes.

Plusieurs mosquées de Fès Eljedid portent des noms de couleur que leur vaut la nuance qui domine dans

l'ornementation de leur minaret. *Eljama Elhamra* « la mosquée rouge », dont la porte s'ouvre dans le souq décrit plus haut, ressemble en moins bien à la grande mosquée et remonte comme elle aux Mérinides. Non loin de Jamaa Elhamra et dans la même rue, une autre mosquée doit à son minaret simplement blanchi à la chaux le nom de *Eljama Elbeïda*, la mosquée blanche.

Enfin, près de la porte du mechouar et dans l'intérieur même du Dar Elmakhzen, l'ancienne medersa de Fès Eljedîd « Mederset Elmechouar » a été récemment réparée par Mouley Elhasen, et sa mosquée, sur le minaret de laquelle brillent des briques émaillées d'un vert encore trop neuf, est souvent nommée *Eljama Elakhdar*, « la mosquée verte ».

La mosquée medersa de Mouley Abdallah a été construite au XVIII^e siècle par Mouley Abdallah ben Ismaïl. Comme pour les autres mosquées construites à la même époque et depuis, les angles de son minaret portent en relief une bordure de briques émaillées de couleur verte. Cet édifice, attenant au palais, sert de sépulture aux chorfa de la famille régnante. Mouley Abdallah, son fondateur, y a sa tombe, au centre d'une vaste qoubba en bois sculpté et peint dans le goût de celle de la qoubba de Mouley Idris. C'est le seul souverain du Maroc qui y soit enseveli. Il est digne de remarque, en effet, que depuis les derniers Mérinides dont on voit encore au qolla les tombeaux en ruines, aucun Sultan ne mourut à Fès. La plupart des Saadiens sont inhumés au cimetière des Chorfa à Marrâkèch. Mouley Ismaïl et quelques-uns de ses descendants ont leurs tombes à Méquinès et Mouley Elhasen, mort au cours d'une expédition près du Tadla, a sa qoubba à Rabat. Mouley Abdallah lui-même ne mourut pas dans

son palais de Fès, mais dans sa résidence favorite de Dar Eddebîbagh d'où il fut transporté dans la mosquée qu'il avait fait construire. C'est dans cette mosquée que fut inhumée, en 1902, Lalla Rqiya, mère du Sultan actuel Mouley Abdelaziz.

La medersa de Mouley Abdallah, affectée aux étudiants de Fès Eljedid, remplace en fait l'ancienne Mederset Elmechouar qui se trouve dans l'enceinte du Dar Elmakhzen depuis les réparations effectuées par Mouley Elhasen, et qui a perdu sa destination primitive.

Bien qu'elle soit comprise, comme Bou-Jeloud, dans l'agglomération de Fès Eljedid, la casba des Cherarda ne fait pas à proprement parler partie de la ville : on n'y perçoit pas le droit des portes. Les Cherarda qui l'habitent sont presque tous cultivateurs dans la banlieue; aussi a-t-elle conservé l'aspect de ces casbas de caïds bédouins si nombreuses au Maroc. Pas de maisons en maçonnerie, ni de rues, mais seulement, pêle-mêle, des cabanes en pisé ou des gourbis de roseaux et des enclos d'épines où les troupeaux sont enfermés le soir comme dans les douars. Ce n'est qu'un vaste enclos rectangulaire : ses murs élevés et flanqués de tours carrées de même que ses portes, dont l'une, celle qui fait face à Bab Elmahrouq, est condamnée, ne manquent pourtant pas d'aspect[1].

Le faubourg de Bou-Jeloud relie, nous l'avons dit, la ville des Mérinides à la cité de Mouley Idris. C'est, plutôt qu'une place, un long terrain vague enclos depuis Mouley Elhasen où, depuis un temps immémorial, campent les troupes ou les voyageurs qui ne

1. La Casba des Cherarda, contient de nombreux silos où sont les réserves de grains des particuliers et du Makhzen.

trouvent pas de place en ville. C'est de là, dit-on, que vient son nom Bou-Jeloud, corruption vulgaire de Bou-Jenoud, « le père aux armées » ou l'endroit des armées.

C'est dans ce faubourg que s'ouvre le palais de Bou-Jeloud, entouré d'un magnifique parc d'orangers. A son



Cliché Veyre

Bou-Jeloud.

extrémité se trouve la casba du même nom, quartier de prostituées qui, malgré son antiquité, ne renferme que des masures misérables. La mosquée récemment reconstruite ne présente non plus aucun intérêt.

Entre la casba des Cherarda et les murs du nouveau Mechouar et de l'Aguedal sont le cimetière et le *Mesalla* de Fès Eljedîd.

C'est là, dominant la plaine de l'Oued Fès, sur les

premières pentes du Terat, que le Sultan entouré de ses troupes dirige la prière les jours de fêtes, en présence des délégations des tribus. Toutes les villes du Maroc ont ainsi leur Mesalla, où, dans ces circonstances, le caïd et les autorités de la ville vont faire la prière au milieu d'une foule trop considérable pour qu'une des mosquées la puisse contenir. L'emplacement du Mesalla est marqué à Fès comme ailleurs par un simple mur blanchi à la chaux auquel s'adosse une petite estrade en maçonnerie sur laquelle monte le prédicateur. Pendant l'absence du Sultan, son Khalifa[1] préside cette cérémonie, tandis que le pacha de la ville dirige près de Bab Elfetouh celle du Mesalla de Fès Elbâli.

Entre la Casba et le Mesalla s'étend le cimetière. On n'y voit pas les monuments et les nombreuses coupoles qui marquent, dans les cimetières de Fès Elbâli, les tombes des saints et des savants qui professèrent à Qarouiyin. Ce n'est pas une nécropole de Maures fastueux et dévots, mais un cimetière de cité militaire et de ville bédouine assez indifférente aux choses religieuses. La plupart des tombes sont recouvertes seulement d'un tumulus en terre; un marabout obscur, sidi Belqâsem, et une vieille qoubba ruinée entourée de quelques oliviers sauvages jettent seuls sur ce coteau leur note pittoresque.

Fès Eljedîd a une administration complètement distincte de celle de Fès Elbâli. Il a, comme toutes les villes du Maroc son cadi assité d'*adoul*, greffiers et no-

1. Le Sultan du Maroc laisse toujours dans celle de ses capitales où il n'est pas en résidence un représentant « Khalifa », membre de sa famille, qui a la haute surveillance du pacha de la ville et des caïds de la région.

taires, pour le service de la justice, et son *mohtaseb* chargé de la police des marchés et des débitants ainsi que de la fixation du cours des denrées alimentaires. Mais deux pachas ont leur résidence à Fès le Neuf. L'un d'eux qui porte le titre de pacha de Fès Eljedîd est chargé de la police générale de la ville y compris les deux casbas de Bou-Jeloud et des Cherarda, mais à l'exception du Mellah. Il a sous sa juridiction les fractions des guich divers qui la peuplent, Cherarda, Oudeya, Ehl Sous, Bouakhar, etc. Le pacha actuel Elarbi ould Faradji est Boukhâri; la charge est depuis longtemps dans sa famille. Il rend la justice à l'entrée du mechouar.

A l'autre extrémité de la cour du mechouar, sous la voûte qui conduit à la cour de la fabrique d'armes, siège le pacha des Cheraga Abdelkerim ould Ba-Mohammed. Sa juridiction s'étend aux deux tribus makhzen des Cheraga et des Ouled Jamaa qui résident du nord de la ville jusqu'aux Jebala et qui font partie du même guich; mais il administre aussi ceux de ses contribuables très nombreux qui habitent Fès Eljedîd dont un quartier, nous l'avons vu, porte le nom. C'est de ce pacha que relève le mellah; il eût été plus naturel, semble-t-il, de placer les Israélites sous la juridiction du pacha de Fès Eljedîd [1]; cette anomalie s'explique pourtant. En temps de trouble, le pillage du Mellah a souvent tenté la convoitise des tribus et en particulier des Cheraga qui sont puissants et voisins de la ville. Par un procédé de gouvernement très fréquent au Maroc, on a donné l'autorité sur les Juifs et la responsabilité du maintien de l'ordre au Mellah au pacha même des Cheraga, plus à même que tout autre d'assurer leur sécurité, tant par son pou-

1. Ils s'y trouvaient il y a une vingtaine d'années.

voir sur sa tribu que par les forces dont il dispose.

Les Israélites de Fès ne se plaignent, d'ailleurs, pas d'être soumis à l'autorité de ce caïd bédouin[1]; il ne l'exerce guère que pour les protéger. De fait, il s'immisce peu dans leurs affaires : son représentant au Mellah, le *Cheikh Elihoud*, chef des Juifs, est israélite: il remplit vis-à-vis de ses coreligionnaires les fonctions de lieutenant de police. Les mesures d'intérêt commun concernant le Mellah sont prises par la *Jemaa*, réunion des notables israélites; c'est habituellement sur leur désignation que le pacha nomme le Cheikh Elihoud. La Jemaa fixe les taxes des abattoirs dont le produit est employé au nettoyage du quartier juif, assistance des pauvres, écoles, etc.; c'est donc une sorte de conseil municipal. Les Israélites ont leurs rabbins-juges et leurs notaires, qui connaissent, exactement comme les cadis pour les musulmans, de toutes les questions qui concernent leur statut personnel, et rédigent les actes en langue hébraïque. Les actions civiles qui n'ont pas trait au statut personnel relèvent aussi, comme pour les musulmans, des autorités administratives : elles sont dites « affaires makhzen » par opposition aux « affaires de Chraa » pour lesquelles cadis et rabbins sont compétents.

Si les Israélites sont tenus d'habiter dans un quartier spécial, ils y gagnent donc de posséder l'autonomie presque complète de leur police et de leur administration; il se trouve par ce fait que, sans être affranchis de toutes vexations, leur liberté individuelle et leurs biens sont, ils en conviennent eux-mêmes, mieux ga-

1. Le mot bédouin est employé, ici, dans son sens marocain, par opposition à maure.

rantis que ceux de leurs compatriotes musulmans contre les abus de pouvoir[1]. C'est ainsi qu'ont pu se perpétuer à travers les siècles les traditions et les vieilles coutumes, souvent pittoresques, qui commencent à tomber en désuétude dans les villes de la côte, où les Juifs sont plus en contact avec le reste de la population, surtout avec les Européens, dont les jeunes israélites se plaisent à imiter les allures. Aussi les rabbins et les vieillards ne cachent-ils point leurs préférences pour le Mellah des villes de l'intérieur. Ils n'y voient pas une mesure de vexation mais de protection. Si la population bédouine est parfois rude et brutale, si les Maures, plus policés mais plus fanatiques, font souvent sentir aux Israélites leur dédain, du moins au Mellah sont-ils chez eux. Le rabbin y est l'objet du respect universel : les enfants vont lui baiser les mains lorsqu'il sort dans la rue; il est traité comme le serait dans la « medina » un chérif vénéré; le riche négociant passant sur sa mule inspire une admiration et une envie qui ne le flattent pas moins. Si ses moyens le lui permettent, il peut prendre plusieurs femmes, ou les répudier comme aux temps bibliques, choses qui ne seraient pas sans jeter sur lui un certain discrédit partout où l'influence européenne commence à se faire sentir. Beaucoup d'israélites ne voient donc pas sans crainte cette influence poindre à l'horizon. Son premier jalon, l'école de l'Alliance Israélite, où l'on enseigne le français[2], éveille encore bien des appréhensions, malgré les services in-

1. Les israélites habitant les tribus ou les villages arabes et berbères sont au contraire très souvent et injustement molestés par leurs compatriotes musulmans.

2. L'école des garçons a été fondée en 1883 et celle des filles en 1899. La première a donné déjà des résultats surprenants.

contestables qu'elle a déjà rendus, et les maîtres qui se sont succédé ont dû, pour réussir, faire preuve d'habileté et de patience.



Cliché Jaffary

Cimetière israélite.

# CHAPITRE VII

## FÈS ELBÂLI

SOMMAIRE. — Aspect de Fès Elbâli. — Les différents quartiers Ellemtiyin, Elandalous, Eladoua. — L'Oued Fès et l'irrigation de la ville.

Les poètes maghrebins ont souvent chanté le ravissement du voyageur qui, dans la traversée de la longue plaine de Saïs, voit s'élever lentement sur l'horizon les murs de Fès Eljedîd, ses minarets, ses mosquées et les toits verts de ses palais. Fès Elbâli se révèle d'une façon plus soudaine. Il faut arriver au faîte d'une des collines escarpées qui l'enserrent pour apercevoir d'un seul coup, dans le ravin creusé par l'Oued Fès, l'immense coulée de ses terrasses blanches, et çà et là, dans un pittoresque désordre, coupoles de marabouts, mosquées aux toits verts et minarets aux reflets polychromes.

Au milieu des vergers et des jardins qui enserrent la ville, les murs d'enceinte serpentent, escaladant rochers et collines, disparaissant dans les bas-fonds pour reparaître sur les hauteurs. Les murailles offrent un aspect des plus divers; elles ont dû être souvent réparées, car les guerres, dans le cours des siècles

y ouvrirent de nombreuses brèches, notamment lors des sièges que Fès dut soutenir pendant le règne de Mouley Abdallah ben Ismaïl : on peut voir au nord de la ville, un peu au-dessous de la casba des Filala, les remparts en pisé troués et mis à jour par des boulets tirés sans doute du bastion. Près de Bab Elgisa au-dessous des tombeaux des Mérinides, quelques pans de murs sont restés intacts depuis les Almohades[1]. Les portes s'ouvrent en ogive dans des constructions massives; pour éviter les surprises possibles des cavaliers ennemis, on leur a donné souvent une forme compliquée et c'est en passant sous leurs hautes voûtes coudées qu'on pénètre dans la ville de Mouley Idris.

L'espace compris dans l'enceinte est seul habité, mais il ne l'est pas entièrement. A l'Est de la ville, la plus grande partie de l'ancienne Adouat Elandalous est dépeuplée. De même, les pentes du Jorf de Bab Eljedîd à Bab Elhadîd sont recouvertes de jardins et de plantations ; ce n'est que depuis peu d'années que l'on commence à y construire, mais en creusant, on y découvre les fondations et les traces d'anciennes constructions. L'époque la plus prospère de Fès semble avoir été sous les Almohades et les Mérinides. Les heures de trouble que la cité de Mouley Idris connut depuis, surtout sous les premiers Saadiens, et le ressentiment de Mouley Ismaïl contre l'esprit d'indépendance de ses habitants et les persécutions qui en résultèrent, enfin les sièges nombreux qu'elle dut soutenir pendant les règnes tourmentés des enfants de ce prince, diminuèrent sensiblement le nombre de ses habitants qui

1. Les murs d'enceinte de Fès avaient été complètement reconstruits par le sultan Almohade Ennâsar (voir chapitre III).



Murs d'enceinte de la ville, près de Bab Elgisa.
Pan datant dès Almohades.

semble être de nouveau en voie d'augmentation depuis quelques années[1].

La ville actuelle de Fès Elbâli comprend trois parties : *Ellemtiyin*, les Lemtiens ; *Elandalous*, les Andalous, et l'*Adoua*.

Chacune de ces parties se subdivise elle-même en six quartiers administratifs ayant à leur tête des chefs, les *moqaddemin* chargés de la police et responsables vis-à-vis du gouverneur du maintien de l'ordre. En réalité, le nombre des quartiers est plus nombreux car il ne s'agit là que des quartiers administratifs qui en comprennent souvent plusieurs et prennent le nom de l'un d'eux.

Comme dans les autres villes du Maroc, les autorités ne se préoccupent pas de donner des noms aux rues : toutes en sont pourtant pourvues. Habituellement, on les désigne par le nom d'un personnage de marque qui les habite, désignation qui survit souvent à la personne ; parfois aussi les rues portent le nom d'un marabout, d'un marché, d'un pont, etc. ; quelques-unes ont des noms pittoresques. Une rue de l'Ayoun, très étroite et dont la pente est très raide, s'appelle *Aqbet elfirân*, la montée des rats ; près de sidi Ahmed Echchaoui, une rue habitée, dit-on, par des renégats au temps de Mouley Ismaïl porte encore le nom de *Derb Erroum*.

*Ellemtiyin* s'étend de Bab Elmahrouq à Bab Elgisa dans toute la partie nord de l'ancienne Adouat Elqarouiyin. Les Lemtiens étaient à l'origine les habitants du Lemta, c'est-à-dire de la banlieue nord de Fès et des vallons boisés d'oliviers qui entourent le Zalagh. Leur

1. La population totale de Fès Elbâli est d'environ 75 000 habitants.

nom se retrouve souvent dans les annales de Fès. Ils avaient même des chefs spéciaux : l'un d'eux Ben Salah dirigea la résistance de Fès lors du siège entrepris par Mouley Rechid au début de la dynastie actuelle et fut mis à mort par ce prince après la reddition de la ville.

Les quartiers dont se compose Ellemtiyin sont : *Talaa*, *Aïn Asliten*, *Zeqaq Erroman*, *Fondaq Elihoudi*, *Blida* et *Sagha*.

Dans la partie supérieure du Talaa se trouve la casba des Filala[1], habitants du Tafilelt, appelée également *Qasbet Ennouar*, casba des fleurs. Sa fondation, mentionnée par le Jedouet Eliqtibas, remonte à l'Emir Almohade Mohammed Ennaser qui fit construire à la même époque la porte adjacente Bab Elmahrouq, appelée alors Bab Echcheria, mais elle doit son nom actuel à ce qu'elle fut affectée aux gens du Tafilelt qui avaient suivi Mouley Rechîd lors de l'avènement de la dynastie actuelle des Alaouides ou des Filala. Elle a conservé jusqu'à nos jours cette destination. La population qui l'habite se compose surtout d'artisans exerçant les métiers de vanniers, maréchaux ferrants, bourreliers, dans le quartier voisin; beaucoup sont chérifs alaouides. Ceux d'entre eux qui acquièrent quelque aisance achètent généralement des maisons en ville.

La casba des Filala est rectangulaire, flanquée aux quatre coins de tours de guet. Les murs reconstruits pendant le règne de Mouley Slimân sont fort élevés et surmontés de créneaux se terminant eux-mêmes en petites pyramides, disposition que l'on retrouve souvent à Fès. La porte d'entrée, d'un fort beau style, s'ouvre dans le passage qui conduit du Talaa à Bab Elmahrouq.

1. La casba des Filala ne fait pas administrativement partie du Talaa, elle a son moqaddem spécial.

Elle est encadrée par deux hautes tours hexagonales d'un aspect imposant. La mosquée a été réparée sous le règne de Mouley Slimân; son minaret, seule chose que



Cliché Veyre

Une rue de Fès Elbâli.

l'étranger non musulman puisse apercevoir, — car l'entrée de la casba lui est interdite, — est simplement blanchi à la chaux sans ornement, mais de forme élancée.

Entre la casba des Filala et le carrefour des *Semmarin* et des *Serrajin*, maréchaux ferrants et bourreliers, aboutit une longue artère qui traverse le Talaa et descend vers le centre de la ville. Les indigènes des tribus de la région qui veulent être propriétaires à Fès achètent de préférence des maisons dans ce quartier excentrique qui n'est pas trop éloigné de Fès Eljedîd et du marché du Khemis. C'est dans cette rue que se trouve la plus belle medersa de Fès, la Bouanania, et près d'elle une petite mosquée datant également de l'époque mérinide, celle de Abou Elhasen, sur le minaret de laquelle brillent encore de vieilles maïoliques.

Presque toute la partie d'Ellemtiyin qui est attenante au mur d'enceinte est recouverte de plantations. Beaucoup de maisons sont entourées de jardins ; quelques-unes d'entre elles sont fort belles comme le pavillon de si Mohammed Djamai, ancien vizir de Mouley Elhasen, à Fondaq Elihoudi. Ce quartier doit son nom, nous l'avons vu, à ce qu'il était habité par les Juifs avant la fondation du Mellah. Il est attenant à Bab Elgisa ; aussi les muletiers faisant le transport des marchandises et des voyageurs entre Fès, Tanger et Larache y ont-ils leur fondaq.

Contrairement à ce que son nom semblerait indiquer, *Elandalous* n'est pas l'ancienne *Adouat Elandalous* mais la partie de l'Adouat Elqarouiyin située près de la rivière et le quartier des jardins qui s'étend de Bab Eljedîd à Bab Elhadîd.

L'Andalous comprend les quartiers de *Qalqaliyin*, *Gerniz*, *Elayoun*, *Ras Eljenân*, *Kittaniyin et Souiq ben Safi*. C'est là, près de Qarouiyin et de Mouley Idris qu'est le centre des affaires : les Souq et la Qaïseria

dont Léon l'Africain nous a laissé une description encore exacte de nos jours[1]. Aujourd'hui comme alors la Qaïseria se compose de petites ruelles « traversées de chaînes en fer de sorte que les chevaux ny autres bestes n'y sauraient entrer ». Comme dans les bazars d'Orient ces ruelles forment des marchés spéciaux : le *Souq Elharrarin* où l'on vend la soie, le *souq Elmelf* pour les draps, le *souq Elkettân* pour les cotonnades, le *souq Elkham* pour les foulards, le *souq Elattar* pour les drogues et les parfums, le *souq Essebat* pour les babouches[2], le *souq Ennoqra* pour la bijouterie et le *souq Elbâli* où l'on vend à la criée des effets usagés, caftans, tapis, tentures, etc. Le public que l'on y rencontre ne doit pas différer beaucoup de ce qu'il était il y a quatre siècles : arabes des tribus à la figure impassible drapés dans leurs haïks, berbères aux traits européens dissimulant moins leurs convoitises à la vue de tant de richesses accumulées, boutiquiers accroupis immobiles dans leurs échoppes et négociants maures au teint clair à l'expression faite à la fois de finesse et de morgue.

Ce quartier qui joue à Fès le même rôle que la Cité à Londres est presque exclusivement réservé au commerce; le soir, il est désert, car les musulmans qui n'aiment pas attirer l'attention sur leur vie de famille habitent de préférence les rues moins bruyantes, où les portes se dissimulent dans le mystère des impasses tortueuses.

Comme à l'époque du Roud Elqartas, les teinturiers

1. Voir chapitre IV.
2. Les babouches en cuir jaune fabriquées à Fès sont vendues en gros à la criée au souq Essebat pour être expédiées en Égypte, en Algérie et au Sénégal, ainsi que dans les autres villes du Maroc.

sont toujours établis sur les bords de l'Oued Elkebir; près d'eux, une rue entière est occupée par les *Serrarin*, qui taillent les crosses et montent les longs fusils à pierre dont les indigènes, malgré l'introduction des armes modernes, sont toujours très amateurs. Aux abords de Qarouiyin, une rue, la même depuis des siècles, est réservée aux « Adoul[1] », et à leurs échoppes; Léon l'Africain en fait déjà mention.

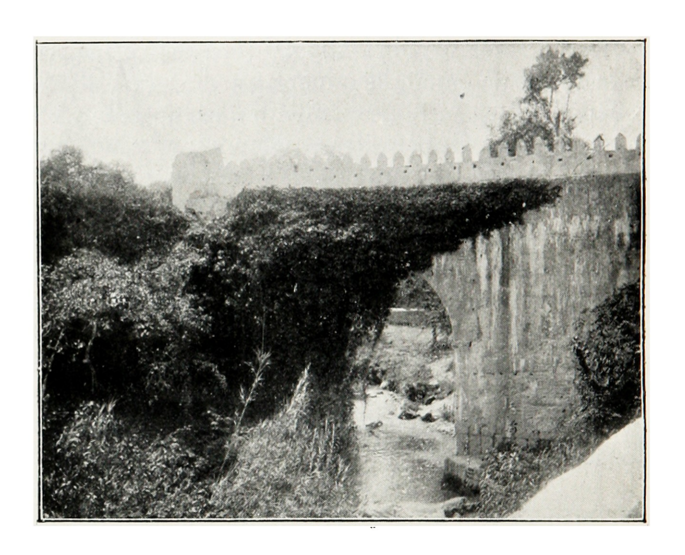
Dans tout le centre de la ville, qui est aussi la partie basse, les rues sont étroites et sombres; plusieurs sont voûtées, et certaines promenades dans les quartiers de Gerniz et de Qalqliyin semblent être parfois des excursions souterraines. Mais dans la partie supérieure de Ras Eljenân et de l'Ayoun, un magnifique quartier de jardins dominant la ville s'étend le long des remparts, jusqu'à Bou-Jeloud. C'est là que se trouvent les consulats de France, d'Allemagne et d'Angleterre, les seuls existant encore à Fès, et le parc de Bennis, où logent les ambassades extraordinaires envoyées auprès du Sultan.

L'Oued Elkebir, qui entre en ville par Bab Eljedìd, pittoresque passage à moitié caché dans la verdure, séparait jadis les deux Adoua. Toute la partie de la ville située sur la rive droite, et qui formait l'Adouat Elandalous, porte seulement, maintenant, le nom de *Eladoua*. De même que Ellemtiyin et Elandalous, l'Adoua se compose de six quartiers : *Keddan*, *Mokhfia*, *Sid Elaoud*, *Elqouas*, *Eldjezira* et *Derb Mechmecha*.

L'Adoua n'a pas eu les destinées de son ancienne rivale de la rive gauche; elle ne possède plus, comme

1. *Adoul* est le pluriel d'*Adel*, notaire.

au temps des Idrissites et des Zenata, de qaïseria et de souq à elle propre, mais les marabouts, les zaouiya et les vieilles mosquées silencieuses y abondent; ses rues tranquilles et pittoresques sont recherchées des tolba et des pieux croyants qui y tiennent leurs rêves



L'Oued Fès à Bab Jedid.

sacrés à l'abri des vaines agitations du siècle. La partie inférieure de l'Adoua est arrosée par l'Oued Mesmouda, branche canalisée de l'Oued Fès, qui prend à sa partie supérieure le nom de *Oued Ezzitoun*, rivière des Oliviers, en souvenir de l'Olivette, où campa, à son arrivée à Fès, le premier émir Zenati, Ziri ben Atia. On peut voir encore près de là Bab Elhamra, qui est l'ancienne porte Zitoun Ben Atia, murée depuis longtemps, de

l'Adouat Elandalous. L'Oued Mesmouda doit son nom à ce que le Mokhfia qu'il traverse était l'emplacement concédé, à l'origine de la ville, à la tribu berbère de Mesmouda.

A l'autre extrémité de l'Adoua, au-dessus du pont de Beïn Elmoudoun, est le Keddân; c'est le Remila[1] du Roud Elqartas, où campa d'abord Mouley Idris, lors de la fondation de la ville. Un carrelage en mosaïque marque la *Mzara*, place où, selon la légende, le saint chérif venait s'asseoir en surveillant les travaux. A quelques pas plus loin, dans la même ruelle, se trouve la plus ancienne mosquée de la ville, *Jamaa Ennouar*, construite près du puits où se réunissaient les cheikhs de Mouley Idris.

Entre le Mokhfia et le Keddân, la mosquée des Andalous marque le centre de l'Adoua, mais elle se trouve maintenant à l'extrémité de la partie peuplée de la ville. A l'est de cette mosquée, jusqu'au mur d'enceinte, la partie supérieure de l'Adoua semble une casba de caïd bédouin. Dans de petits villages de huttes disposées çà et là, au hasard d'un sol rocailleux, habitent des Doui Menia et des Oulad Elhadji cultivateurs ou gardiens de troupeaux dans les environs. A Guerouaoua, près de l'ancienne porte Bab Elkhoukha, les Fakharin, potiers briquetiers, ont établi leurs fours et leurs séchoirs à l'ombre d'oliviers séculaires. Entre Bab Elkhoukha et Bab Fetouh, sous de hauts pans de murs paraissant dater des Almohades, se trouve le *Tamdert*, enclos réservé aux mules de bât du Sultan. Vis-à-vis de Bab Fetouh, le fondaq de Marrakech jette un peu d'animation au milieu de ces quartiers déserts; c'est dans ce fondaq

1. Transcrit *Roumelia* dans la traduction Beaumier.
2. Voir chap. I.

que s'arrêtent les caravanes du Tafilelt, et les Berabers qui apportent à Fès le charbon de bois fabriqué dans les montagnes des Beni Mguild et des Aït Youssi.

Tous les auteurs arabes qui ont écrit sur la capitale du Maghreb admirent l'abondance de son irrigation. Il est peu de maisons à Fès, même parmi les plus pauvres, qui n'aient de l'eau à profusion ; et on peut s'en étonner, quand on connaît l'indifférence des gouvernements musulmans, et surtout des sultans marocains, pour toutes les œuvres d'utilité publique qui n'ont pas un caractère religieux. C'est que le problème de l'adduction des eaux étant résolu par la nature elle-même, il ne restait qu'à perfectionner.

L'Oued Fès se divise en deux branches dans l'intérieur de l'Aguedal. L'une d'elles traverse le vieux Mechouar, alimente les turbines de la fabrique d'armes, et se dirige vers la ville à travers les jardins du palais de Boujeloud ; dans le haut de la cité, cette branche se divise elle-même en deux autres qui se répandent. l'une à travers Elandalous, l'autre à travers Ellemtiyin, en formant des ruisseaux de plus en plus nombreux, à mesure qu'ils se rapprochent du bas de la ville, et qui prennent successivement les noms des quartiers qu'ils traversent. La deuxième branche sort en cascade de l'Aguedal, près de Borj Elmehres, et rentre en ville grossie de l'Oued Eladam et de différents petits ruisseaux, à Bab Eljedid, où elle prend le nom de *Oued Elkebir*. Une partie de cette dernière branche, détournée au moyen d'un château d'eau, forme l'Oued Ezzitoun ou Oued Mesmouda, qui arrose la partie habitée de Eladoua. Ce barrage, qui domine Bab Eljedid dans une petite vallée boisée nommée Ouislen, a été construit

par un des derniers princes mérinides, Abou Elabbas Elouatasi.

Au-dessous du pont et des rochers de Beïn Elmoudoun, toutes ces branches se rejoignent, et leurs eaux souillées par les égouts arrosent les superbes vergers qui s'étendent de Fès au Sebou.

La distribution des eaux potables est assurée par des conduits spéciaux; il en est de même pour l'écoulement des eaux d'égout qui sont entraînées dans chaque quartier par un canal spécial, le *Bou Khrareb.* Ce système d'irrigation ne date pas d'hier et fait honneur aux premières dynasties berbères qui régnèrent sur le Maghreb Elaqsa, les Zenata et après eux les Almoravides et les Almohades; il existait déjà sous les premiers Mérinides aussi perfectionné que maintenant : le Roud Elqartas en fait longuement mention.

La rivière, dit-il, qui partage la ville en deux parties, donne naissance dans son intérieur à mille petits ruisseaux qui portent les eaux dans les lavoirs, les maisons et les bains, arrosent les rues, les places, les jardins, les parterres, font tourner les moulins et emportent avec eux toutes les immondices. — Qui peindra, dit le docte Abou-Fadl, ces ruisseaux qui s'entrelacent sous terre et vont porter leurs eaux dans les mosquées, sur les places et sur les chemins.

L'historien fait allusion à un système de nettoyage de la voie publique encore fréquemment employé et qui consiste à laisser librement couler l'eau dans les rues qui sont en pente; la voie publique est ainsi transformée en rivière pendant quelques heures, ce qui ne facilite pas la circulation, mais la boue et les immondices sont ainsi entraînées au Bou Khrareb.

L'abondance de cette irrigation qui ne tarit jamais même pendant les étés les plus secs, merveille unique

au Maroc, a de tout temps excité l'enthousiasme des écrivains arabes. Le Roud Elqartas s'étend longuement sur les vertus de cette eau :

Elle guérit de la maladie de la pierre et des mauvaises odeurs; elle adoucit la peau et détruit les insectes ; on peut



Cliché Veyre

L'Oued Fès à l'intérieur de la ville.

sans inconvénient en boire en quantité à jeun, tant elle est douce et légère... Le médecin Ben Djenoun rapporte que, bue à jeun, cette eau rend plus agréable le plaisir des sens. Elle blanchit le linge sans qu'il soit nécessaire d'employer le savon et lui donne un parfum et un éclat surprenants.

Ces qualités sont très contestables, mais Fès, d'après les auteurs, jouit encore d'un autre privilège : les

sources nombreuses qui s'y trouvent sont fraîches en été et chaudes en hiver, tandis que l'eau de la rivière, chaude en été, est froide en hiver, de sorte que ses habitants fortunés ont à volonté de l'eau froide ou chaude pour se rafraîchir et faire leurs ablutions.

Naturellement, ces vertus merveilleuses sont attribuées à la bénédiction de Mouley-Idris, et encore aujourd'hui, sur la foi de ces assertions, les citadins de Fès préfèrent à toute autre eau celle de leur rivière, presque toujours boueuse, et dont la propreté laisse souvent à désirer. Les vertus comparées de l'eau de source et de l'eau de l'Oued donnent souvent lieu à d'interminables conversations et on entend fréquemment de graves Maures, soutenir que, mise dans une carafe poreuse, l'eau de leur rivière s'y rafraîchit tandis qu'au contraire l'eau de source s'y réchauffe, — paradoxe que suffirait à démentir la simple observation.

# CHAPITRE VIII

## FÈS ELBALI (SUITE)

SOMMAIRE : Les monuments religieux. — L'architecture mauresque au moyen âge et de nos jours. — Mosquées et zaouiya, Marabouts et Seyid. — Les Medersas et les étudiants. — Le Droit d'asile. — Les cimetières.

Les édifices religieux tiennent naturellement la plus grande place dans la ville sainte de l'Islam Occidental : à l'exception du Dar Elmakhzen, ce sont à vrai dire les seuls monuments publics dignes d'être mentionnés.

Indépendamment des mosquées possédant la *Khotba*[1], que l'on peut comparer à nos églises paroissiales, une foule de temples moins importants, oratoires, zaouiya ou chapelles attenantes aux medersas, pullulent à Fès : chaque quartier en possède plusieurs. Leur forêt de coupoles et de minarets donne à Fès Elbali un aspect unique; presque tous ont leurs moueddins, et le soir, quand le soleil a disparu derrière les sommets du Zerhoun, leur appel à la prière du Maghreb

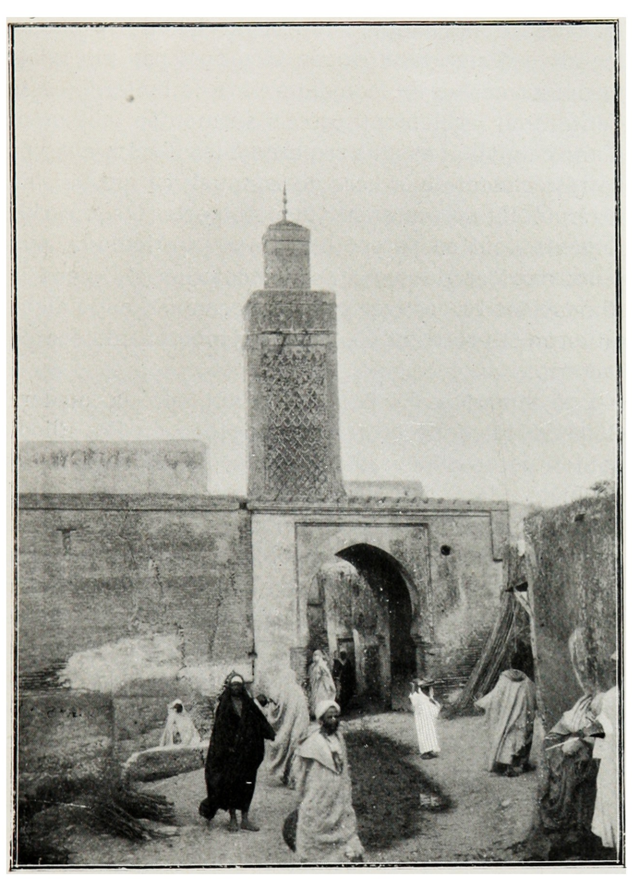
1. C'est-à-dire pourvue d'un imam officiel et où l'on prononce la khotba à la prière du vendredi.

s'élève au-dessus de la cité sainte en une immense acclamation.

Tous ces édifices peuvent se rattacher à trois périodes : celle qui a précédé l'époque de la civilisation maure au Maroc; la période de cette civilisation, des Almoravides aux Mérinides inclusivement, enfin l'époque moderne.

A la première période remontent seulement les minarets des mosquées de Qarouiyin et des Andalous. Lorsqu'on examine le panorama de la ville de Fès de l'une des hauteurs voisines d'où l'on peut si aisément le voir se déployer, on est frappé de constater qu'au milieu de minarets élancés, ceux des deux plus célèbres mosquées du Maroc se distinguent seulement par une structure insolite et dépourvue d'élégance. Ces minarets, élevés, nous l'avons vu, sous les Zenata, ont simplement été réparés depuis sans être sensiblement modifiés. Simples tours carrées blanchies à la chaux, elles ne supportent aucun ornement, et leurs hauteurs médiocres ne sont plus en rapport avec les dimensions des deux mosquées agrandies sous les Almohades et les Mérinides. La lanterne est remplacée par une lourde coupole, disposition très rare au Maroc. Bien que la zaouiya de Mouley Idris et Jamaa Ennouar remontent aux origines mêmes de la ville, elles ne se rattachent pas à cette période, car la Zaouiya complètement reconstruite par Mouley Ismaïl est moderne, et l'ancienne mosquée des Cheikhs n'est qu'une modeste chapelle à laquelle les réparations successives ont ôté toute particularité architecturale.

Presque tous les monuments religieux de la deuxième période remontent aux Mérinides, car les Almoravides et les Almohades ont laissé peu de souvenirs à Fès.



Cliché Veyre

Minaret de la grande mosquée de Fès Eljedid.

A cette époque, l'architecture maghrebine avait déjà trouvé sa voie. Le minaret du Maghreb et d'Espagne, on le sait, est une tour carrée terminée par une plate-forme au centre de laquelle s'élève la lanterne, autre petite tour également carrée surmontée elle-même d'une coupole. Les plus remarquables d'entre eux vont se rétrécissant de la base au sommet, ce qui fait leur légèreté. Ils ne sauraient ainsi supporter les encorbellements dont se parent les minarets orientaux, mais leurs murs se prêtent à l'ornementation et, quand les dimensions respectives sont en harmonie, cette disposition en fait souvent d'admirables monuments d'architecture.

Les minarets de Echcherabliyin, de la medersa Bouananiya et de la grande mosquée de Fès Eljedid sont trois spécimens de l'époque mérinide. Il en est de même de la petite mosquée située vis-à-vis de la Bouananiya et qui fut construite par Aboulhasan Elmerîni. Tous ces minarets, analogues à ceux que l'on retrouve en Espagne [1] sont recouverts de maïoliques, faïence peinte de différentes couleurs formant à chaque mur un encadrement et à la partie supérieure, au bord de la galerie où se tient le moueddin, un pourtour de rosaces. Au centre de chaque panneau ces dessins disposés en relief forment de bas en haut une sorte de treillis gagnant légèrement le haut de l'édifice. Lorsque le soleil est bas sur l'horizon, ces maïoliques dont les siècles ont atténué l'éclat, donnent à ces minarets les reflets métalliques et polychromes les plus admirables.

Les portes des mosquées mérinides et les me-

1. Bien qu'ils soient fort beaux, ils ne sont pourtant pas comparables, nous l'avons dit, à la Giralda de Séville, à la Tour de Hassân à Rabat, ou à la Koutoubia de Marrakech.

dersas construites à la même époque étaient surmontées d'auvents en bois sculpté s'avançant en saillie sur la rue; malgré les injures du temps on peut encore en admirer les dessins minutieux et patients. Les battants sont entièrement recouverts d'un placage de cuivre repoussé où s'entre-croisent en relief des dessins en losanges selon l'art arabe. L'intérieur des mosquées a partout la même disposition : près d'une des portes d'entrée, la cour des ablutions, puis la cour principale entourée d'arcades ogivales, formant plusieurs nefs, si l'édifice est important, mais partout de l'eau à profusion, des jets d'eau retombant dans des vasques en marbre ou des réservoirs en mosaïques. Quelques-unes de ces fontaines comme celles des Andalous et surtout de Elqarouiyin, déjà décrites, ne le cèdent en rien aux ornements des mosquées maures qui font en Espagne l'admiration des archéologues et des touristes.

Un grand nombre des édifices religieux et des sanctuaires sont postérieurs aux Mérinides et datent de l'époque moderne, surtout des XVII[e] et XVIII[e] siècles, car les Chorfa de la dynastie Saadienne qui préféraient le séjour de Marrâkéch ne paraissent pas avoir eu pour Fès la sollicitude de leurs successeurs. On ne peut pas dire, bien que le préjugé en soit fort répandu, que leur architecture soit très inférieure à celle des siècles précédents. Les Marocains construisent sans plans tracés mais se conforment aux anciens modèles; le *mohendis* est moins un architecte qu'un maître maçon sachant bien imiter. Les ogives des portes et des arcades, leurs fines nervures ciselées dans le plâtre, de même que les arabesques en mosaïque sont faites au moyen de cadres en bois ou de dessins d'un choix limité. Si l'art, de cette façon, ne peut progresser, sa décadence est moins per-

ceptible; les formes architecturales, immuables comme toutes les institutions du Maghreb, sont ainsi préservées du mauvais goût qui frappe parfois dans les villes où les Maures sont en contact avec une population européenne.

Ce qui distingue les grandes mosquées construites aux deux derniers siècles, c'est moins l'architecture que l'ornementation. La forme du minaret maghrébin est à peu de chose près immuable, mais à partir du XVII<sup>e</sup> siècle plus de faïences polychromes entrelaçant leurs dessins géométriques et plus de treillis en relief. Les briques vernies uniformément vertes encadrent de la base à la galerie supérieure les quatre murs du minaret. Au minaret de la chapelle du palais Lalla Amîna, construite récemment par Mouley Elhasen, l'encadrement en faïence vernie, au lieu d'être unique, partage chacun des murs en six panneaux. Cette innovation malheureuse a l'inconvénient de rompre la ligne et d'alourdir l'édifice. La disposition intérieure de ces mosquées, nous l'avons dit, ne diffère en rien des autres : les motifs d'ornementation sont surtout les arabesques de briques vernies et ingénieusement taillées, mais les auvents en bois sculpté font généralement place à des moulures sur plâtre d'un travail plus facile, mais d'un moins heureux effet.

Les anciennes mosquées ont été énumérées; celles qui appartiennent à l'époque moderne sont aussi fort nombreuses, car on a beaucoup construit sous les règnes de Mouley Slimân et de ses successeurs. Les principales sont celles de l'Oued et du Resîf dont nous avons mentionné la fondation sous le règne de ce sultan, puis Jamaa Eddiouân et Jamaa Elmenia un peu

plus récentes; enfin les mosquées de Sidi Ahmed Echchaoui et de Bab Elgisa, la première construite vers 1860, pendant le règne de Sidi Mohammed, et la deuxième, d'abord simple chapelle de la medersa attenante, agrandie et devenue grande mosquée il y a peu d'années. Toutes ces mosquées ont la *khotba :* un *khatib*, prédicateur officiel, y prononce le vendredi l'allocution au nom du souverain [1]; mais il y en a une quantité d'autres moins importantes, simples oratoires où les fidèles peuvent venir se recueillir et prier, et surtout chapelles élevées à la mémoire des nombreux *seyid*, qui dorment à Fès leur dernier sommeil.

Le mot « seyid », qui signifie littéralement seigneur, n'est pas seulement un terme de politesse dont on se sert pour les vivants : il est employé au Maroc avec la signification que l'on donne en Algérie au mot « marabout », et sert à désigner soit le tombeau d'un saint, soit la chapelle ou la qoubba dans laquelle se trouve ce tombeau. Si la construction a quelque importance on se sert de préférence du mot « zaouiya ». Le terme de marabout, Mrâbet, ne s'emploie au Maroc que pour désigner les descendants des saints ou des familles religieuses qui ne sont pas chorfa [2], tels, par exemple, les Oulad Sidi Ben Daoud du Tadla.

1. Indépendamment de celles que nous venons d'énumérer, les autres grandes mosquées, ou mosquées à khotba sont : Elqarouiyin, Elandalous, Mouley Idris, la medersa Bouananiya et la mosquée de la casba des Filala. — A Fès Eljedîd, ce sont : Eljamaa Elkebir, Mouley Abdallah, Eljamaa Elhamra et la mosquée de Bou-Jeloud.

Elqarouiyin est de beaucoup la plus importante, non seulement par sa grandeur et son antiquité, mais parce que c'est là qu'on convoque le peuple pour lui lire les proclamations du souverain. C'est la grande mosquée par excellence, la cathédrale de Fès Elbâli.

2. Le mot de marabout se trouve cependant fréquemment

Indépendamment de Mouley Idris, le fondateur et le patron de la ville, « Moul Elblad », et de Sidi Ahmed Echchaoui, mentionné plus haut, les principaux sanctuaires de Fès sont :

*Sidi Abdelqâder Elfâsi* à Qalqaliyin, zaouiya spacieuse dont la mosquée a été reconstruite en 1903 ;

*Sidi Mohammed Elfqih*, entre Ras Eljenân et Rahbat Ezzebif ;

*Sidi Ahmed ben Yahya*, près de Bab Elgisa, dont la zaouiya recouverte de tuiles vertes a été reconstruite par Mouley Elhasen dans le goût de celle de Mouley Idris ;

*Sidi Ahmed Ettidjâni*, zaouiya de l'importante confrérie des Tidjaniyin à Elblida ;

*Sidi Qâsem ben Rahmoun* à Zeqaq Elhajar ;

*Sidi Abderrahman Elmelili*, à Eldjezira dans l'Adoua [1].

Nous ne pouvons mentionner que les plus importants de ces sanctuaires ; une étude plus complète de-

employé au cours de cet ouvrage avec son sens algérien qui est plus connu.

1. Voici d'après le *Salouet Elanfas* la qualité, et la date de la mort de chacun des saints personnages susmentionnés :

*Sidi Ahmed Echchaoui :* originaire des Chaouiya, mort à Fès le 16 moharrem 1014 :

*Sidi Abdelqâder Elfâsi*, jurisconsulte, professeur à la medersa Elmesbahiya, mort en odeur de sainteté le 8 Ramadan 1091 ;

*Sidi Mohammed ben Elfqih*, jurisconsulte tué par un boulet de canon à Fès en 1031, lors des troubles qui suivirent la mort du Sultan Sâadien Elmansour ;

*Sidi Ahmed ben Yahya*, mort en 985 ;

*Si Ahmed Ettidjâni*, jurisconsulte et saint, fondateur de la confrérie des Tidjaniyin, mort à Fès le 16 Choual 1230 ;

*Sidi Qâsem beu Rahmoun*, mort en 1149 ;

*Sidi Abderrahman Elmlili*, originaire des Senhaja, son nom lui vient de ce qu'il habita Melilla,... mort à la fin du VIII[e] siècle de l'hégire. C'est sur son tombeau que l'on fait prêter habituellement le serment judiciaire.

manderait un ouvrage spécial. Les trois volumes du *Salouet Elanfâs* sont remplis de l'énumération de tous les jurisconsultes et les saints de l'Islam dont les tombeaux ou les zaouiya se trouvent dans les divers quartiers de la ville. Il y a, d'ailleurs, à Fès environ 850 mosquées, oratoires ou zaouïya de grandeurs diverses.

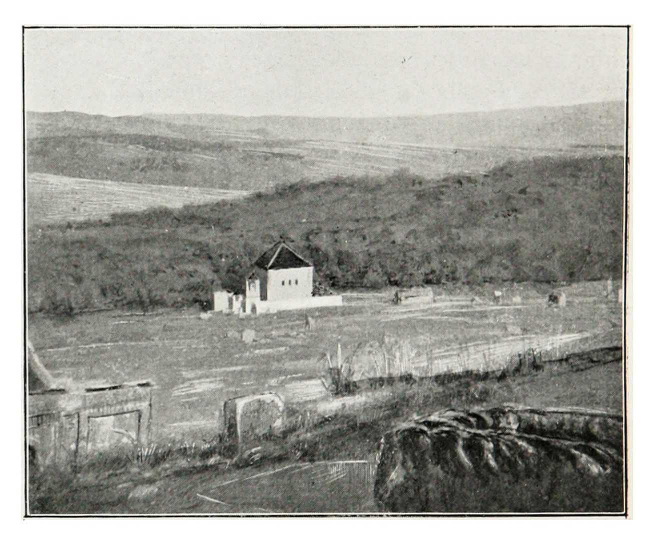
Les fidèles vont accomplir, dans les « Seyid » plus ou moins achalandés, ces pèlerinages, *ziara*, qui tiennent une si grande place dans l'Islam occidental. Les habitants des quartiers voisins y vont aussi aux heures de la prière faire leurs dévotions ou même simplement méditer ou causer, car la mosquée est aussi un lieu de réunion. Dans les quartiers excentriques, nombre d'oratoires servent surtout d'asiles de nuit pour les indigents et les vagabonds. Les plus importants de ces sanctuaires sont pourvus d'imams, presque tous ont leurs moueddins payés par les Habous. Il en est de même des medersas qui ne sont pas des écoles, mais des mosquées où les étudiants peuvent trouver un gîte.

Tous les édifices religieux sont *horm*, c'est-à-dire sacrés, et l'infidèle n'y peut pénétrer. Pour quelques-unes des zaouiya particulièrement respectées, telles que Mouley Idris, Sidi Ahmed ben Yahya, Sidi Abdelqader Elfâsi, le horm comprend non seulement la mosquée ou la qoubba, mais aussi une partie du quartier avoisinant : la circulation se trouve ainsi interdite aux non-musulmans dans une partie de la ville.

Ces zaouiya sont inviolables et les personnes menacées de poursuites vont s'y réfugier. Le droit d'asile, comme dans l'Europe du moyen age, tempère ce que l'autorité a parfois de rude et d'arbitraire.

Mouley Idris surtout possède pour l'exercice du droit

de refuge toute une organisation. Afin d'éviter l'encombrement de la zaouiya proprement dite, le Makhzen a dû récemment faire construire dans l'enceinte du horm, des maisons où tous les *mzaougin*, réfugiés, peuvent trouver des chambres. On trouve ainsi à Mouley



Cliché Veyre

Cimetière de Bab Elgisa.

Idris des gens qui sont allés y chercher asile pour les causes les plus diverses : meurtriers, voleurs, caïds destitués craignant l'arrestation, et débiteurs insolvables. Lorsqu'un criminel important se réfugie à Mouley Idris on ne l'arrête pas [1], mais le pacha fait mettre des

1. Le droit d'asile de Mouley Idris n'a été, à notre connaissance, violé qu'une seule fois dans les temps modernes, au mois

gardiens à l'entrée de toutes les ruelles aboutissant à la zaouiya.

Les *mzaougin* peuvent d'ailleurs sortir pour comparaître devant les autorités de la ville. Dans ce cas, une planche, la *loha*[1] de Mouley Idris, qu'ils ont soin d'emporter avec eux, leur continue l'inviolabilité. Ils sont en tout cas accompagnés du *moqaddem* de la zaouiya où ils sont réfugiés, fonctionnaire chargé de la police et de l'administration du lieu saint et qui sert en ce cas de sauf-conduit. Sous la protection tutélaire de Mouley Idris et de quelques autres des marabouts les plus vénérés de Fès, les réfugiés, surtout les débiteurs insolvables, trouvent donc le temps de négocier à leur aise avec ceux qui les poursuivent et d'obtenir des transactions.

Les cimetières en terre d'Islam n'ont pas l'aspect administratif et désolant qu'ils prennent dans nos villes européennes, avec leurs tombes pressées selon un alignement symétrique entre les murailles qui les séparent du monde des vivants. L'espace ne leur est pas mesuré, leurs limites sont imprécises et la vanité, au Maroc du moins, n'en a pas accentué la tristesse par des monuments trop variés. On enterre les défunts, selon les désirs qu'ils ont exprimés ou les privilèges dont jouissent leurs familles, sur les pentes des col-

d'octobre 1902. Sur l'ordre du Sultan, un fanatique qui avait tué d'un coup de fusil un passant inoffensif, le missionnaire anglican Cooper, y fut en effet arrêté quelques heures après le crime et exécuté le jour même. Bien que le châtiment fût mérité, la violation du horm produisit dans la région une émotion qui ne fut pas étrangère au succès momentané de l'insurrection de Bou Hamara.

1. D'après la légende, cette *loha* aurait été la planchette d'écolier de Mouley Idris.

lines de la banlieue de la ville ou aux abords de certains marabouts vénérés.

Toutes les zaouiya de la ville sont en même temps des cimetières, mais le nombre des sépultures qu'elles peuvent contenir est forcément limité, aussi doit-on en acheter assez cher les emplacements. Certaines d'entre elles sont réservées aux descendants du prophète : c'est ainsi que les chorfa idrissites sont enterrés à Mouley Idris et les cherifa de la même famille à Jamaa Ennouar; les chorfa d'Ouazzan à leur zaouiya de Sidi Elhadj Elkhiyat; les Alaouiyin, de la famille régnante, à Mouley Abdallah à Fès Eljedîd. En général les descendants d'un chérif ou d'un marabout reposant à Fès sont enterrés près de la qoubba de leur saint ancêtre. Mais les véritables cimetières de Fès Elbâli sont aux trois principales portes de la ville : Bab Fetouh, Bab Elgisa et Bab Elmahrouq. Les familles ou les groupes de familles qui le désirent peuvent, d'ailleurs, acheter aux abords de ces cimetières des terrains qu'elles constituent en habous pour leurs sépultures et celles de leurs descendants. Certains groupes ethniques possèdent ainsi pour leurs morts des emplacements distincts. Les « Ehl Tlemcen » ou gens originaires de Tlemcen, qui forment à Fès une importante colonie, ont le leur près de Sidi Harazem, à Bab Fetouh.

Le cimetière de Bab Elmahrouq s'étend du marché du Khemis à Bab Segma, entre Boujeloud et la casba des Cherarda; on l'appelle souvent cimetière de *Sidi Boubeker ben Elarabi*, du nom d'un marabout connu qui y est enseveli.

Abou Bekr[1] ben Elarabi Elmaafiri, originaire de Sé-

1. Boubeker est la prononciation vulgaire marocaine de Abou Bekr.

Cimetière et mausolée de Sidi Boubeker ben Elarabi

ville, s'était fixé à Fès, après avoir voyagé dans tout le monde musulman, et devint un des plus brillants professeurs de son université. Il mourut le 3 Rabi I de l'année 543 de l'hégire. Son mausolée, de construction irrégulière et pittoresque, est surmonté d'un « minzeh », tour éclairée par de vastes baies où les croyants peuvent venir méditer sur la fragilité de l'existence tout en contemplant le magnifique panorama que leur œil peut embrasser de cet endroit bien choisi. Près de Sidi Boubeker se trouve la qoubba d'un autre marabout, *Sidi Mesaoud Elfilâli*, sur laquelle un palmier balance sa longue tige dénudée.

Dans ce cimetière d'une inexprimable mélancolie, près des silos creusés, dit-on, par les Almoravides, se trouve la tombe d'un ancien officier du génie français converti à l'Islam, le capitaine de Saulty, connu seulement au Maroc sous le nom de Elhadj Abderrahman Elheulj[1]. Cet officier, servant en Algérie pendant les premières années de la conquête avait déserté en enlevant la femme de son colonel. Il se rendit d'abord à Tunis, puis se fixa au Maroc où il fut pris en affection par le Sultan Mouley Abderrahman qui le fit convertir et lui donna son nom. Il construisit, comme ingénieur du Sultan, le pont du Mekkes sur la route de Tanger et celui de l'Oued Fès près de Bab Sidi Boujida. Très estimé de ses coreligionnaires Elhadj Abderrahman paraît avoir été un musulman sincère ; il accomplit le pèlerinage de La Mecque, et, bien que, après la mort de son protecteur, sa vieillesse s'écoulât dans la solitude et la gêne, il se tint toujours à l'écart des Européens.

Le cimetière de Bab Elgisa s'étend au nord de la ville sur les pentes escarpées que traverse la route du

Zalagh. Les tombes y sont dispersées au milieu des rochers dans un pittoresque désordre. Les grottes profondes d'où l'on extrait la pierre à chaux montrent çà et là leurs ouvertures béantes et, dominant le tout, au sommet du *Qolla*, la vieille chapelle en ruine et les coupoles croulantes où reposent les derniers Mérinides. Au milieu des roches grisâtres tranchent deux « Seyid » aux murs blanchis à la chaux et aux toits de tuiles vertes, *Sidi Abdallah Ettaoudi* et *Sidi Mohammed ben Elhasen*. C'est près de ce dernier, Chérif Idrissite mort en odeur de sainteté à Fès en 395 de l'hégire, que l'on enterre les Chorfa Belritiyin.

Plusieurs des savants et des Oulema renommés de Fès ont leurs tombes près de Bab Elgisa, mais leur cimetière par excellence est celui de Bab Fetouh. Une partie de ce cimetière est comprise dans l'enceinte de la ville entre Sidi Boughâlem et Bab Elhamra, l'autre s'étend sur les pentes des collines qui forment, en dehors de la porte, une espèce d'amphithéâtre.

Au milieu de l'espace inhabité qui domine le Mokhfia, sur la route qui conduit de Bab Fetouh à la mosquée des Andalous, s'élève la fameuse zaouiya de Sidi Boughâlem avec ses murs blanchis à la chaux, son toit de tuiles vertes et ses oliviers séculaires[1].

Sidi Ali Bou-Ghâleb[2], encore un savant comme la plupart des marabouts de Fès, était originaire de Taleb en Andalousie; il étudia d'abord à Cordoue puis à Fès, où il eut comme professeur Sidi Bou-Medien, et devint lui-même un savant renommé dans l'étude des textes sacrés. Il mourut en 518 de l'hégire à Elqsar

1. Boughâlem est la prononciation populaire de Bou-Ghâleb.
2. Le mausolée de Sidi Boughalem a été construit sous le règne de Mouley Sliman (Kitab Elistiqsa).

où il s'était fixé à la fin de ses jours. Le lieu de sa sépulture est discuté. Les habitants d'Elqsar croient posséder son tombeau ; pour eux le monument de Fès ne serait qu'un cénotaphe, et les savants leur donnent raison[1]. Mais à Fès comme ailleurs la foule croit facilement ce qu'elle désire et pour elle, la zaouiya de l'Adoua a l'avantage de contenir les cendres du saint jurisconsulte. Mausolée ou cénotaphe elle est l'objet d'une grande vénération : chaque vendredi les femmes de Fès s'y rendent en « ziara », mais c'est surtout pour les malades que la « baraka »[2] de Sidi Boughalem est souveraine. On y transporte les incurables qui doivent y rester jusqu'à guérison ou jusqu'à ce que le saint leur apparaisse en songe pour leur indiquer le remède qui convient à leur mal. Deux chambres aménagées à leur intention sont presque toujours remplies, témoignage de la confiance des fidèles dans l'efficacité de la baraka du saint. Au milieu des malades vit pacifiquement une légion de chats, animaux favoris du savant marabout. Les pèlerins n'ont garde de les oublier et, à leur intention, joignent souvent un peu de viande aux chandelles et aux offrandes habituelles. Ces animaux, paraît-il, étaient entourés autrefois d'une sollicitude bien plus grande encore : des habous spéciaux étaient affectés à leur entretien.

Dans la partie extérieure du cimetière, près du Mesalla, s'étagent en gradin les coupoles des plus célèbres Oulema qui professèrent à Qarouiyin. Le Jedouet

1. Jedouet Eliqtibas.

2. La *baraka* est une grâce divine plus ou moins intense qui permet à certains mortels ou à leurs cendres de jouir de diverses propriétés surnaturelles et d'opérer des miracles. La *baraka* est l'attribut du marabout.

Eliqtibas et le Salouet Elanfas en donnent la longue énumération. Les plus célèbres sont Sidi Ali Essenâji et un descendant du Sultan Yacoub Elmansour, Sidi Hammamouch, jurisconsulte renommé, mort vers le milieu du xe siècle de l'hégire.

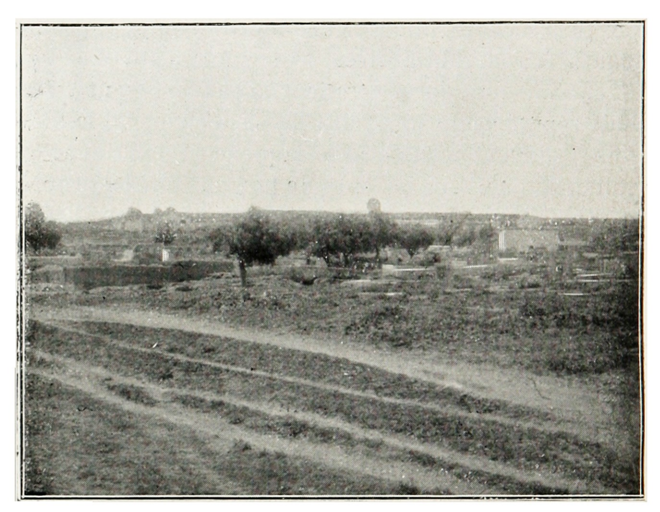
Près de là se trouve la tombe d'un savant d'une époque plus récente, Elhadj Mohammed Elgenoun, professeur à Qarouiyin, mort en 1885 seulement. Le fqih Elgenoun, dont on s'entretient encore souvent à Fès, était réputé pour la rigidité de sa doctrine et la franchise souvent brutale avec laquelle il exprimait au Sultan son avis sur les abus de pouvoir du Makhzen et la vénalité des fonctionnaires. Il jouissait, d'ailleurs, d'une grande autorité auprès de Mouley Elhasen qui le faisait fréquemment appeler au palais. Son enterrement donna lieu à une cérémonie grandiose à la mosquée des Andalous, et le deuil fut conduit par Mouley Ismaïl, frère du Sultan.

C'est au sommet de cette colline funèbre que se trouvent les sept coupoles des *sebaatou ridjâl*, les « sept hommes », marabouts anonymes dont la mystérieuse baraka est très sollicitée des fidèles.

La zaouiya de Sidi Harazem, isolée sur un petit tertre près de Bab Fetouh, est une des plus réputées de Fès après Mouley Idris... Sidi Ali ben Herzihim [1], natif de Fès, fut en son temps [2] un savant d'une éloquence et d'une réputation telles que les « Djins » eux-mêmes, ne dédaignaient point, d'après la légende, d'assister invisibles à ses cours à Qarouiyin, et reconnaissaient l'autorité de sa science. Aussi les personnes dont la raison commence à se troubler et qui s'imaginent être

1. Harazem est la prononciation vulgaire de Herzihim.
2. Il mourut l'année 560 de l'hégire.

tourmentées par ces malfaisants génies, qui jouent un si grand rôle dans l'imagination des musulmans, vont-elles en pèlerinage à Sidi Harazem. Mouley Rechîd, le fondateur de la dynastie actuelle, fut, après sa mort, transporté de Marrakech à Fès afin d'être enseveli auprès



Cliché Veyre

Cimetière des Oulema, à Bab Fetouh.

du célèbre Marabout pour lequel il avait une grande vénération. C'est en son souvenir que les tolba se réunissent à Sidi Harazem lors de l'élection annuelle[1] de leur Sultan.

Les innombrables mausolées du cimetière de Bab Fetouh ont été réparés par Mouley Elhasen. Leurs cou-

1. Voir chapitre X pour la fête du Sultan des tolba.

poles blanches tranchant sur le fond de verdure de la colline offrent un spectacle des plus pittoresques. Les femmes de Fès y vont en pèlerinage le vendredi et se réunissent ensuite près des tombes des membres défunts de leurs familles. C'est pour elles un jour de sortie et une partie de plaisir : l'image de la mort est sans tristesse chez les musulmans pour qui l'Au-Delà n'est pas un problème. L'après-midi se passe à boire du thé et à babiller sous les grands oliviers qui ombragent la nécropole, tandis que s'étend sous leurs yeux le panorama superbe de Fès Elbâli; vers le soir, à l'approche du Maghreb, les conversations s'arrêtent, les voiles sont ajustés sur les visages et, comme en quelque drame mystique, on voit rentrer, sous les voûtes sombres de Bab Fetouh, les longues théories silencieuses de femmes uniformément drapées de longs haïks blancs.

# CHAPITRE IX

## LES MAURES DE FÈS

SOMMAIRE. — Villes maures et villes bédouines. — Les citadins de Fès. — Gouvernement de la ville. — Juridictions spéciales aux négociants, aux corps de métiers et aux chorfa. — Les corporations, l'industrie et le commerce.

La religion seule a donné aux populations du nord de l'Afrique une certaine cohésion; les groupements ethniques en tribus, arabes ou berbères, forment le fond de leur état social. Dans un pareil milieu, les populations citadines doivent naturellement former un élément très distinct. C'est de là qu'est venue la coutume de parler des Arabes, des Berbères et des Maures, ou habitants des villes.

Sans être rigoureusement scientifique, — car dans les villes comme dans les tribus le mélange du sang arabe et du sang berbère forme le fond de la population, — ce classement se conçoit. Les tribus berbères, qui ont pu se maintenir à peu près intactes dans les régions accidentées, sont très loin de toute civilisation et leur particularisme revêt souvent une forme singulièrement farouche. Les tribus arabes ou arabisées, bien qu'elles

soient presque sédentaires au Maroc[1], sont encore dominées par les coutumes de leur ancienne existence nomade : vivre sous la tente et réduire ses besoins permet d'être assez mobile s'il faut lutter, et de se déplacer au besoin pour fuir l'oppression d'un gouverneur ou d'un caïd. Les habitants des villes, au contraire, sont sédentaires, artisans, commerçants, fonctionnaires ou lettrés. Leurs origines sont diverses, mais la similitude de l'existence, une civilisation relative et les mariages, en ont formé une caste assez fermée, presque une race.

Toutes les villes ne réunissent pas, d'ailleurs, les conditions voulues pour qu'une véritable population maure puisse s'y former. Fès, Tétouan, Rabat et Salé sont les seules villes dites *hadria*[2] ou mauresques dans le sens que nous donnons à ce mot. Marrakech, lorsque le Makhzen n'y réside pas, ne contient qu'une population bédouine; les autres villes de l'intérieur ne sont pas des centres suffisants; quant aux ports de la côte ils sont de dates récentes comme Mogador et Casablanca, ou restèrent longtemps occupés par les Portugais et les Anglais, comme Larache, Safi, Mazagan et Tanger[3].

Mais Fès est par excellence la ville *hadria* du Maroc, celle où l'on peut le mieux retrouver les raffinements

1. Il ne s'agit naturellement pas ici des tribus du Cherg ou de la région saharienne, séparées du centre de l'Empire et très différentes des autres tribus marocaines.

2. On dit *hadria*, citadine, par opposition à *badia*, bédouine.

3. A l'exception de Rabat, de Salé et de Tétouan, les musulmans des villes de la côte sont en majorité des Arabes des environs qui s'y sont établis et vivent mélangés avec les juifs et les Européens qui détiennent le commerce. La culture maure n'y est guère représentée que par les *Oumana* des douanes et quelques négociants originaires des villes *hadria*.

de l'ancienne civilisation maure. Elle le doit moins au fait d'être capitale qu'aux circonstances qui formèrent sa population et à son université.

Les familles de Qairouan et de l'Andalousie qui, dès l'époque des Idrissites, émigrèrent à Fès, et donnèrent leur nom aux deux Adoua de la ville primitive, apportaient une culture jusqu'alors inconnue dans l'intérieur du Maghreb Elaqsa. Leurs descendants, mélangés avec les Berbères et les Arabes qui se fixèrent, au cours des siècles, dans la cité Idrissite, et aussi avec de nombreux Israélites convertis à l'Islam, formèrent le Ehl Fès[1] proprement dit. L'attraction exercée par son Université y attira ensuite des savants de tous les pays d'Islam. « Depuis sa fondation, dit le Roud Elqartas, Fès a toujours été propice aux étrangers qui sont venus s'y établir. Grand centre où se réunissent en nombre les sages, les docteurs, les légistes, les littérateurs, les poètes, les médecins et autres savants... » Dans les cimetières de Bab Fetouh et de Bab Elgisa, ainsi que dans les zaouiya de la ville, les mausolées, encore honorés de nombre de savants personnages attestent l'exactitude de ces paroles.

A la chute du royaume de Grenade et lors de l'expulsion des Morisques, Fès accueillit un nombre considérable de ces infortunés musulmans d'Espagne qui venaient d'étonner le moyen âge par l'élégance de leur civilisation. Les autres familles andalouses qui s'établirent au Maroc se fixèrent à Tétouan et à Rabat. Elles n'ont pas oublié leurs origines, et dans les vieux coffres où l'on serre les souvenirs de famille, elles ont soin de

1. Gens de Fès.

conserver comme de précieux trésors les clefs de leurs anciennes demeures de Grenade, de Séville ou de Cordoue. Toute une série de poèmes et de chants, les « Andalousia », expriment encore leurs regrets de la patrie perdue. Beaucoup de leurs descendants sont arrivés, d'ailleurs, aux plus hautes situations dans le gouvernement marocain, comme les Torrés et les Bricha, de Tétouan, et les Bargache de Rabat. Deux des ministres actuels du Sultan, le grand vizir Si Feddoul Gharnit, et le ministre des Affaires étrangères, Si Abdelkérim ben Slimân, sont originaires de Grenade.

A une époque plus récente, Tlemcen, qui fut également un centre de culture islamique, fournit un apport considérable à la population de Fès.

La première émigration des Maures de Tlemcen remonte au commencement du XIXe siècle. A la suite de la famine qui suivit la révolte de Ibn Echchérif contre les Turcs, beaucoup d'habitants de cette ville vinrent se fixer dans la capitale du Maroc. Cette fuite ne fut point sans créer des complications diplomatiques entre l'Algérie et le Maroc; le bey de Mascara et le pacha d'Alger se plaignirent, en effet, au sultan Mouley Slimân, qui engagea les réfugiés à réintégrer leur patrie ; c'est alors que ces derniers lui firent cette réponse historique : « qu'ils ne pouvaient supporter à la fois la faim et l'administration des Turcs », à la suite de laquelle on n'osa les contraindre à quitter le pays. Un autre exode de la population de Tlemcen eut lieu lors de la conquête française; les malheureuses familles qui émigrèrent, dévalisées par les tribus du Cherg et les Hayaïna, arrivèrent à Fès dans le plus complet dénûment; et, pour comble de disgrâce, en attendant que le Makhzen eût pourvu à leur logement, elles durent camper près de

Bab Fetouh, en butte aux railleries de la foule, qui leur reprochait d'avoir laissé les chrétiens s'emparer de leur pays. Quelques Kouloughlis [1], chassés par l'Émir Abdelkader, vinrent grossir peu de temps après le nombre des *Ehl Tlemcen,* leurs anciens ennemis, avec



Cliché Veyre

L'Oued Fès ; vue prise du pont de Beïn Almedoun.

lesquels ils ne tardèrent pas à se confondre dans la cité Idrissite.

Les Maures de Tlemcen forment actuellement à Fès un groupe compact de 2 500 âmes environ ; beaucoup

1. Kouloughli : littéralement fils d'esclave. On appelle ainsi, en Algérie, les descendants des fonctionnaires turcs mariés avec des femmes indigènes.

d'entre eux ont conservé des rapports avec leur ancienne patrie; leurs enfants aiment à y retourner, et créent ainsi entre les deux villes des relations d'affaires qui seraient bien plus suivies si la route de Fès à Oujda offrait quelque sécurité. Quelques-uns d'entre eux comptent parmi les négociants aisés, mais la plupart sont de petits commerçants ou des artisans, tanneurs-corroyeurs, et surtout tisserands. Ils habitent surtout les quartiers de Ras Eljenân, Elayoun et Qalqaliyin, et leur patron, Sidi Bou Medine, le célèbre marabout de Tlemcen, qui est aussi à Fès l'objet d'une grande vénération, a sa zaouiya, au Keddân.

La population de Fès comprend aussi de nombreux chorfa des différentes branches Idrissites; telles que les Adarisa[1], les Alamiyin, les Amraniyin, les Kettaniyin, les Iraqiyin et les Sqaliyin, etc., et des Alaouiyin venus du Tafilelt au début de la dynastie actuelle. Comme dans le reste du Maroc, ils ne forment pas une caste fermée, font du commerce, ou occupent des fonctions quelconques; beaucoup d'entre eux sont de simples artisans. Ceux des Alaouiyin, pourtant, qui sont proches parents du Sultan, comme les descendants de Mouley Abderrahman et de Sidi Mohammed, reçoivent une pension « la mouna », et vivent généralement à l'écart, afin de ne pas porter ombrage à leur impérial cousin.

Le Ehl Fès proprement dit, — c'est-à-dire les citadins qui ne se rattachent à aucune origine précise, — les Andalous, les Maures de Tlemcen et les chorfa constituent la population maure ou « hadria. » Mais dans les quartiers excentriques de Fès Elbâli, habitent aussi

1. Les Adarisa sont, comme leur nom l'indique, les Idrissites proprement dits.

beaucoup d'étrangers : Jebala ou montagnards, employés à la culture des jardins, art où ils excellent; *zerzei* ou portefaix, originaires des tribus riveraines de la Moulouyia; Berabers, etc. Les Maures de Fès sont presque toujours fort soigneux de leur personne; leurs costumes ne diffèrent pas de ceux des habitants des autres villes du Maroc : *rezza* ou turban de mousseline blanche, babouches de cuir jaune, *haïk* de laine crème ou *jellaba*[1], selon la fortune, et par-dessus tout, le *selham*, burnous de drap gros bleu ou d'un tissu léger, mi-soie mi-laine, quand la température est élevée. Mais ils portent ce vêtement avec plus de recherche et d'élégance, et l'on peut voir à la quantité de personnes bien mises que la classe aisée y est proportionnellement plus nombreuse qu'ailleurs. Les Mauresques de Fès se distinguent de leurs compatriotes par le port du *hamtouz*, sorte de mitre formée d'un foulard de soie rigide, maintenu sur le front par un bandeau, le *kheït*, supportant lui-même différents bijoux.

Les anciens auteurs vantent la fierté et la finesse des habitants de Fès ainsi que leur attachement à leurs souverains. Le Fasi est encore fier, spirituel, souvent caustique, mais il semble bien que son loyalisme ait disparu avec les Mérinides qui marquèrent eux-mêmes pour leur capitale tant de prédilection [2].

Fès est une cité frondeuse, hostile au pouvoir quand

1. La jellaba, sorte de blouse à capuchon, de drap gros bleu ou de laine, est au Maroc le costume des jebala et de tous les citadins de condition modeste. Les Arabes des tribus portent, de préférence, le haïk drapé.

2. Voir chapitre V.

il ne satisfait pas ses exigences. Or, les Sultans doivent compter avec l'opinion de la capitale intellectuelle de leur empire, car son opposition, qui recherche presque toujours des prétextes dans l'intransigeance religieuse, s'appuie sur les chorfa et les oulema et a sa répercussion dans tout l'empire, surtout dans la région insoumise des Berabers. Les Maures de Fès en ont profité pour conserver leurs corporations, que signale déjà Léon l'Africain, et certains privilèges qui les défendent dans une certaine mesure contre les abus de pouvoir et les vexations, plus fréquentes de la part des autorités dans les autres villes du Maghreb.

Le gouverneur de Fès Elbâli est habituellement choisi parmi les hauts fonctionnaires du Makhzen, mais, par déférence pour la population, on lui adjoint toujours un *Khalifa*, lieutenant, choisi parmi les notables négociants de la ville. Il siège au Dar Bouâli, grande maison sans apparence située dans une ruelle étroite du quartier de Kettanin [1]. Une cour entourée d'arcades où peuvent attendre les plaignants, une longue salle blanchie à la chaux où le pacha assis sur son tapis de prière [2] écoute les réclamations diverses qu'on lui apporte et interroge les délinquants ; près de lui un secrétaire, à la porte quelques mokhaznis : tel est le décor dans lequel le gouverneur de la capitale du Maroc exerce ses fonctions. La vie publique est toujours au Maghreb d'une extrême simplicité.

Le gouverneur a sous ses ordres directs les *moqad-*

1. Le Dar Bouali est depuis longtemps affecté à l'administration de Fès. Au-dessous de la maison sont de vastes sous-sols qui servaient autrefois de prison.

2. Les Maures aisés emportent toujours lorsqu'ils sortent leur *lebda*, pièce de feutre sur laquelle ils s'assoient et qui, dépliée, leur sert de tapis de prière.

*demin* des différents quartiers, chargés de le renseigner, de maintenir l'ordre, de recueillir les contributions de chacun pour la *hedia*, enfin de fermer vers dix heures du soir, et plus tôt en temps de trouble, les portes des quartiers. Le moqaddem est un agent très subalterne ; ne recevant pas d'appointements, il vit des libéralités des notables dont il est en réalité le serviteur. Les autres fonctionnaires sont les Oumana chargés de la perception de l' « achour » et des taxes diverses et le Mohtaseb qui exerce la police des marchés et fixe le prix des diverses denrées alimentaires. De même que le Khalifa du gouverneur, Oumana et Mohtaseb sont toujours choisis parmi les notables de la cité.

Toutes les villes importantes du Maroc ont leurs oumana et leurs mohtaseb : ce qui distingue Fès c'est la puissance de son organisation corporative.

Les négociants, les différents corps de métiers et même de simples associations comme celles des portefaix *zerzeï* ou des courriers *raqqas*, ont à leur tête des syndics, les *aminât* [1], chargés de parler au nom des corporations qu'ils représentent et d'exercer sur elles une certaine surveillance. Les *aminât* sont des auxiliaires du pacha : si une corporation est frappée d'une amende collective ou si l'usage lui impose telle contribution pour la *hedia* par exemple, l'amin est chargé de recueillir les fonds ; c'est aussi à lui que l'on s'adressera pour désigner et rassembler les ouvriers ou les marchandises nécessaires en cas de réquisition. Les Maures de Fès évitent ainsi l'ingérence redoutée des pouvoirs publics dans leurs affaires, car l'amin est bien

1. Ce pluriel de *amin* est employé exclusivement avec signification de syndic des corporations ; on emploie dans les autres cas la forme *Oumana*.

moins un agent du Makhzen qu'un représentant de la corporation dont il fait partie; c'est la corporation qui l'a présenté à la nomination du pacha et c'est elle souvent qui réclame son changement.

Si la grande cité mauresque ne possède pas l'autonomie administrative telle que nous la concevons, elle a pu, de cette façon, conserver à chacun des groupes qui la composent beaucoup plus de privilèges traditionnels et de liberté que dans les autres villes du même pays : le gouverneur renvoie devant un jury de négociants la plupart des litiges commerciaux qui lui sont soumis; les corps de métiers possèdent aussi leurs experts pour déterminer la valeur ou la qualité de tel



Cliché Jaffary.

Fès Elbali; vue prise d'un des mausolées mérinides.

ouvrage en cas de contestation, et servir au besoin d'arbitres. L'expert ou l'arbitre joue, d'ailleurs, un grand rôle à Fès et n'existe pas seulement pour les corporations : les querelles relatives à la répartition des eaux sont tranchées par les *moualin elma*, les questions de bornage par les *chioukh ennedar*, les affaires agricoles par les *chioukh elfelaha*, etc. Il est à remarquer que les chorfa possèdent aussi leur juridiction d'exception : sauf en cas de flagrant délit ou quand l'ordre public l'exige, le gouverneur ne peut faire emprisonner un chérif sans l'autorisation du *Mezouar*, chargé par le Makhzen de la surveillance et de la police des descendants du prophète. Il existe à Fès des *mezouar*[1] spéciaux pour chacune des principales souches ou familles de chorfa; on choisit habituellement pour remplir cet emploi le moqaddem de la zaouiya consacrée au fondateur, ou à un marabout renommé de la famille : le moqaddem de Mouley Idris par exemple est le mezouar des Idrissites[2]. Le mezouar n'est pas seulement chargé de la police mais aussi de la protection des chorfa; c'est à lui que s'adressent ceux d'entre eux qui n'ont pas d'autre appui quand ils sont injustement lésés.

Tout cet organisme administratif, resté à peu près intact depuis les Mérinides, diffère peu de celui de nos villes du moyen âge, avec leurs échevins, leurs prévôts des marchands et leurs corporations. Mais plus encore que l'administration[3], la vie sociale rappelle notre moyen âge.

1. Le mezouar est au Maroc ce qu'est en Orient le *naqib elachraf*.

2. Les chorfa originaires de Tlemcen ont aussi leur mezouar spécial.

3. Nous n'avons pu qu'indiquer dans ses grands traits l'admi-

Les portefaix, les jardiniers, et la plupart des manœuvres sont bien étrangers à la ville, rifins, jebala et berabers, mais les industries locales sont pour la plupart exercées par des artisans qui se transmettent de père en fils leur art et leurs procédés. Ils forment, avec les petits boutiquiers, la classe modeste de la population maure.

Cette classe y est fort nombreuse car la cité de Mouley Idris vit dans le passé, mais elle n'y sommeille pas : la difficulté des communications avec Tanger et les autres villes de la côte, ainsi que le prix des transports lui ont conservé toutes les industries locales que les importations européennes ont diminuées ou détruites dans les différents ports.

La mégisserie y est très active. Presque toutes les peaux de chèvres de la région des Beraber passent par ses tanneries, celles qui viennent du Tafilelt sont déjà préparées. Les corroyeurs de Fès excellent à donner au cuir le grain et la souplesse qui caractérisent le maroquin et qui est si remarquable surtout dans le « filali » ou cuir du Tafilelt. Il faut ajouter à cette industrie la fabrication des babouches, dont Fès fournit presque tout le pays et qui sont aussi exportées en Algérie, au Sénégal et en Égypte. Plus de 2 000 ouvriers sont occupés tant aux mégisseries qu'à la fabrication des babouches. On tisse aussi à Fès la soie et la laine pour la confection des haïks, burnous et autres objets de l'habillement des indigènes. Les ateliers de tisserands sont fort nombreux mais ne comprennent généralement qu'un métier : comme les canuts lyonnais, les maîtres-

nistration de la ville afin d'en faire ressortir le caractère. Il faudrait, pour le décrire à fond, une étude spéciale qui dépasserait le cadre de ce travail.

ouvriers travaillent à domicile; quelquefois ils se réunissent à deux ou trois dans un fondaq ou une grande chambre qu'ils louent à cet effet. Les métiers sont naturellement très primitifs; malgré tout, ils luttent encore avec succès contre les tissus de laine ou de soie européens, meilleur marché mais moins appréciés dans le pays.

Les moulins hydrauliques ont été, nous l'avons vu, introduits d'Espagne à Fès pas l'Émir Almoravide Yousef ben Tachefin. C'est peut-être avec Sefrou la seule ville du Maroc qui en soit pourvue; bâtie au fond et sur les bords d'un ravin dans lequel pénètre en cascade une rivière qui ne tarit jamais, elle était propice à cette industrie. Les moulins appartiennent aux habous qui les louent aux meuniers; on en compte près de 160. Le maître meunier est assisté de deux ou trois ouvriers et d'une quantité de petits âniers que l'on voit circuler dans les ruelles de Fès Elbâli, leurs sacs de farine placés en travers sur le bourricot. Avec les petits *Terab* qui, du four à la demeure des clients, portent sur leur tête la planche garnie de pain, ils tiennent dans la vie sociale de la cité Idrissite la place de nos petits pâtissiers de Paris, mais sont plus nombreux : à certaines heures les rues en sont encombrées et il n'est pas d'obstacle à la circulation qui ne soit aussitôt aggravé par l'arrivée des petits meuniers et de leurs montures enfarinées. Tout Maure aisé achète, en effet, sa provision de blé au moment de la récolte et fait moudre au fur et à mesure de ses besoins; il fait aussi préparer son pain chez lui et les petits commissionnaires des fours de quartier vont le chercher à domicile et le rapportent après la cuisson. Il n'y a guère que les pauvres gens vivant au jour le jour qui achètent leur pain au marché.

De toutes les industries locales la plus intéressante est celle des *Fakharin*, potiers-briquetiers. Leurs fours sont à l'Est de la ville, près de Bab Fetouh, à l'ombre des oliviers séculaires de Geraouaoua. C'est là que sont cuits les *zellij*, briques émaillées, qui perpétuent au Maroc le souvenir des maïoliques d'Espagne. Les *zellij* jouent un rôle important dans l'ornementation des mosquées et des maisons mauresques. Les cours intérieures de toutes les maisons élégantes sont pavées de ces briques dont l'émail possède une remarquable résistance. Les murs et les bassins, les fontaines si nombreuses à Fès, en sont ornés; leurs arabesques et leurs dessins symétriques s'y entrelacent en mosaïques de couleurs harmonieuses. Les *zellij*, pour former ces dessins, doivent être taillés avec une rigoureuse exactitude[1]; ils le sont au fur et à mesure que s'exécutent ces motifs d'ornementation par des ouvriers spéciaux dont certains sont de véritables artistes.

Les *Fakharin* cuisent aussi des poteries diverses, les unes, assez grossières, destinées aux ouvrages courants, d'autres plus fines et ornementées de dessins variés, qui sont expédiées de Fès dans toutes les villes du Maroc, notamment à Tanger où leur originalité les fait rechercher des touristes.

A ces industries que nous venons de citer on peut encore ajouter la sellerie, la teinturerie et l'orfèvrerie qui ont à Fès un important débouché et qui emploient de nombreux ouvriers. Toutes les industries sont entre les mains des musulmans, sauf l'orfèvrerie exercée par les israélites. Aucune d'entre elles ne fait l'objet de

1. On fait également des zellij à Tétouan, mais ils n'ont pas la finesse de ceux de Fès et sont trop cassants pour être facilement taillés.

grandes entreprises : chaque corps de métier, nous l'avons vu, possède son *amin* chargé de défendre les intérêts de la corporation ; au-dessous de l'amin sont les maîtres ouvriers travaillant chacun pour leur compte, assistés seulement de quelques apprentis.

Bien que les importations d'Europe jouent un rôle prépondérant dans le commerce local, ce dernier est resté presque tout entier entre le mains des indigènes musulmans : les israélites sont loin d'y occuper la même place que dans les villes de la côte et même à Marrakech. C'est que, dans les ports de mer, un élément nouveau, et de jour en jour plus nombreux, l'Européen, est venu modifier les conditions dans lesquelles s'exerçait le commerce ; les israélites plus souples et plus aptes à se transformer ont bénéficié de la situation, en fournissant aux étrangers d'utiles intermédiaires. A Fès il n'en est rien et les négociants peuvent procéder en paix selon leurs antiques méthodes. Puis, le citadin de Fès n'est pas le bédouin pauvre et imprévoyant de la capitale du Sud, il aime le commerce et y montre de remarquables aptitudes. La société islamique est essentiellement démocratique ; les gens de l'extraction la plus humble arrivent souvent à occuper les plus hautes positions dans l'État ; le chérifat n'a aucune corrélation avec notre ancienne noblesse féodale, on trouve des chérifs dans tous les rangs de la société ; enfin les mariages apparentent souvent des familles de situations très différentes et on ne s'étonne pas au Maroc de voir un pacha, par exemple, avoir dans sa domesticité des membres pauvres de sa famille. Si, par bien des côtés, une ville comme Fès peut donc nous rappeler notre moyen âge ce n'est pas par la situation sociale des

négociants : ils forment en réalité l'aristocratie et la véritable classe dirigeante de l'État Marocain. D'ailleurs, tout Maure disposant de quelques ressources est négociant, lorsqu'il n'est pas fonctionnaire, et encore les *Oumana*, fonctionnaires de l'ordre financier, qui sont toujours choisis parmi les commerçants des trois villes *hadria* du Maroc, continuent-ils souvent leurs affaires au cours de leurs fonctions[1].

La vie commerciale est concentrée tout entière dans les rues avoisinant Mouley Idris et la mosquée d'Elqarouiyin. C'est là, à proximité de la *qaïseria* et de l'*Attarin*, où se fait la vente au détail, que les négociants ont leur pied-à-terre. Les musulmans aiment tenir leur existence privée à l'écart des yeux indiscrets. Ils ne traitent donc pas leurs affaires dans la maison même où ils habitent et où se trouvent par conséquent leurs familles. Les détaillants ont, dans les *souq* et les carrefours, la classique petite boutique arabe avec sa porte en auvent, sorte de niche étroite où le maître accroupi peut, sans se déranger, servir les clients; les négociants ont leurs *fondaq* et leurs *dar esselaa*, magasins ou entrepôts.

Les fondaq ont de tout temps joué un grand rôle dans la vie de Fès; ils étaient, d'après, les historiens, plus nombreux encore que de nos jours, à l'époque des Almohades. Le fondaq, on le sait, remplace en Afrique les caravansérails ou les *Khans* de l'Orient. L'architecture en est peu compliquée : au rez-de-chaussée une cour plus ou moins vaste sur laquelle s'ouvrent toutes les chambres; au premier étage, qui est habituellement le seul, une galerie circulaire sur laquelle s'ouvrent

1. Les Oumana des ports ne sont habituellement nommés que pour deux ans.

d'autres chambres symétriques. C'est là, dans les quartiers excentriques, près des grandes portes de la ville que logent les chameliers et les muletiers ainsi que les voyageurs, seuls ou montés; les animaux sont entravés dans la cour et les hommes peuvent trouver



Cliché Veyre

Entrée du Fondaq Ennedjarin.

asile dans les chambres. Dans le centre de la ville, les fondaq ne sont plus des hôtelleries : quelques-uns sont occupés par des ouvriers cordonniers ou tisserands qui s'y réunissent pour confectionner ensemble leurs babouches ou y établir leurs métiers; d'autres servent à la fois de magasins et de lieu de réunion pour les négociants. Presque tous appartiennent aux habous, et portent le nom des rues ou quartiers dans lesquels ils

sont situés : fondaq Ennedjarin[1], fondaq Eddiouan, fondaq Elattarin, fondaq Sagha; l'un d'eux où se réunissaient autrefois les négociants originaires de Tétouan porte le nom de cette ville. Le plus grand et le plus beau de tous est le fondaq Ennedjarin avec sa cour pavée en mosaïque, sa porte monumentale et sa fontaine dont le toit en auvent est orné de belles boiseries.

Les négociants louent dans ces fondaq une ou plusieurs chambres servant d'entrepôt et ils y viennent quelques heures chaque jour faire leurs comptes et surtout causer entre eux. Ceux qui préfèrent plus d'indépendance louent une maison particulière. Mais ce n'est que dans son *home* que le Maure recherche l'élégance et le confort, les magasins des négociants, même les plus riches, ont toujours une apparence des plus modestes : une petite cour pavée de mosaïques — seul luxe de l'endroit, — au rez-de-chaussée une pièce où s'accroupit sur une natte le maître de la maison entouré de ses registres et de ses échantillons.

Il est à remarquer que, sauf pour les petits détaillants, il n'y a presque pas de spécialisation dans le commerce. La plupart des négociants importants s'occupent indifféremment d'importations et d'exportations de n'importe quelles marchandises et spéculent fréquemment sur leurs cours. Les conditions dans lesquelles s'exerce le commerce portent, d'ailleurs, à la spéculation : la lenteur et la difficulté des communications avec les ports de mer, surtout pendant l'hiver,

1. La rue adjacente est occupée tout entière par des établis de menuisiers, *Nedjarin;* d'où le nom du fondaq.

favorisent les accaparements et les hausses factices; beaucoup de marchandises, comme les babouches destinées à l'exportation, sont à des heures fixes vendues à la criée à la *Qaïseria* ou à *Elattarin*; c'est aussi de cette façon que se liquident les soldes. Il s'établit ainsi un cours, comme à la bourse, et on conçoit que ce mode d'opérer puisse donner lieu à des opérations variées.

Les négociants de Fès sont en général honnêtes. Chez eux les payements sont lents, car la plupart des petits détaillants qu'ils fournissent ne payent qu'après la vente, mais les faillites sont rares. Plusieurs d'entre eux ont passé une partie de leur existence à Manchester ou à Marseille et possèdent une remarquable expérience des questions commerciales; presque tous font aussi de la banque, car il n'y a de véritables banquiers dans aucune ville du Maroc, à l'exception de Tanger: des courtiers juifs passant de maison en maison pour l'achat ou la vente des traites sur Tanger ou l'Europe leur servent d'intermédiaire. Ils font donc eux-mêmes le change selon les besoins de la place. La Qaïseria et l'Attarin où se réunissent les négociants et où se centralisent l'offre et la demande constituent, nous avons dit, une sorte de bourse. C'est au milieu de l'après-midi, avant l'heure de l'*aser*, que ces ruelles pittoresques sont le plus animées : c'est l'heure des ventes à la criée, et le *dellal* promenant sa marchandise en criant les enchères peut à peine circuler au milieu de la foule. Plus tard, quand approche l'heure du *maghreb*, chacun reprend le chemin du logis : les juifs se hâtent pour arriver avant la nuit au Mellah; ils sont fort peu nombreux d'ailleurs, ceux dont le commerce est assez considérable pour nécessiter un magasin dans la Medina; les

musulmans, quoique moins pressés, se dispersent aussi dans les rues tortueuses de Fès Elbâli, et, sauf dans quelques carrefours, le quartier des affaires devient alors silencieux et désert.



Si Ahmed Guebbas, fils du ministre de la guerre.

# CHAPITRE X

## LES MAURES DE FÈS (SUITE)

SOMMAIRE : L'Université de Fès. — Les Oulema et les Tolba. — Fête du sultan des Tolba. — Les habitations maures. — La civilisation maure et sa décadence.

La religion musulmane ne possède pas de clergé ; aussi ne voit-on point au Maroc la hiérarchie de fonctionnaires religieux que l'on rencontre en Algérie depuis la conquête française. L'imam n'est qu'un croyant quelconque sachant diriger la prière, et n'importe quel tâleb peut être *khetib*. La plupart des mosquées de l'Empire chérifien n'ont pas de fonctionnaires spéciaux pour remplir cet office. Cependant les habous de plusieurs des édifices religieux de Fès, medersas, mosquées et même simples chapelles, prévoient dans leur budget la rétribution, habituellement fort modique, de l'imam et du moueddin. Ces charges sont presque héréditaires dans certaines familles, bien qu'aucun règlement n'intervienne à cet égard : rien n'interdit d'ailleurs à leurs titulaires d'avoir d'autres occupations.

Les véritables autorités religieuses, le cadi et les

oulema[1] ne sont pas des sacerdotes mais des docteurs de la Loi : les premiers la font appliquer, les seconds l'enseignent et la commentent. Tout l'enseignement qui est exclusivement religieux se trouve donc placé sous leur direction. Il comprend deux degrés : l'enseignement élémentaire et l'enseignement supérieur.

Le premier est donné dans le *msîd*, que l'on peut comparer à nos écoles primaires. Les enfants y apprennent par cœur le Coran, en psalmodiant les versets que le maître leur a fait préalablement calligraphier sur une planchette. Il importe, en effet, au jeune élève de posséder par cœur le Livre de Dieu, qui, s'il pousse plus loin ses études, sera la base de toute sa science religieuse, juridique et littéraire. L'installation est aussi rudimentaire que la méthode : une pièce étroite prenant vue sur la rue, habituellement une ancienne boutique blanchie à la chaux; sur le sol une natte où les enfants psalmodient à tue-tête les versets sacrés en balançant le haut du corps sur leurs planchettes avec des mouvements rythmiques, tandis que dans un coin le magister accroupi, sa longue gaule à la main, les surveille et corrige les fautes. C'est ainsi que l'écolier musulman acquiert sa première instruction au fond des ruelles humides et profondes de la vieille ville. Sa mémoire seule travaille; trois ou quatre fois, quelquefois plus, selon sa facilité à retenir, *il monte et descend avec le fil du Coran, Salka Elqorân*, c'est-à-dire il parcourt le Coran du commencement à la fin puis de la fin au commencement. Lorsqu'il est parvenu à une extrémité du *fil*, on dit qu'il a atteint la sortie *tekhridja* et cet événement donne lieu à une petite fête de famille.

1. Il n'y a pas au Maroc de Cheikh Elislam.

A la dernière tekhridja il est proclamé *hafid*, c'est-à-dire capable de réciter d'un bout à l'autre le Livre saint. Il sait alors lire et écrire, ou plutôt copier, car il est rarement à même à ce moment de rédiger la lettre la plus simple ; il l'apprendra à l'Université ou bien, s'il ne pousse pas plus loin ses études, la pratique lui enseignera le style courant, — d'ailleurs très incorrect — du commerce ou des affaires.

Il est à remarquer, car le fait est rare, que beaucoup de femmes de Fès savent lire et écrire et sont *hafida*. Il n'y a pas de msîd pour les petites filles, mais des lettrées, *fqiha*, vont donner leurs leçons à domicile ; souvent plusieurs familles de la même rue ou du même quartier s'associent pour avoir une institutrice et forment ainsi une petite école privée. Mais l'instruction des jeunes filles est surtout manuelle et des *Cheikha* expertes enseignent dans les mêmes conditions que les fqiha le secret de ces fines broderies de soie qui sont une spécialité de Fès et de Mequinez.

Si le msîd se retrouve dans toutes les villes et dans la plupart des villages importants, l'Université de Fès est au contraire unique au Maroc. Les cours sont faits par les Oulema, docteurs de la Loi, nommés par le Makhzen sur la proposition du Cadi qui a la haute surveillance de l'enseignement. Les Oulema sont professeurs titulaires et pourvus d'une chaire « Koursi » ; mais, avec l'autorisation du Cadi, les *fqih* dont la science paraît suffisante peuvent aussi professer des cours auxiliaires sous les arcades de Qarouiyin et chercher à acquérir ainsi la renommée qui leur vaudra peut-être la titularisation ; ce sont les *privat docent* de l'Université Idrissite.

Nous avons parlé déjà[1] de l'espèce de contraction subie en Occident par l'enseignement islamique vers le XVIe siècle de notre ère. Il ne comprend plus de nos jours de connaissances générales. Les sciences enseignées dans les Universités andalouses et même à Fès, à l'époque des Mérinides, se sont réduites à une seule, le *Ilm*, la science par excellence, celle qui découle du Coran ou de la Sonna... ce qui revient à dire la langue arabe et la Loi religieuse et ses commentaires, embrassant toute la science juridique de l'Islam. Les matières actuellement professées sont la grammaire[2], le style, la poésie, la rhétorique, la logique, la lexicographie, Sidi Khelil, Ibnou Asêm, Sid Elboukhari et leurs commentateurs, enfin l'astronomie et l'arithmétique. Il est à remarquer que les cours scientifiques se réduisent seulement à deux; encore n'enseigne-t-on d'astronomie que les notions utiles aux *mouqetin*, chargés du calcul du temps et par conséquent de la détermination des heures de la prière. La plupart des matières que nous venons de citer font l'objet de plusieurs cours et occupent par conséquent autant de professeurs.

Les Oulema sont fort nombreux à Fès; on n'en compte pas moins de cent huit à l'heure actuelle, mais tous ne sont pas également renommés : une hiérarchie officielle les divise en quatre classes. La rétribution qu'ils reçoivent du Makhzen se compose de dons en nature,

1. Voir chapitre IV.
2. Voici d'ailleurs la nomenclature des cours : Eldjeroumia, grammaire; Alfiya, grammaire; Elbayân, style; Elmaani, rhétorique; Elaroud, poésie; Ellougha, lexicographie; Ettaouhid, tradition musulmane; Elmantiq, logique; Elfalek, astronomie; Elhisab, arithmétique. Puis les auteurs juridiques et leurs commentateurs : Sidi Khelil, Ibnou Asêm, Sid Elboukhari.

Cliché Veyre

Intérieur mauresque. Cour de la maison de l'Amin Elmoqri.

vêtements, blé et huile, le tout plus ou moins parcimonieusement distribué selon la classe, et aussi d'une somme d'argent qui, comptée en *metqâl*[1] à une époque où l'argent avait une autre valeur au Maroc, représente à peine cent francs de notre monnaie. Mais la plupart des Oulema ont en outre des charges d'imam ou de Khatib aux mosquées et Zaouiya et reçoivent, par conséquent, les indemnités allouées par les habous[2] à ces fonctions. Puis, le sultan et les principaux personnages du Makhzen et de la ville font souvent aux Oulema des cadeaux importants ; enfin ceux d'entre eux qui donnent des consultations juridiques perçoivent leurs honoraires. Les Oulema d'un certain renom arrivent ainsi à recueillir des sommes assez rondes.

Le rôle des Oulema ne se borne pas, en effet, à l'enseignement. Ils rendent dans les procès privés des *fetoua*, consultations, qui permettent d'en appeler des jugements des cadis; mais surtout — c'est la partie la plus importante de leurs fonctions — ils forment une espèce de conseil religieux de l'Empire. C'est à eux que le sultan ou le Makhzen s'adressent pour savoir si telle mesure de gouvernement, telle façon de percevoir les impôts n'est pas contraire à la religion ou au bien de la collectivité musulmane. Comme le Maroc

1. Le Metqâl, ou pièce de dix onces, est une monnaie fictive valant environ quarante centimes de peseta.

2. Lorsqu'un musulman désire faire une œuvre pie, construire ou agrandir une mosquée, créer un cours à l'Université, etc., il constitue en *habous* le revenu de certaines propriétés, maisons, champs, etc., afin qu'il soit affecté à l'entretien de l'édifice et au salaire des portiers, moueddins, imam, etc., ou aux titulaires des diverses charges créées. Beaucoup de habous ont été créés aussi pour subvenir à des œuvres charitables. Ce sont les biens de mainmorte de l'Islam; une notable partie de Fès et des bois d'oliviers qui l'entourent, appartiennent ainsi aux habous.

n'a pas de cheik Elislam, c'est aux Oulema qu'incombe la surveillance religieuse du gouvernement. Ce sont eux qui, après la mort du souverain ratifient le choix de son successeur; il ne doivent pas hésiter à adresser, le cas échéant, au sultan leurs observations ou leurs protestations motivées. L'un d'eux se rendit récemment célèbre par la franchise avec laquelle il parlait au sultan Mouley Elhasen[1]...; la vérité oblige à dire qu'une attitude aussi indépendante vis-à-vis du pouvoir est rare à Fès. Les Oulema sont presque toujours issus des familles maures de la capitale[2] et c'est à leurs leçons que sont formés tous les secrétaires du Makhzen et la plupart des fonctionnaires de l'ordre judiciaire. Ils se trouvent donc avoir la direction intellectuelle de tout l'empire.

Dans la plupart des villes du Maroc, les tolba étrangers qui suivent des cours couchent à la mosquée; de petites chambres ou des endroits spéciaux leurs sont souvent réservés. Il n'en est pas autrement à Fès, mais l'Université y jouit d'une réputation unique au Maghreb, et le nombre des étudiants étrangers à la ville est trop considérable pour qu'ils puissent tous loger dans Qarouiyin ou ses dépendances. Les sultans mérinides et leurs successeurs se sont préoccupés, nous l'avons vu, de cette question et des édifices spécialement aménagés, les *medersas*, leur sont attribués.

1. Elhadj Mohammed Genoun... voir ch. VIII.

2. Voici les noms des principaux Oulema actuels qui sont tous, en effet, de familles connues de Fès.

Sidi Jaafar Elkitâni; Ahmed ben Elkheyat; Mohammed Elqâdiri; Ettami Genoun; Abdessalam Elhaouari; Elabeas Ettâzi; Elmehdi Elouazzani; Ahmed ben Eljilâni; Abderrahman ben Elgorchi; Mohammed Genoun.

Les medersas ne sont, en fait, que des mosquées où les étudiants peuvent trouver un gîte, et non point des écoles. Au rez-de-chaussée se trouve la cour entourée d'arcades, avec sa fontaine, son *mirhab*, son *menbar* et la chambre des ablutions, mais aux étages supérieurs, une multitude de petites cellules s'ouvrent sur une galerie circulaire, disposition que l'on retrouve dans tous les fondaq; c'est là qu'habitent les tolba. Les cours officiels de l'Université ont lieu seulement à Qarouiyin, toutefois, quelques cours libres sont faits parfois aux medersas par des « fqih » qui veulent se faire connaître ou des tolba, déjà avancés dans leurs études, qui cherchent à augmenter leurs ressources en enseignant l'Alfiya ou la Djeroumiya aux adolescents qui ont terminé la lecture du Coran dans les *msîd*.

Presque tous les étudiants des medersas sont étrangers à la ville, car ceux qui en sont originaires, restent naturellement dans leurs familles. Bien qu'aucun règlement administratif n'intervienne dans cette matière, ils se groupent par région, selon leurs affinités. C'est ainsi que les tolba du Haouz Marrakech fréquentent de préférence le Mesbahiya, ceux du Tafilelt du Cherg et de l'Algérie vont à Echcherâtin, ceux du Sous et du Sahara à Esseffarîn, ceux des villes de la côte à Elattarîn, les beraber à Mederset Essahrij et les étudiants Jebala à la Medersa de Bab Elgisa. Les tolba qui fréquentent la Bouananiya sont de provenances variées; enfin la medersa de Mouley Abdallah à Fès Eljedîd est habitée par des étudiants originaires des tribus de guich de Fès.

Des habous ont été institués pour subvenir à l'entretien des tolba pauvres. Ils reçoivent régulièrement,

de ce fait, un pain par jour; mais le pacha, les grands personnages et nombre de personnes pieuses envoient aux medersas — les jours de fête surtout — des plats de couscous, de la viande et des vêtements.

Si l'instruction que reçoivent les étudiants sous les arcades d'Elqarouiyin n'est pas sans analogie avec la scolastique enseignée jadis à la Sorbonne, leur existence peut aussi, sous plusieurs aspects, se comparer avec celle de nos escholiers du Moyen Age. Les tolba comme nos clercs d'alors ont soin d'éviter le surmenage universitaire et les études sacrées ne leur ôtent point toute gaîté : les contes des Mille et une Nuits remplacent pour eux les fabliaux; le luth et le *gombri*, petite mandoline à deux cordes, jouent aussi un rôle important dans leur existence, et l'écolier bédouin apprend au contact de ses camarades plus raffinés les poésies en style précieux qui forment le fond des chansons maures.

Mais le plus original de leurs divertissements est la fête du sultan des Tolba qui a lieu chaque année au printemps. Elle est de date relativement récente, car elle se rapporte à l'établissement de la dynastie actuelle. A la faveur des désordres et de l'anarchie qui marquèrent les dernières années du règne des Saadiens, un juif nommé Ben-Mechaal était parvenu à s'emparer du pouvoir, et, de Taza sa capitale, terrorisait toute la région. Il poussait l'audace jusqu'à exiger des gens de Fès qu'ils lui envoyassent chaque année en *hedia*, cadeau d'usage, la plus belle des jeunes filles de leur ville pour son harem. A cette époque, veut la légende, Mouley Rechîd, l'ancêtre des Sultans Alaouites était étudiant à Fès. Imploré par une cherifa, mère de la victime désignée pour la *hedia* de Ben-Me-

chaal, il résolut de venger l'injure faite à ses coreligionnaires et subie lâchement par eux. Encore imberbe il se substitua à la jeune fille destinée au tyran et fut conduit en grande pompe à Taza; le *haïk* dont se recouvrent les femmes musulmanes favorisait la supercherie. Mais on avait tenu à faire largement les choses et la future princesse était accompagnée de quarante coffres contenant les parures que lui avait remises en dot la ville de Fès. Ben-Mechaal satisfait de cette magnificence fit entrer le tout dans son palais après la cérémonie de la *hedia;* alors des quarante coffres, qui jouent dans notre histoire le rôle du cheval de Troie, sortent autant de tolba. Le tyran est mis à mort et Mouley Rechîd proclamé sultan par ses quarante camarades, acclamé par le peuple heureux de sa délivrance, rentre à Fès en triomphateur suivi comme d'une garde d'honneur de ses fidèles tolba. L'épilogue est naturellement son mariage avec la jeune cherifa sauvée par lui de l'infamie du harem du juif.

C'est pour commémorer cette légende, — dont nous ne donnons qu'une des nombreuses variantes, — que les élèves des medersas ont institué la fête du sultan des Tolba. L'élection ou plutôt la mise aux enchères de leur royauté éphémère a lieu à Elqarouiyin au commencement du printemps, époque impatiemment attendue des *nzaha*[1]. L'enchère est très disputée, car celui qui régnera quelques jours sur la jeunesse des écoles sera reçu en grande pompe par le véritable souverain et les faveurs qu'il aura alors soin de demander pour sa famille ou pour lui lui seront presque toujours

1. Les *nzaha* sont les fêtes ou les réjouissances publiques ou privées, qui n'ont pas le caractère de fêtes religieuses. Le mot s'étend aux parties de plaisir, pique-niques, etc.



Marché et abattoir de la Mahalla (colonne expéditionnaire) campée près de Fès, pendant l'insurrection de Bou-Hamara.

accordées; aussi les prix atteignent-ils souvent cent ou cent cinquante douros[1], somme énorme pour un taleb.

Une fois proclamé, le jeune sultan est reconduit à sa medersa où il organise son makhzen. Comme dans tout état bien constitué, la question financière est l'objet des plus grandes sollicitudes du nouveau gouvernement. Il s'agit d'avoir de quoi festoyer joyeusement pendant toute la durée de la *nzaha*, semaine de villégiature sur les bords de l'Oued Fès : le produit de l'enchère forme les premiers fonds, on lève ensuite des impôts et leur perception sert de prétexte à une série de divertissements carnavalesques. Déguisés en Cadis, en Mohtaseb, les étudiants se répandent dans les rues, font mine de percevoir les taxes des marchés, demandent à contrôler la qualité des denrées mises en vente et les poids des marchands. Les boutiquiers se débarrassent de ces quêteurs joyeux, mais importuns en leur versant quelques menues monnaies. Les personnages les plus en vue de la ville reçoivent des injonctions péremptoires d'avoir à payer les impôts dus au nouveau Sultan et la *sokhra*, pourboire du porteur. Ces ordres imitent dans un style burlesque les lettres chérifiennes, menaçant les récalcitrants de les faire razzier par les tribus des moustiques, des puces, des punaises et des rats. Avec ces plaisanteries renouvelées depuis des siècles, les tolba poursuivent leurs quêtes et réunissent des sommes assez rondes.

Le premier vendredi après l'élection, le sultan des Tolba sort avec son cortège pour aller faire la prière à

1. La monnaie marocaine marche de pair avec la monnaie espagnole également employée dans le pays. On sait que le douro est la pièce de cent sous espagnole.

la mosquée Elandalous, et la *khotba* est effectivement dite en son nom. On se rend solennellement, après la prière, au mausolée de Sidi Harazem, où se trouve la tombe de Mouley Rechîd, et, après ce pieux pèlerinage, le souverain et sa suite établissent leur camp dans les belles prairies qui bordent l'Oued-Fès à une demi-heure de la ville. Le Makhzen a eu soin de les pourvoir des tentes nécessaires, et même de mettre à leur disposition quelques mechaouris du palais, au courant du protocole chérifien. Le pacha de la ville leur envoie chaque jour la *mouna :* moutons, pain, beurre, pains de sucre, paquets de thé et montagnes de couscous; la remise de la mouna a lieu avec le cérémonial habituellement employé par le souverain lorsqu'il est en expédition. Le vrai Sultan lui-même va rendre visite à *son collègue*. Leur rencontre a lieu en grande pompe le vendredi, huitième jour de la nzaha : les deux empereurs, à cheval, s'arrêtent à une trentaine de pas l'un de l'autre, entourés de leurs gardes, selon l'antique cérémonial des entrevues de princes maures et espagnols aux temps héroïques des guerres de la péninsule. Le *mechaouri*, maître des cérémonies, du sultan des Tolba interpellant alors d'une voix forte son royal visiteur, lui demande ce qui l'amène dans l'Empire fortuné de son Maître; puis, après avoir reçu l'assurance que le but de la visite est pacifique, lui souhaite la bienvenue et lui accorde un sauf-conduit pour traverser le territoire des Beni Borghout, Beni Far, Oulad Namous[1], etc. La prière du vendredi, dirigée par le prince des escholiers en présence de son hôte, a lieu ensuite en commun, et cette cérémonie doit habituellement

1. C'est-à-dire les tribus des rats, des puces et des moustiques.

mettre fin à la fête; mais la plupart du temps le Sultan, en se retirant, autorise les étudiants à prolonger une autre semaine leur joyeuse *nzaha*. Au cours de l'entrevue, le prince des Tolba a eu soin de remettre au souverain une supplique contenant les faveurs qu'il sollicite; exemption d'impôts, mise en liberté de parents emprisonnés, révocation du caïd de sa tribu, etc.

Naturellement ces divertissements attirent une foule énorme. Beaucoup de citadins aisés profitent de la fête pour aller eux aussi camper quelques jours dans la plaine de l'Oued Fès, et, quand le temps est beau, prolongent souvent de plusieurs semaines leur villégiature. S'étendant à partir du camp des Tolba le long des bords sinueux de la rivière, ou juchées au sommet des petits mamelons qui dominent sa rive gauche, la multitude des tentes blanches, de toutes les formes et de toutes les grandeurs, offre un spectacle des plus pittoresques. La ville de toile, tranchant par sa blancheur sur la verdure printanière de la campagne, devient le but de toutes les promenades. Pendant quelques jours, la route de Bab Segma à la Nezala Farradji est sillonnée de Maures élégamment drapés dans leurs haïks dont la blancheur immaculée tranche sur le rouge écarlate de la *Serija*[1]. Ceux à qui leurs moyens ne permettent pas le luxe d'une tente vont auprès d'amis plus fortunés passer l'après-midi à humer au frais le thé à la menthe très sucré, boisson favorite de tous les Marocains; le soir, quand le soleil disparaît derrière le Zarhoun et que les *Moueddins* appellent dans le camp à la prière du Maghreb, ils se hâtent, car on ferme les portes à nuit

1. La *Serija* est la selle de mule dont on se sert au Maroc. La housse en est toujours rouge.

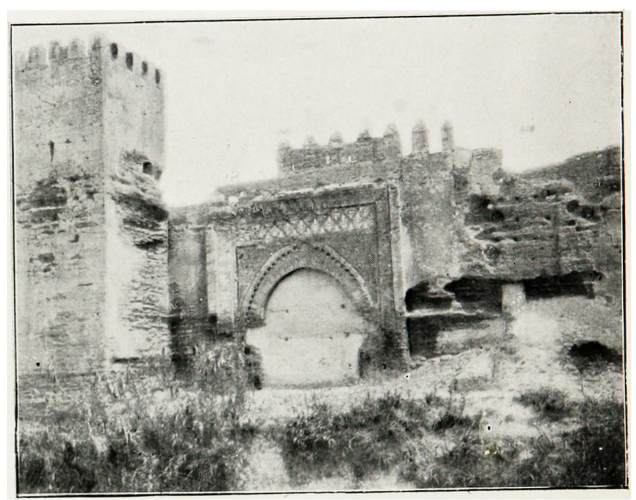
close, et regagnent rapidement la ville cachée derrière ses hautes murailles grises.

La préférence des souverains ou les nécessités de leur politique ont décidé du séjour alternatif du Makhzen à Fès ou à Marrakech; mais de ces deux capitales, Fès est de beaucoup la principale.

Le gouvernement marocain n'est, en somme, qu'une petite élite maure dirigeant tant bien que mal une collectivité de tribus arabes ou berbères. Or, c'est presque entièrement à Fès que se recrute et que s'instruit cette classe dirigeante. Ses Oulema ne sont pas seulement consultés sur divers actes de gouvernement, ils donnent aussi leur avis sur l'élection du Sultan, et la *beia* (investiture) de la capitale du Nord possède pour les nouveaux souverains une importance déterminante. Puis, Fès n'est pas seulement la cité intellectuelle et commerçante, c'est aussi la ville sainte. La *baraka* de son illustre fondateur étend sur elle sa puissante protection. Lorsque le berbère, réfractaire à toute autorité, arrive par la route de Sefrou sur la petite hauteur d'où l'on aperçoit le minaret de Mouley Idris, il s'arrête, touche le sol de la main et la porte pieusement à ses lèvres; entrant sur la « terre » du grand saint, — le *blad Mouley Idris*, — il en invoque la protection, lui qui généralement fait, comme tous les bédouins, assez bon marché de la loi du prophète. Arrivé en ville, il n'aura garde d'en sortir sans avoir fait la *ziara* du *Moul blad*, patron de la cité. — Et que d'autres *Seyid*, dans la bonne ville de Fès, dont la baraka, sans pouvoir se comparer à celle de Mouley Idris, n'en est pas moins utile à acquérir!

Les Maures de la cité idrissite profitent trop du culte des saints, si profondément enraciné dans les cœurs

des musulmans occidentaux, pour ne pas veiller jalousement à son intégrité : c'est ainsi qu'ils ont toujours, depuis les Saadiens, soutenu les influences religieuses contre le pouvoir central. La piété de ces citadins ne leur ôte cependant pas toute prudence : leur opposition



Cliché Veyre.

Murs et remparts Sud du parc du palais.

au gouvernement, lorsqu'il choque leurs idées ou n'a pas pour eux les égards voulus, ne se traduit pas par des violences, mais leurs médisances répétées au fond des régions berbères avec les exagérations d'usage arrivent souvent à créer au pouvoir de sérieux embarras. La sainte descendance des marabouts et des chorfa est, en effet, nombreuse à Fès et elle dirige la plupart des zaouiya où se rendent les membres des diverses

confréries islamiques de passage dans la capitale.

Il n'est pas de ville au Maroc qui soit, en apparence, aussi fanatique et plus fermée à l'infidèle. Les voyageurs qui ont publié le récit de leur voyage ont toujours insisté sur cette impression d'isolement : entre ces hautes murailles, dont on ferme les portes au Maghreb, ils éprouvaient un sentiment particulier, l'oppression de l'Islam. Leurs jugements sont en général fort sévères. La plupart faisaient partie d'ambassades extraordinaires accompagnées d'interprètes formés dans le Levant et on voit leur désillusion de ne pas retrouver sur les bords du Sebou, Damas ou le Caire : l'Orient connu dans l'Extrême-Orient. Les doctrines archaïques de l'Université de Fès leur sont aussi une cause d'étonnement et un témoignage de la décadence de la civilisation maghrebine et de la dégénérescence des Maures marocains. Il est exact que la science et les idées modernes n'ont influé ni sur l'enseignement de Elqarouiyin ni sur la société maure. Mais en réalité, c'est le contact d'une civilisation supérieure qui amène toujours la décadence et la dissolution d'une société islamique inhabile à s'approprier les idées et les choses nouvelles. Les citadins de Fès sont certainement moins éloignés qu'on ne se l'imagine généralement de leurs ancêtres du Maroc, de Cordoue ou de Grenade ; seulement, leur culture, à cette époque, était égale ou supérieure à la nôtre, et depuis lors, l'Europe marchant dans une voie différente a fait les progrès que l'on sait.

Sans en distinguer exactement les causes, — ce qui les amènerait à discuter leur religion, — les musulmans instruits se rendent parfaitement compte de leur infériorité ; pour eux cependant notre prédominance est surtout matérielle.... Notre supériorité scientifique nous a

donné dans toutes les industries une incroyable avance, notre esprit d'ordre et notre discipline sociale nous ont permis de réaliser dans le gouvernement et l'administration des peuples un indéniable progrès. Ils comprennent très imparfaitement notre supériorité intellectuelle et, de même, les raffinements de leur culture nous échappent presque toujours. Nous sommes souvent trop choqués par les apparences pour consentir à les étudier. De là, leur peu de goût pour la fréquentation des Européens, et un dédain affecté qui n'est pas seulement du fanatisme mais aussi de la timidité; et cependant le même Maure qui paraîtra défiant ou dédaigneux dans les premiers rapports montrera de la simplicité et de la courtoisie lorsqu'il sera assuré qu'on est à même de les apprécier et qu'il ne sera pas lui-même traité par l'étranger avec une politesse familière et protectrice dont il saisit parfaitement l'inconvenance.

Il est indéniable pourtant que l'existence est fort sévère à Fès pour l'Européen qui jusqu'ici y a toujours été à peu près isolé. Le panorama de la ville est féerique lorsqu'on y arrive un jour de soleil; mais quel contraste quand on pénètre dans ces rues étroites, sombres et humides! Aucune maison, même parmi les plus riches, ne révèle à l'extérieur le moindre luxe. Les mosquées importantes qui sont, nous l'avons vu, les seuls édifices publics à mentionner ne se détachent pas des maisons voisines; il est impossible de se rendre compte, du dehors, de leur grandeur et de leur forme. Ce n'est donc qu'en passant devant la porte des mosquées que l'on peut admirer furtivement quelque belle fontaine comme celle de l'Elqarouiyin, des boiseries artistement sculptées ou tel autre détail intéressant

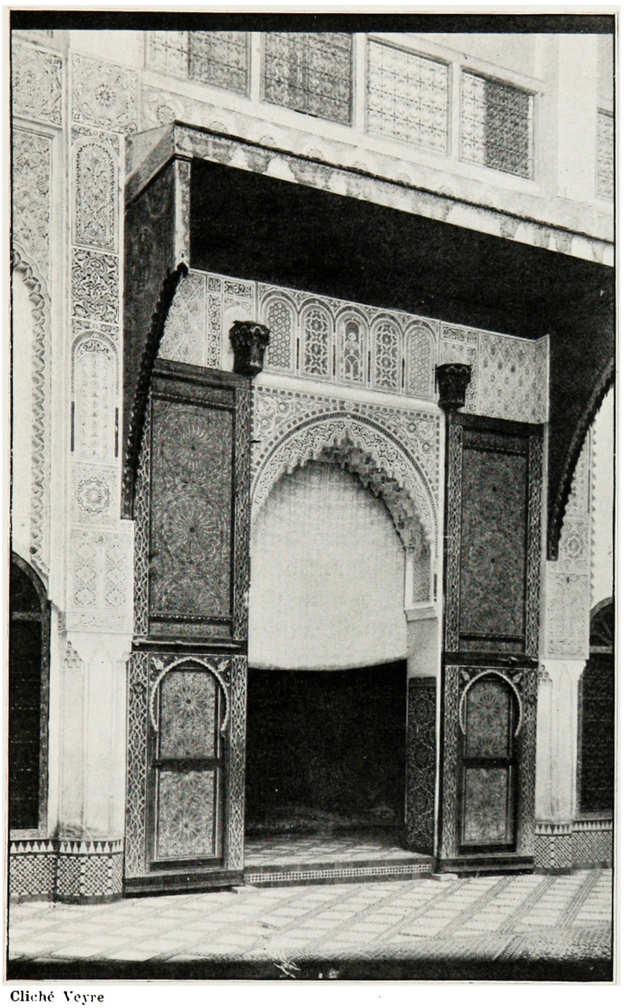
d'architecture. Il n'y a guère que les fontaines publiques, si nombreuses dans les rues de Fès Elbâli, qui soient dignes de retenir l'attention; presque toutes ont la même disposition : un arc en ogive au milieu duquel l'eau sort d'un ou de plusieurs tuyaux pour retomber dans une vasque. La vasque est de maçonnerie très ordinaire, mais le fond de l'arc ogival est constitué par des mosaïques souvent fort belles, encadrées d'inscriptions ou arabesques indiquant la date de la construction ou reproduisant un verset du Coran. Le tout est surmonté de ces auvents en bois sculpté que l'on retrouve dans plusieurs mosquées et qui sont une des plus intéressantes particularités de Fès.

Mais la rue étroite et mal pavée, enserrée entre les masses grises des façades sans ornement, contraste avec l'intérieur des riches maisons mauresques. La disposition des pièces varie peu, car elle répond à la fois aux nécessités du climat et aux exigences des mœurs musulmanes : une cour intérieure entourée de colonnades sur laquelle toutes les chambres s'ouvrent et prennent vue ; mais quelle ingéniosité et quelle diversité dans l'ornementation ! Les cours sont pavées de *zellij* émaillées qui résistent mieux à la babouche indigène qu'à nos chaussures à talon ; au milieu, un jet d'eau retombe dans une vasque en marbre ou dans un réservoir creusé dans le sol. Souvent, adossée à l'un des murs de côté, se dresse une autre fontaine surmontée de rosaces en mosaïque. Dans l'intérieur des pièces, les plafonds sont en bois sculpté et peint, le sol est, comme celui de la cour, pavé de zellij et l'on retrouve encore sur les murs les dessins de mosaïques accompagnés de moulures sur plâtre d'une ingénieuse diversité.

Les Maures riches ne trouvent rien de trop beau ni de

trop cher lorsqu'ils font bâtir ; la construction d'un palais est pour eux la consécration de la fortune. Certaines maisons de Fès sont dans leur genre de véritables merveilles ; toutes sont de date relativement récente car la fortune publique a beaucoup augmenté pendant les dernières années, puis il était dangereux avant le règne de Mouley Abdelaziz de ne pas dissimuler ses richesses. On peut citer, parmi les plus remarquables, les palais des Djamai, famille qui fournit des vizirs à Mouley Elhasen, celui de l'amin Elmoqri, enfin ceux des vizirs actuels Ennebih, Tazi et Ben Sliman. L'architecture de ces maisons est moins variée que leur ornementation ; les *mohendis*, architectes locaux, distinguent cependant deux dispositions principales : l'une est dite *hadria*, citadine, c'est la disposition mauresque ordidaire avec son pourtour de colonnades au rez-de-chaussée et sa galerie circulaire aux étages ; l'autre, préférée par les hauts fonctionnaires du Makhzen, est appelée pour cela *makhzenia*, les chambres sont fort élevées mais il n'y a pas d'étage ; une corniche au relief très prononcé borde le mur à la hauteur de la terrasse, et seules les deux *goubba*, c'est-à-dire les pièces principales qui se font face aux extrémités de la cour, sont précédées de colonnades.

Il ne peut y avoir de véritables maisons de campagne dans un pays où la sûreté publique est si précaire que les voyageurs attardés, n'osant camper sous les murs de la ville, s'empressent de retourner au douar le plus proche lorsqu'ils arrivent après la fermeture des portes. Cependant les Maures aiment beaucoup la verdure et sont moins insensibles à la belle vue et au charme de la campagne qu'on ne l'était en France à



Cliché Veyre

Porte de la *qoubba*, salon d'un vizir marocain.

l'époque où régnait encore un état social analogue. Ce goût n'est pas spécial aux Maures de Fès; là encore ils suivent les traditions léguées : les splendides jardins et les travaux d'irrigation de leurs anciennes capitales d'Andalousie en font foi.

A l'exception des parcs du palais et de celui qui entourait la maison de l'Amin Bennis, il n'y avait tout récemment encore à Fès que des *Riad*. Le riad se compose de deux pavillons qui se font face aux deux extrémités d'un jardin rectangulaire. Chacun de ces pavillons est composé de l'inévitable *goubba* du rez-de-chaussée, chambre longue et étroite s'ouvrant par une porte haute et large sur une galerie de colonnades; au-dessus, une vaste pièce carrée, le *minzah*, tenant l'espace de la qoubba et de la galerie qui la précède. Un chemin pavé de briques émaillées relie les portes des deux pavillons; plusieurs autres voies pavées permettent aussi de circuler. Entre ces allées de maçonnerie, dont le niveau est un peu supérieur à celui du sol, s'étendent les corbeilles de fleurs ou de verdure au milieu desquelles s'élèvent orangers, citronniers, bananiers[1], etc.; l'arrosage peut donc se faire très facilement par immersion.

Le Riad est très approprié aux mœurs musulmanes, car les deux pavillons sont reliés par des murs aussi élevés qu'eux-mêmes, et, dans le petit parc intérieur ainsi formé, les femmes peuvent circuler sans être vues; elles sont chez elles. Souvent, à l'extrémité du vestibule coudé, le constructeur prévoyant a aménagé une *mesriya*, petit appartement séparé du reste de l'habitation et où l'on pénètre par un escalier spécial.

1. Les bananiers sont assez communs à Fès comme arbres d'ornementation, mais les bananes n'y mûrissent pas.

Le maître de la maison peut y recevoir à l'insu de ses femmes ; la mesriya est la garçonnière du Maure.

Le Riad, avec son petit parc enserré entre de hautes constructions, a toujours plus ou moins l'aspect sévère d'un cloître. La vue s'y repose sur la verdure, mais elle ne peut embrasser qu'un espace très restreint. Aussi, depuis quelques années, les Maures aisés commencent à construire dans les *arsa*[1], jardins d'orangers et de citronniers, et couvrent certains quartiers de la cité de véritables petites villas. Elles sont fort recherchées, surtout sur la colline de Deuh qui doit à son altitude une relative salubrité.

D'abord simples pavillons où l'on allait passer les chaudes après-midi d'été, ces villas tendent de plus en plus à devenir de véritables habitations, les plus commodes de Fès. Elles ne rompent pourtant pas tout à fait avec l'habituelle tradition de l'existence mauresque. Placée à une des extrémités du jardin, la plus élevée s'il est en pente, la maison ne possède aucune fenêtre sur le chemin : il ne convient pas que les femmes puissent s'y faire remarquer. Les pièces y sont toujours disposées en *qoubba* et en *minzaḥ*, mais de l'autre côté de la petite cour en mosaïque s'étend le jardin, et, par-dessus les murs de clôture et les arbres, on peut jouir de la vue et contempler la coulée blanche des terrasses de la ville ou les sommets neigeux des montagnes du Moyen Atlas.

Hors ville, les jardins ne sont presque plus plantés

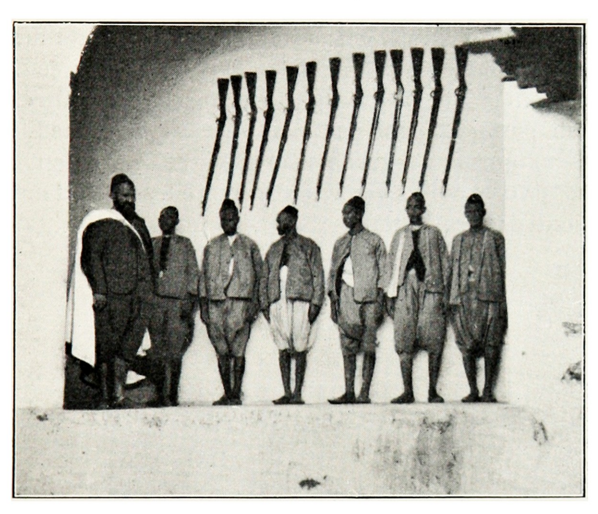
1. *Arsa* est la corruption vulgaire marocaine de *rarsa*, plantation. Ce mot est employé à Fès pour désigner les petits parcs enclos et soignés, situés en dedans des murs de la ville par opposition aux *jenan*, vergers et plantations diverses qui s'étendent dans les environs.

d'orangers et de citronniers : ces fruits, d'un prix élevé, tenteraient trop la convoitise des maraudeurs. L'*arsa*, avec ses arbres symétriques, est remplacé par le *jenan*, fouillis d'arbrisseaux poussant au hasard et où l'on trouve les spécimens abâtardis de toutes les essences des climats tempérés : abricotiers, pêchers, pruniers, pommiers et oliviers. Dans ceux de ces vergers dont le sol est arrosé et fertile, les arbres sont plus espacés et on fait sous leur ombrage un peu de culture maraîchère. Les *jenan* couvrent, de Bab Elhadid à Bab Eljedid, les pentes escarpées de l'étroite vallée de Ouislen où coule la branche extérieure de l'Oued Fès; de l'autre côté de la ville ils s'étendent encore des deux côtés de la rivière jusqu'au Sebou. Les arbres appartiennent presque tous aux essences septentrionales et perdent leurs feuilles en hiver : on aurait de la peine à se croire en Afrique si les sommets des collines rocailleuses qui dominent la cité ne montraient le vert métallique et foncé des grands oliviers qui les couvrent. A l'automne et au printemps, qui sont les deux saisons agréables de Fès, ces jardins font les délices des citadins qui aiment à s'y réunir. Ceux à qui leurs moyens le permettent convoquent des musiciens à ces petites fêtes, et, jusqu'au Maghreb, écoutent en buvant du thé très sucré les *qsaïd* et les *moual* [1] chantés dans le mineur monotone des chansons arabes.

Ainsi se poursuit depuis des siècles l'existence des citadins de Fès : il n'est guère que chez eux qu'une

1. Les qsaïd, pluriel arabe de qasida, sont des poèmes dont les couplets sont chantés en solo avec un refrain repris en chœur. Le *moual* est une sorte de mélopée chantée avec des modulations qui rappellent celles des peteñeras espagnoles.

société mauresque ait pu se prolonger jusqu'au XXe siècle sans être en rien modifiée ou contrainte par notre civilisation. Le genre de vie d'un sujet de Mouley Abdelaziz ne diffère guère de celui d'un contemporain de Mouley Ismaïl. Les industries, les édifices publics cités par les anciens auteurs, fondaq, hammam, etc., sont



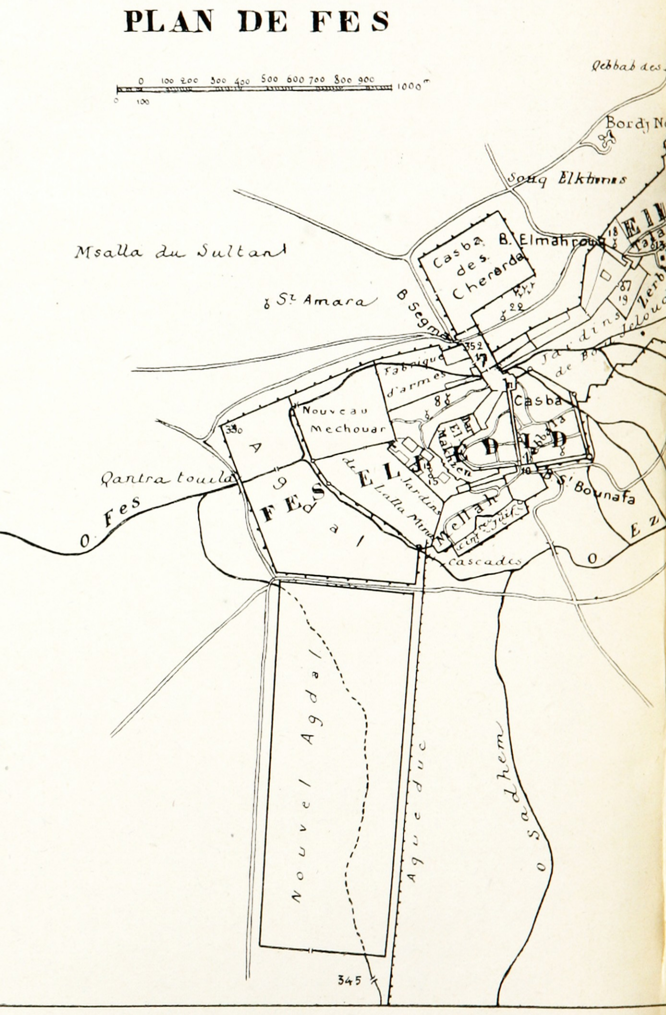
Caïd Mia et poste de garde à la porte du parc Bennin, résidence de l'ambassade de M. Saint-René Taillandier (avril 1905).

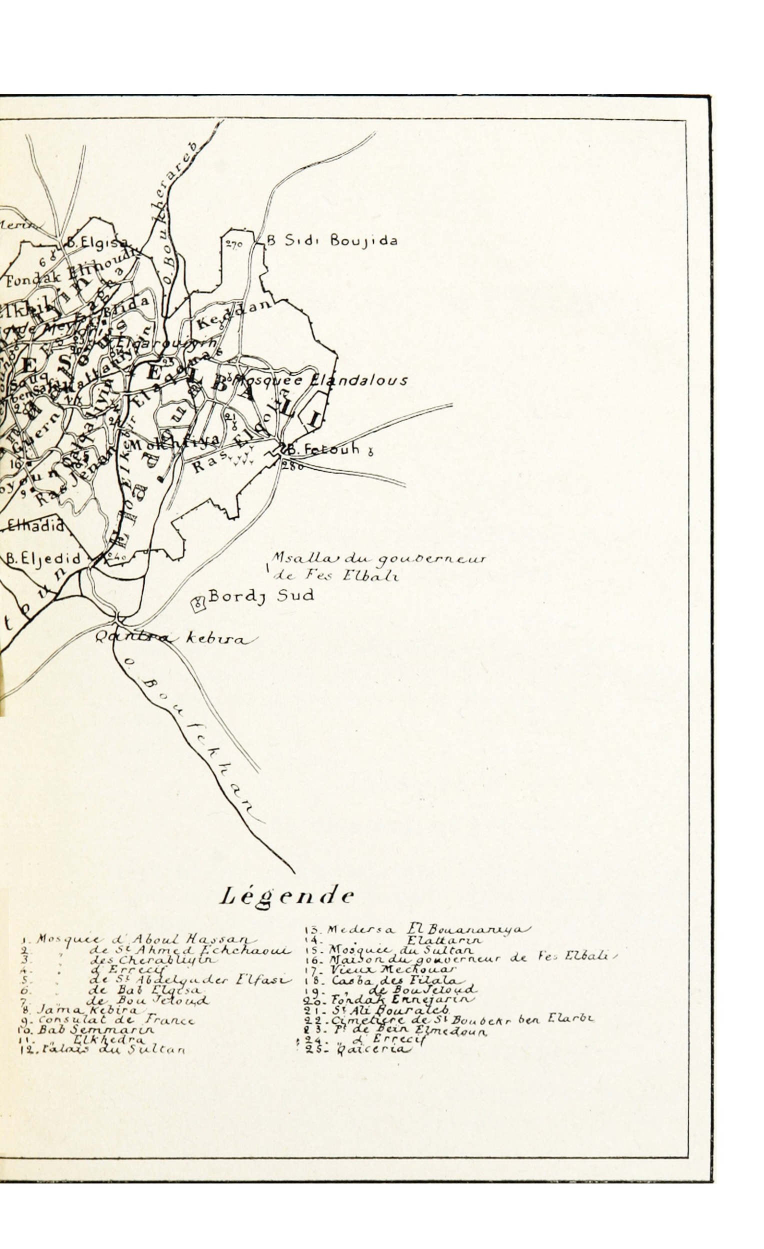
les mêmes; nulle description du Moristân ne pourrait, de nos jours encore, être plus exacte que celle de Léon l'Africain. C'est la même vie sociale où le raffinement côtoie la barbarie, comme entre les jardins verts et les palais mauresques serpentent les rues étroites et sombres, foyers d'infection l'été, fondrières l'hiver.

Les conversations et les préoccupations n'ont pas changé non plus : soulèvements de tribus contre leurs

chefs, rébellions contre le souverain, arrivée des caravanes des ports de la côte ou de la lointaine Sigilmesa et cours des marchandises; tels sont les sujets dont on cause, depuis les Mérinides, dans les pittoresques échoppes de la Qaïseria. Cependant, les dissertations prolixes sur les visées des Puissances européennes ont remplacé les discussions sur les succès ou les prises des corsaires de Larache ou de Salé. Les vieux musulmans fatalistes commencent à se demander si ce dernier refuge du passé devra, lui aussi, disparaître, si Allah permettra que les eaux sacrées de l'Oued Fès fassent tourner des turbines et que le sifflet strident des locomotives puisse venir interrompre les saintes méditations des croyants.

FIN


PLAN DE FES
0 100 200 300 400 500 600 700 800 900 1000m
Msalla du Sultan
St Amara
Casba des Cherarda
B. Elmahrouq
Souq Elkhmis
Bordj N
Qebbab des
B. Segma
Fabrique d'armes
Nouveau Mechouar
Casba
Qantra touila
O. Fes
FES EL JEDID
Agdal
Jardins de Lalla Mina
Mellah
Cascades
S. Bounafa
Nouvel Agdal
Aqueduc
O. Sadhem
345



B Sidi Boujida
B. Elgisa
Fondak Elihoudi
Keddan
Mosquee Elandalous
B. Fetouh
Ras
Elhadid
B. Eljedid
Msalla du gouverneur de Fes Elbali
Bordj Sud
Qantra kebira
O. Boufekhan
O. Bou Kherareb
Légende
1. Mosquée d'Aboul Hassan
2. " de St Ahmed Echchaoui
3. " des Cherabliyin
4. " d'Errecif
5. " de St Abdelquder Elfasi
6. " de Bab Elgisa
7. " de Bou Jeloud
8. Jama Kebira
9. Consulat de France
10. Bab Semmarin
11. " Elkhedra
12. Palais du Sultan
13. Medersa El Bouananiya
14. " Elattarin
15. Mosquée du Sultan
16. Maison du gouverneur de Fes Elbali
17. Vieux Mechouar
18. Casba des Filala
19. " de Bou Jeloud
20. Fondak Ennejarin
21. St Ali Bouraleb
22. Cimetière de St Boubekr ben Elarbi
23. Pt de Bein Elmedoun
24. " d'Errecif
25. Qaiceria

# TABLE DES MATIÈRES

Pages.

INTRODUCTION . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . I

## CHAPITRE PREMIER

### LES ORIGINES DE FÈS

Établissement de la dynastie Idrissite au Maroc. — Fondation de la ville par Mouley Idris. — L'Adouat Elandalous et l'Adouat Elqarouiyin. — Les deux premières mosquées des deux Adoua; la *Zaouiya* de Mouley Idris et Jamaa Ennouar . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 1

## CHAPITRE II

### LES ORIGINES DE FÈS (SUITE)

Les premiers habitants de la ville : Arabes et Berbères, émigrés de Qairouan et de Cordoue. — Étymologie du mot Fès d'après les auteurs arabes. — Fondation des mosquées Elqarouiyin et Elandalous. . . . . . . . . . . . . . . . 15

## CHAPITRE III

### LES DYNASTIES BERBÈRES

Les Zenata. — L'Émir Dounas et ses fils Fetouh et Adjisa. — Réunion des deux Adoua. — Ponts sur l'Oued Fès. —

Pages.

— Développement de la ville sous les Almoravides, les Almohades et les Mérinides. — Les Israélites de Fès. — Fondation du Mellah et de Fès Eljedid. . . . . . . . . . . . 29

## CHAPITRE IV

### LES DYNASTIES BERBÈRES (SUITE)

L'Université de Fès. — Création des Medersas. — La Medersa Bouanania. — Fès sous les derniers Mérinides. — Description de Léon l'Africain. — La Qaïseria. — Les faubourgs et la Maladrerie. — Les châteaux des princes Mérinides et leurs tombeaux. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 51

## CHAPITRE V

### ÉPOQUE MODERNE. — LES DYNASTIES CHÉRIFIENNES

Les défenses de Fès : les deux bastions et les borj. — Mouley Rechid : organisation du Guich de Fès ; la Casba du Khemis et le pont du Sebou. — Fès délaissé par Mouley Ismaïl. — Travaux entrepris par Mouley Sliman : mosquées et medersas nouvelles. — Mouley Elhasen : réunion de Fès Eljedid et de Fès Elbâli. L'Aguedal et le nouveau Mechouar . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 71

## CHAPITRE VI

### FÈS ELJEDID

Les populations de Fès Eljedid. — Le Mellah et les Israélites. — Le Dar Elmakhzen. — Les Mosquées. — La casba des Cherarda et Bou-Jeloud. — Gouvernement de Fès Eljedid. 85

## CHAPITRE VII

### FÈS ELBALI

Aspect de Fès Elbâli. — Les différents quartiers Ellemetyin, Elandalous, Eladoua. — L'Oued Fès et l'irrigation de la ville . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 105

## CHAPITRE VIII

### FÈS ELBALI (SUITE)

Pages.

Les monuments religieux. — L'architecture mauresque au moyen âge et de nos jours. — Mosquées et zaouiya, Marabouts et Seyid. — Les Medersas et les étudiants. — Le Droit d'asile. — Les cimetières . . . . . . . . . . . . . . 121

## CHAPITRE IX

### LES MAURES DE FÈS

Villes maures et villes bédouines. — Les citadins de Fès. — Gouvernement de la ville. — Juridictions spéciales aux négociants, aux corps de métier et aux chorfa. — Les corporations, l'industrie et le commerce . . . . . . . . . . . 141

## CHAPITRE X

### LES MAURES DE FÈS (SUITE)

L'Université de Fès. — Les Oulema et les Tolba. — Fête du sultan des Tolba. — Les habitations maures. — La civilisation maure et sa décadence . . . . . . . . . . . . . . . . 161

---

# TABLE DES PLANS ET PHOTOGRAVURES

## PLANS

Plan I. — Fès et ses environs. . . . . . . . . . . . . . . 5
— II. — Fès à sa fondation et sous les Idrissites. . . . 30
— III. — Fès avant la fondation de Fès Eljedid (époque des Almohades) . . . . . . . . . . . . . . 31
— IV. — Fès après la fondation de Fès Eljedid. . . . . 72
— V. — Fès actuel (hors texte).

## PHOTOGRAVURES

Pages.

Vue panoramique de Fès (hors texte).

Le minaret de la Zaouiya de Mouley-Idris . . . . . . . . 11

Femmes de Fès sur leur terrasse. . . . . . . . . . . . . 14

Fontaine d'Elqarouiyin. . . . . . . . . . . . . . . . . . 20

Porte des Andalous . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 25

Caïd errha de l'armée marocaine. . . . . . . . . . . . . 27

Bab Fetouh . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 33

Bab Elmahrouq . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 37

Vue de Fès Eljedid. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 42

Revendeur juif. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 45

Porte du Mellah . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 47

Pont du Sebou. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 50

Cour de la Medersa des Attarin. . . . . . . . . . . . . . 56

Tombeau des Mérinides sur la butte de Qolla . . . . . . . 60

Grotte de l'ancienne maladrerie, près de Bab Elmahrouq. 63

Ruines d'un mausolée mérinide . . . . . . . . . . . . . 69

Borj Elmehres; fortin appartenant au parc du palais et miné lors du siège de Fès sous le règne de Mouley-Abdallah. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 75

Porte de la casba des Cherarda. . . . . . . . . . . . . . 78

Cour du palais et minaret de Lalla-Amina . . . . . . . . 83

Grande rue de Fès Eljedid avec le minaret de Jamaa-Elhamra. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 87

Borj Boutouil . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 89

Cour du vieux Mechouar. . . . . . . . . . . . . . . . . 92

Grande rue du Mellah . . . . . . . . . . . . . . . . . . 96

Boujeloud. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 99

Cimetière israélite. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 104

Mur d'enceinte de la ville, près de Bab Elgisa; pan datant des Almohades. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 107

Une rue de Fès Elbâli . . . . . . . . . . . . . . . . . . 110

L'oued Fès à Bab Jedid. . . . . . . . . . . . . . . . . . 114

L'oued Fès à l'intérieur de la ville . . . . . . . . . . . 118

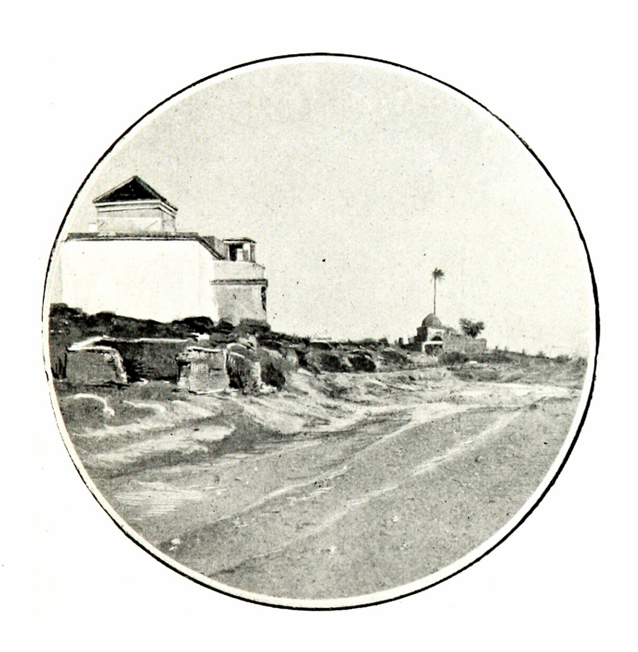
Minaret de la grande mosquée de Fès Eljedid. . . . . . . 123

Cimetière de Bab Elgisa . . . . . . . . . . . . . . . . . 130

Cimetière et mausolée de Sidi Boubeker Elarabi. . . . . . 133

Cimetière des Oulema à Bab Fetouh . . . . . . . . . . . 138

Pages.
L'oued Fès, vue prise du Beïn-Almedoun . . . . . . . . . 145
Fès Elbali, vue prise d'un des mausolées mérinides. . . . 150
Entrée du fondaq Ennedjarin. . . . . . . . . . . . . . . 157
Si Ahmed Guebbas, fils du ministre de la guerre du Sultan. 160
Intérieur mauresque; cour de la maison de l'Amin Elmoqri. 165
Marché et abattoir de la Mahalla (colonne expéditionnaire) campée près de Fès, pendant l'insurrection de Bou-Hamara . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 171
Mur et rempart sud du parc du palais. . . . . . . . . . . 176
Porte de la *qoubba*, salon d'un vizir marocain . . . . 181
Caïd mia et poste de garde à la porte du parc Bennin, résidence de l'ambassade de M. Saint-René Taillandier, (avril 1905) . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 185



IMPRIMÉ

PAR

PHILIPPE RENOUARD

19 rue des Saints-Pères

PARIS

